



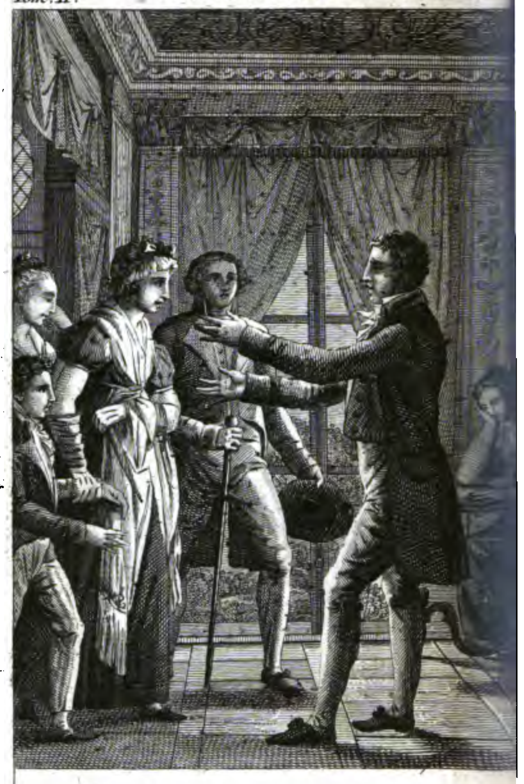
ÉTRENNES

À MON FILS.

II.

[illegible]

Tom. II. FRONTISPICE.



C'est ainsi que je me venge.

trennes à mon Fils,

ou



A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

Par Mrs. OPIE.

raduit de l'Anglais par Me ELISABETH DE BON

TOM. II.



La Mere et le Fils. P. 202.

à Paris,

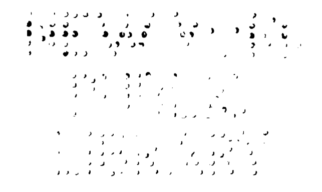
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION,

Alexis Eymery Rue Mazarine N° 30

(1813)

TABLE DES CHAPITRES.

SECOND VOLUME.



ÉTRENNES
A MON FILS.

LES MALHEURS DE LA GUERRE.

La guerre est-elle un mal, et un mal sans remède? Les uns répondent non, et d'après leurs consolantes spéculations, voient avec certitude dans l'éloignement l'époque où elle doit procurer une paix générale au monde entier. D'autres, plus clairvoyans, et ne jugeant que d'après l'expérience, affirment qu'une séduisante espérance n'est qu'une illusion, que la guerre est un mal qui existera toujours, et que ce fléau de l'humanité continuera de désoler le monde jusqu'à sa fin.

Je ne déciderai pas la question; mais la guerre, c'est un fait positif, est, sous mille rapports, un mal réel dont on ressent les

fâcheux effets dans tous les villages paisibles où de nouveaux régimens apportent l'exemple des vices et leurs fatales conséquences. Ce sont quelques-uns de ses pernicieux effets que je vais tracer.

Cette histoire est bien simple. Les personnages sont de basse extraction; et, peut-être, l'intérêt serait-il plus grand si je racontais dans leur humble langage; mais je n'ose, de crainte de déplaire au plus grand nombre de mes lecteurs et s'ils n'éprouvent ni intérêt, ni plaisir en la lisant, je m'écrierai : Qu'il est dommage que vous n'ayez pas entendu Mary parler elle-même!

Fanny Hastings était fille d'un collecteur de la petite ville de.... dans Southwales. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle perdit son père et sa mère; et n'ayant pour toute ressource que les bontés d'une tante peu riche, elle se trouva réduite à vivre de son travail. Lorsqu'elle fut plus âgée, ses connaissances lui procurèrent plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvait faire; ses parens l'aidèrent, et non-seulement elle se soutint fort

bien, mais elle était toujours mieux habillée que les jeunes filles dont le sort n'était pas meilleur que le sien.

Fanny était belle, et si belle qu'elle devint le sujet des conversations, même dans les beaux cercles. Plusieurs jeunes gens de la même condition qu'elle, s'empressèrent de lui faire leur cour; mais, comme amant, elle n'en écoutait qu'un avec plaisir.

Lewellyn Morgan, son père, sa mère et sa cousine Mary, logeaient en face d'elle, de l'autre côté de la rue. Le père était charpentier, la fille blanchissait, et le fils était encore incertain s'il prendrait le métier de son père ou s'il en choisirait un autre, lorsqu'il devint amoureux de sa belle voisine.

Fanny, soit par coquetterie ou pour sa commodité, travaillait toujours auprès de sa fenêtre. Il lui était impossible de ne pas remarquer Lewellyn, beau jeune homme, proprement vêtu, fort bien fait, et objet de l'admiration des femmes, comme elle l'était de l'admiration des hommes. D'ailleurs, les regards du voisin semblaient sou-

vent chercher les siens ; et il eut été cruel de tromper toujours son espoir.

Cependant les yeux seuls de Lewellyn parlaient ; il gardait le silence, quoique, dans sa maison, l'on commençât à soupçonner l'état de son cœur. Son père remarquait qu'il ne travaillait plus avec la même activité ; sa mère disait qu'il était moins empressé à prévenir ses désirs, et sa cousine, d'un ton sardonnique qui ne lui était pas ordinaire, observait que Lewellyn n'avait plus le tems de faire autre chose que de regarder à sa fenêtre.

Il me paraît que c'est une fille sage et laborieuse qui habite en face de nous, dit le père, en regardant du coin de l'œil Lewellyn, que l'observation de Mary avait fait rougir.

J'oserais croire qu'elle sera une excellente femme, ajouta la mère : Lewellyn baissa la tête et garda le silence.

Elle est assez jolie, dit Mary d'une voix émue.

Assez jolie ! s'écria Lewellyn, la regardant

d'un air d'indignation, assez jolie!..... quelle manière de parler!...... c'est un ange!

Ses parens partirent d'un éclat de rire. Mary étouffa un soupir, leva ses doux regards vers le ciel, et bientôt après trouva un prétexte pour quitter son ouvrage. Pour abréger, les parens de Lewelyn lui dirent qu'ils lisaient dans son cœur, et que s'il désirait épouser Fanny, ils lui donnaient leur consentement.

Le véritable amour est toujours timide, et quoique les parens de Lewelyn fussent d'accord avec lui, il n'osait se flatter d'épouser Fanny. Si elle le voulait, sa tante le voudrait-elle aussi? Cependant ils étaient voisins et bientôt il saisit l'occasion de faire connaissance avec elle, en l'aidant à passer un ruisseau lorsqu'elle rapportait de l'ouvrage. Il lui demanda la permission de porter son paquet, ce qui lui fut accordé, et Fanny reçut si gracieusement ses attentions, elle venait si souvent à la fenêtre pour enfiler son aiguille, que Lewellyn commença

à se flatter qu'il avait un peu touché son cœur. A la vérité, Fanny avait d'autres voisins, jeunes gens aussi, qui avaient le tems de regarder à la fenêtre comme Lewellyn : mais alors il ne savait pas cela et il pensait que les petites stations à la fenêtre étaient toutes pour lui ; de gracieux sourires, des signes d'intelligence autorisaient ses espérances. Il était sur le point de lui déclarer son amour, lorsqu'elle tomba malade et fut forcée de garder le lit.

Oh! qui pourrait peindre les inquiétudes de Lewellyn! chez lui, il marchait sur la pointe du pied comme s'il eût craint d'incommoder celle qui souffrait de l'autre côté de la rue. Après avoir entendu sa mère se plaindre d'un mal de tête, il courut étendre du fumier devant la porte et fit demander à la tante de Fanny la permission de l'étendre des deux côtés de la rue. Il disait et même il se persuadait que cette attention n'était que pour sa mère : mais Fanny et sa tante pensèrent autrement; Mary aussi, je crois, et lorsque Fanny fut rétablie, elle

le remercia si tendrement de ses attentions, qu'il prit courage, déclara son amour, et fut accepté.

Avant tout, il fallait choisir un état. On se doute bien que Fanny fut consultée. Elle décida que Lewellyn prendrait l'état de son père; mais comme il fallait l'apprendre et qu'il eut été imprudent de se marier sur-le-champ, l'union du jeune couple fut retardée.

Malheureusement, à cette époque, une déclaration de guerre nécessita une augmentation dans l'armée, transforma de simples particuliers en soldats, et produisit un changement non seulement dans l'aspect des lieux, mais aussi dans les manières des habitans.

Un esprit militaire se répandit dans la ville. L'industrieux artisan abandonnait son ouvrage pour aller admirer la parade, les servantes y couraient avec leurs habits des dimanches, et Fanny, Fanny elle-même, aimait mieux écouter la musique du régiment et regarder les beaux uniformes, que

de travailler tranquillement auprès de son futur époux.

Mais la musique militaire n'était pas seulement ce qui ravissait Fanny. Les louanges sur sa beauté circulaient dans tous les rangs. Quelle charmante créature, répétaient les officiers. Quelques jeunes gens qui avaient en vain soupiré pour elle, lorsqu'ils portaient l'habit d'artisan, se donnaient maintenant beaucoup de peines pour fixer son attention par leur dextérité à manier les armes, espérant peut-être lui faire sentir le prix de ce qu'elle avait rejeté. D'autres ne se bornant point à exciter ses regrets, désiraient encore lui plaire, et se moquant des fiers regards de Lewellyn, employaient leurs soins et leurs efforts pour lui ouvrir un chemin au milieu de la foule, afin qu'elle entendît mieux la musique.

Trop souvent aussi, Fanny, dans le ravissement des attentions qu'on lui prodiguait, les récompensait par des sourires si gracieux, qu'ils portaient l'espérance dans le cœur des prétendans et la crainte et la

jalousie dans celui de son amant. Ce n'est pas que Lewellyn fût fâché de l'admiration générale excitée par la femme qu'il adorait: au contraire, il en eut ressenti une véritable joie, si celle de Fanny eût été moins grande; mais il voyait ses yeux s'animer à d'autres louanges que les siennes, et il revenait toujours de la parade, mécontent de Fanny et mécontent de lui-même.

Cependant, il n'osait pas refuser de l'accompagner chaque matin à un spectacle si fatal à son repos, dans la crainte qu'elle ne s'y rendît avec un autre. Son inquiétude redoubla quand il apprit que l'on venait de fixer le jour pour une revue générale des troupes réglées et des nouvelles recrues.

Savez-vous, Lewelyn, dit Fanny, qu'il doit y avoir une grande revue? — Eh bien! après? reprit l'amant très-mécontent de la joie qu'il voyait briller dans ses yeux.—Eh bien! reprit la beauté un peu piquée, je veux dire que.... que je n'ai jamais assisté à une revue, et... — Il n'y a pas grand mal à cela, dit Lewellyn avec amertume.

— Je suis d'une opinion très-différente, monsieur, et si vous ne voulez pas m'y mener, je sais bien qui s'en chargera; voilà tout.... et en disant cela, elle s'éloignait d'un air fier et boudeur.

La voyant disposée à prendre un autre conducteur, la jalousie de Lewellyn prit l'alarme. Il la suivit, assurant avec un rire forcé, qu'il connaissait bien celui qui la mènerait à la revue.

Qui? demanda Fanny avec humeur. Moi-même, reprit son humble esclave; et nous irons en nous promenant. Vous savez qu'il n'y a que trois milles.

En nous promenant, s'écria Fanny; y pensez-vous? pour être abîmés de chaleur, de poussière quand nous arriverons! non, en vérité, nous ferions une belle figure!

Je n'avais pas calculé comme vous ce grand malheur, Fanny, et je pensais que vous alliez pour voir et non pour être vue: cependant ce sera comme il vous plaira. Comment pourrions-nous faire?

Nous pouvons emprunter le charriot et

le cheval de votre cousin John ; Mary m'accompagnera, et vous monterez la petite jument à cô de nous.

Lewellyn, en soupirant profondément, accepta cette proposition ; il aida même Fanny à décider Mary qui manifestait la plus grande répugnance pour cette partie. — Je hais la guerre, et tout ce qui y a rapport, s'écria Mary. Une revue, comme le dit notre bon curé, est la représentation d'une scène de mort dont les soldats sont les acteurs. Je n'aurai nul plaisir, je vous assure. Mais vous en ferez aux autres, dit Lewellyn, et Mary consentit.

Le jour si désiré arriva, et Fanny, toute parée, se mit à la fenêtre de sa tante, longtems avant l'heure fixée pour le départ. Comme elle est belle ! pensait Lewellyn, et comme elle est parée !.... trop parée pour son état... Cependant, si elle s'était habillée ainsi pour me plaire, je n'y trouverais pas à redire : mais elle n'aurait pas pris tant de soins pour moi.

Hélas ! Lewellyn avait raison. Tout en

cheminant à côté de sa voiture, ses regards exprimaient tant de tristesse et de reproches, que Fanny, sans trop savoir pourquoi, cherchait à les éviter; et quand il se hasarda à lui dire : vous ne vous seriez pas si bien parée pour vous promener seule avec moi, Fanny, une vive rougeur colora ses joues, et, pour la première fois de sa vie, elle regretta d'avoir mis sa belle robe.

Empressée de donner une autre direction aux pensées de Lewellyn, elle demanda à Mary d'où provenait son extrême aversion pour les soldats..... Vous avouerez au moins que cet habit sied bien ?—Je ne suis pas de cet avis, dit Mary gravement, depuis que notre curé nous a dit que c'était la livrée du sang.—Oh ! mon dieu, comme vous parlez, Mary, il est bien étrange que vous détestiez les revues; ce ne sont pas des batailles. — Je hais tout ce qui a rapport à la guerre. — Mais, sans guerre, il n'y aurait ni soldat, ni parade, et ce serait bien dommage; d'où vient donc cet aversion ? Je vais vous le dire, repondit Mary

impatientée, et puis, je ne veux plus que vous me questionniez à ce sujet : Mon père était soldat, ma mère le suivit; je suis née sur un charriot de bagages; j'ai été élevée dans les horreurs des camps, et à dix ans, je vis rapporter mon père, criblé de blessures dont il mourut, tandis que ma mère rendait le dernier soupir, succombant aux accès d'une fièvre causée par son désespoir. Je me souviens de cela comme si c'était d'hier, ajouta Mary en sanglottant...... et sa légère compagne, toute effrayée, gardait le silence.

A la fin ils arrivèrent, et Lewellyn craignant que le bruit de la mousquetterie n'effrayât le cheval, les fit descendre de voiture. Il leur donna le bras, et elles arrivèrent ainsi auprès des rangs. Bientôt la foule fut si grande, que Fanny s'aperçut qu'elle ne pouvait voir ni être vue. Elle était presque tentée de penser comme Mary, lorsqu'elle fut remarquée par un de ses anciens adorateurs devenu sergent. Aussitôt, cet apprenti-héros perça la foule, força un

pauvre enfant placé sur un siège de cocher, de quitter sa place, et, saisissant la main de Fanny, la fit passer à travers les rangs, l'enleva pour la faire monter sur le siège en criant de toute ses forces : place à une dame.

La surprise et la promptitude de l'enlèvement de Fanny, empêchèrent Lewellyn de s'y opposer. Bientôt la surprise fut remplacée par la jalousie et le ressentissement. Il voulut la suivre : c'était impossible. La revue commençait ; il ne pouvait laisser Mary exposée à être renversée par les chevaux. Pour son compte, il eût bravé tous les dangers ; mais il fut forcé de se borner à surveiller, d'une certaine distance, la conduite de Fanny qui, placée très-favorablement, riait par coquetterie pour faire plus d'effet, et charmait tous les yeux, excepté ceux de son amant.

En vain Fanny faisait de tems en tems de petits signes aux amis qu'elle avait abandonnés ; elle n'en recevait point en retour, Mary ne les voyait pas, et Lewellyn ne

voulait pas les voir. Le plaisir qu'elle éprouvait des constantes attentions des beaux militaires, fut à la fin troublé par la crainte des reproches de Lewellyn, reproches bien mérités, sa conscience le lui disait.

La revue finie, Fanny fut reconduite par le jeune Sergent. Mes lecteurs peuvent se figurer l'accueil qu'elle reçut. Lewellyn gronda; Fanny s'emporta; Mary fut médiatrice; et ils partirent les meilleurs amis du monde. Lewellyn promit d'aller prendre le thé l'après-midi chez la tante de Fanny, et même de traiter avec cordialité le jeune Sergent que Fanny s'était crue obligée d'engager en retour de ses politesses. — Mais si je viens, me promettez-vous de ne pas me désespérer encore par vos attentions pour lui? — Oh! oui; je m'engage à me conduire absolument comme vous le désirez; je le brusquerai. — Ce n'est pas cela que je demande... mais. — Pourquoi l'avez-vous engagé? demanda sèchement Mary. — Pour répondre à ses politesses. —

Jolie réponse, en vérité, que des brusqueries! il eût été beaucoup mieux de ne pas le prier. Mary est bien sévère, dit Fanny; et si sévère, ajouta Lewellyn, d'un air chagrin, que rien ne lui plaît.

Je crois, en effet, que mon caractère est altéré depuis quelque tems, répondit Mary, fondant en larmes. Un profond silence suivit, et dura jusqu'à leur arrivée à la maison. Alors Fanny et Lewellyn, tous deux fort touchés de ses larmes, l'engagèrent, avec toutes sortes de marques d'affection, à être de la partie du soir. Non, répondit Mary, il vaut mieux que je ne vienne pas; je n'aime pas les soldats: pourquoi me rencontrerais-je avec eux? Fanny n'insista plus. Lewellyn, en approuvant sa détermination, disait en lui-même: elle n'aime pas les soldats!... C'est une jeune femme bien sensible et bien raisonnable que ma cousine Mary. Je voudrais..... Ici il s'arrêta; mais la violence avec laquelle il frappa la terre de son bâton, et ouvrit la porte en ren-

trant chez lui, prouvait assez que la sage retenue de sa cousine venait de lui rappeler la coquetterie de Fanny.

Le soir, le jeune Sergent parut, suivi d'un de ses amis, chez la tante de Fanny. Lewellyn y était déjà, et Mary, pour l'obliger, l'y avait accompagné. Fanny, voulant faire sa paix avec Lewellyn, avait quitté ses beaux habits du matin. Vêtue avec la plus grande simplicité, elle fut aussi, dans ses manières, tout ce que l'amant le plus exigeant pouvait désirer. En vain le jeune Sergent espérait l'emporter sur Lewellyn; Fanny n'avait des yeux que pour ce dernier, et l'assurance d'être aimée, ajoutait un charme de plus à son agréable physionomie.

La tante essaya par ses attentions de dédommager le Sergent mortifié de la négligence de sa nièce. Elle s'étendit surtout sur l'heureux changement que produisait en lui l'uniforme.

Heureux changement! je le crois bien, s'écria Fanny, l'uniforme sied si bien!

et un soir qu'il était beaucoup plus agité qu'à l'ordinaire, après avoir vu Fanny à sa fenêtre, parler et rire avec quelques militaires, il tressaillit, et s'écria, en saisissant son chapeau et sortant de la chambre : Je la perdrai si je ne me fais soldat; et l'instant d'après, il signa son engagement. Maintenant, dit-il, en retournant chez lui, elle ne pourra s'empêcher de m'aimer; mais, hélas ! pour lui plaire, je prends un habit que mes parens détestent et moi aussi; ô ! Fanny! Fanny ! j'achète votre amour bien cher !

En achevant ces mots, il se trouva à sa porte. — Non, je n'oserai pas leur dire ce soir ce que j'ai fait; et, d'une main tremblante, il ouvrit la porte, et s'assit dans la chambre.

Comme vous êtes pâle! s'écria Mary, courant à lui. Mon cher fils, vous ne vous portez pas bien, dit sa mère. Il faut envoyer chercher le médecin, ajouta son père : ce pauvre enfant me paraît souffrant depuis quelques jours, et il court dans le pays, de très-mau-

vaises fièvres. Si nous vous perdions, Lewellyn, que deviendrions-nous sur nos vieux jours?

Lewellyn essaya de parler; ses paroles expirèrent sur ses lèvres; et s'appuyant sur le dos de la chaise de son père, il sanglotta.

Alarmée de sa douleur, mais n'en soupçonnant point la cause, sa mère se jeta à son col; son père marchait à grands pas dans la chambre, en s'écriant: Que peut-il lui être arrivé? Et Mary, immobile comme une statue, le regardait en silence. Dans ce moment il tira son mouchoir de sa poche, et fit tomber en même-tems la cocarde qu'il venait de recevoir du sergent-recruteur.

Mary la saisit vivement, et, sur-le-champ, soupçonna la vérité. Oh! qu'est-ce que c'est que cela? s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir. Où avez-vous pris cette cocarde? sûrement, Lewellyn, vous n'avez pas été assez extravagant pour vous engager?

Cette fille est folle, dit le vieillard, de supposer que Lewellyn ait voulu nous ré-

duire au désespoir. Lewellyn cacha son visage et sanglotta encore. Je voudrais pour tout au monde avoir tort, reprit Mary, mais je crains... Mary est toujours alarmante, dit la mère en pleurant, et le vieillard allait de nouveau gronder la pauvre Mary, lorsque Lewellyn s'armant de courage murmura à voix basse : elle a raison, je suis soldat.

Le malheureux père tomba sur sa chaise, joignit les mains et resta dans une espèce d'agonie. La mère se jeta à genoux, invoquant le ciel en poussant des gémissemens, tandis que Mary, muette et immobile, ne trouvait ni plaintes, ni larmes, pour exprimer sa douleur.

Oh! cette fille, cette maudite fille, s'écria à la fin le père, c'est elle qui l'a voulu.

Elle n'en sait rien, reprit Lewellyn; vous ne pouvez blâmer que moi.

J'aime mieux ne blâmer personne, répondit son père, c'est une cruelle chose que d'avoir à blâmer son fils, son fils unique!

ô! Lewellyn, nous n'avons pas mérité cela de vous.

Nous pouvons encore le racheter, dit sa mère en se levant, nous dépenserons pour cela avec plaisir, tout ce que nous avons. Vous aurez aussi tout ce que je possède, s'écria Mary, et Lewellyn nous remerciera dans peu de tems, s'il ne le fait pas dans ce moment.

Maintenant et toujours, je rejetterai votre proposition, reprit-il.

Mon enfant, dit le père fondant en larmes, trouvez-vous que j'aie assez vécu? voulez-vous me tuer? Lewellyn ne put répondre, mais il tomba aux pieds de son père.

Avons nous retrouvé notre enfant? dit sa mère en prenant tendrement sa main dans la sienne, et Mary, timidement, s'approcha de lui : cher cousin, pourquoi voulez-vous être soldat? si l'on vous envoyait sur le continent, Lewellyn? si vous étiez tué, ce qui pourrait arriver; ici sa voix trembla et elle se joignit à ses parens qui l'entou-

raient de leurs bras. La résolution de Lewellyn s'affaiblissait; il écoutait avec complaisance la proposition de le racheter, lorsque se relevant, il aperçut Fanny à sa fenêtre causant et riant avec le sergent recruteur, tandis qu'elle jouait avec son épaulette.

Cette vue lui rendit tous les tourmens de la jalousie, et étouffa dans son cœur la piété filiale. Mon sort est décidé, s'écria-t-il en courant vers la porte, par amour pour vous je voudrais qu'il en fut autrement : mais rien ne peut changer ma résolution. En disant ces mots il sortit, mais ce ne fut point pour aller chercher Fanny, il en était aussi mécontent que de lui-même, et ne voulait pas, dans ce moment, lui prouver l'ascendant qu'elle avait sur lui. Il fit une longue promenade solitaire, pour calmer son agitation et pouvoir ensuite écouter avec plus de courage les justes reproches de ses parens.

Aussitôt qu'il se crut maître de lui, il revint à la ville et en approchant, il vit Fanny sur la route dans un petit charriot conduit

par un jeune homme. Elle ne l'aperçut pas, et l'émotion qu'il éprouvait lui ôta la force de l'appeler. Il entra chez lui plus malheureux que jamais.

Il s'informa d'abord si Fanny l'avait demandé pendant son absence. Il apprit avec douleur que non. Oubliant alors toute espèce de fierté pour n'écouter que son amour, il se rendit chez la tante de sa maîtresse et sut que Fanny était pour deux jours à la campagne chez une de ses amies. Elle est partie sans me le dire! s'écria le malheureux Lewellyn; sans prendre congé de moi! oh! Fanny!

Mais s'il avait connu les motifs de Fanny, il aurait été moins malheureux. Le fait est que, durant la dernière crise de jalousie qui l'avait déterminé à s'enrôler, il avait négligé de la voir; que les manières étranges de son amant avaient blessé sa vanité. Elle hésitait à accepter l'invitation de son amie; elle aurait voulu le consulter: mais il sortit brusquement pour se rendre chez lui, et ne retourna point la tête du côté

de la fenêtre. Le soir, il ne lui parla pas, quoiqu'elle fut descendue sur la porte et l'eut appelé. Très-positivement il ne l'avait pas entendue : mais Fanny ne savait pas cela, et dans un moment de dépit, elle accepta l'offre et le charriot du jeune fermier, souriant à l'idée de se venger ainsi des froideurs de Lewellyn. Celui-ci, profondément blessé de cette marque d'indifférence, et n'osant s'exposer à revoir ce soir-là les tristes figures qui l'attendaient à la maison, se retira dans sa chambre où il passa la nuit sans dormir, en proie à la jalousie et aux reproches de sa conscience.

Le lendemain matin, une nouvelle épreuve l'attendait. Un détachement de son régiment reçut ordre de se rendre, le jour même, dans une ville à cinq milles de distance, et Fanny ne devait revenir que le jour suivant. Cette cruelle pensée le rendit presqu'insensible aux lamentations de ses parens et au morne silence de Mary. A la fin, cependant, les affections naturelles prirent le dessus et il ne blâma ni

Mary, ni son père de maudire le jour où un régiment était entré dans leur paisible séjour.

Mais les regrets étaient inutiles; à l'heure fixée, il fut forcé de s'arracher du sein de sa famille désolée, et nulle consolante pensée ne l'accompagna dans sa route. Il était maintenant à la disposition des autres, et peut-être obligé de quitter sa maîtresse; il n'osait compter beaucoup sur sa constance quand elle serait loin de lui, exposée à toutes les séductions; les dangers de l'absence le faisaient frémir. Pourquoi s'était-il engagé? parce que sa maîtresse aimait l'habit militaire, et qu'il s'était flatté ainsi de n'avoir plus de rivaux. Mais, hélas! elle ne l'avait pas vu sous ce costume qu'il avait pris pour lui plaire; et, le cœur oppressé, il regrettait d'avoir refusé l'offre de sa bonne mère.

A son arrivée au lieu du rendez-vous, il apprit que dans deux jours le détachement retournerait à la ville où était établi le régiment; alors, il sentit se ranimer toutes

ses espérances, en songeant qu'il paraîtrait dans les rangs aux yeux de sa maîtresse.

Pendant cette absence, Fanny revint. Sa tante s'empressa de lui annoncer que Lewellyn, engagé depuis deux jours, avait rejoint son régiment. L'orgueil offensé céda aux craintes inspirées par la tendresse alarmée. Fanny courut chez son voisin pour savoir la vérité; mais apercevant l'abattement et la sombre tristesse de Mary, ses forces l'abandonnèrent; elle ne put prononcer un mot, et tombant sur une chaise en pleurant, il est donc bien vrai, s'écria-t-elle, en sanglottant. Pourquoi venez-vous pleurer ici? dit le père; vous ne prétendez pas nous faire croire à votre douleur, j'espère, puisque le malheur de mon fils est votre ouvrage....—Mon ouvrage! —Ne savez-vous pas, reprit la mère, que mon fils s'est fait soldat pour vous plaire? Pour me plaire! s'écria Fanny; ah! je déclare solennellement qu'il a fait cette folie sans que j'en eusse connaissance, et qu'elle est entièrement contraire à mes désirs.

En vérité ! dirent les bons parens. Puisque vous ne vouliez pas, reprit Mary, pourquoi n'avez-vous pas usé de votre ascendant pour l'empêcher ? — Je suis..... je suis anéantie, dit Fanny ; et les braves gens la pressèrent contre leur sein.

Fanny, à la fin, retrouva la force de parler, et fit plusieurs questions sur le départ précipité de son amant. Elle demanda le nom du régiment, et lorsqu'on le lui eut appris, quoi ! s'écria-t-elle, il porte l'uniforme écarlate avec la petite veste bleue et or ? oh ! qu'il doit être beau, ajouta-t-elle, en pleurant et souriant tout à-la-fois.

Le pauvre vieillard fronça le sourcil et tourna le dos. Mary secoua la tête ; mais la mère assura avec orgueil, que très-certainement il était mieux que beaucoup de capitaines.

Fanny, toute occupée de la beauté de son amant, oubliait son absence, et les dangers auxquels l'exposait sa nouvelle profession.

Le jour suivant, on annonça que le dé-

tachement revenait. Fanny, avec un violent battement de cœur, résolut d'aller à sa rencontre. Elle détermina, non sans peine, la bonne Mary à l'accompagner. Sa pâleur, ses yeux abattus qui attestaient sa douleur secrète, contrastaient avec la vivacité et la fraîcheur de la brillante Fanny.

Je ne vous reconnais pas aujourd'hui, dit Fanny, en marchant à côté d'elle. Je ne me reconnais pas moi-même, répondit-elle; je suis si fâchée de l'enrôlement de Lewellyn!.. J'en suis bien fachée aussi, reprit froidement Fanny.— Je voudrais que vos regrets fûssent sincères, Lewellyn ne serait pas soldat; mais connaissant votre passion pour l'habit rouge, il a supposé que c'était le seul moyen de captiver votre cœur.—Etes-vous sûre de cela, Mary? Et les beaux yeux de Fanny brillaient d'un nouvel éclat à cette preuve d'amour. — Oui, et je vois clairement que votre orgueil est plus satisfait que votre sensibilité n'est affectée, et qu'il vous tarde de le voir en uniforme. — O! ma ma chère, qu'il doit être bien, s'écria la

légère Fanny, précipitant ses pas pour hâter le moment de joindre son amant, tandis que Mary la suivait doucement d'un air consterné.

Bientôt elles entendirent le son du fiffre, et montant sur une petite élévation, elles aperçurent le détachement qui revenait rapidement.

Courons à leur rencontre, s'écria Fanny, la joie peinte dans les yeux. Je ne peux pas aller plus loin, répondit Mary, prête à s'évanouir, et elle s'assit par terre. Fanny se consola en pensant que de cette élévation elle le verrait mieux passer sur la route. Bientôt, elle aperçut Lewellyn, et, transportée de plaisir, elle s'écria : Regardez donc, Mary, le voilà, le voilà, oh! comme il est beau! — Comment sera-t-il dans un an? dit Mary en soupirant. — Absolument le même, soyez-en sûre. — Et si on l'envoyait sur le continent? Fanny tressaillit et pâlit. — Quelle idée? En vérité, Mary, vous êtes alarmante! Elle n'eût pas le tems d'en dire davantage; Lewellyn arrivait au

pied de l'éminence, et Fanny, descendant comme un éclair, arriva assez à tems pour presser la main de son amant, et le regarder avec des yeux qui le dédommagèrent de tout ce qu'il avait souffert.

Venez, Mary, suivons-les. Tout de suite, répondit-elle en descendant doucement.—Vous êtes si lente, que Lewellyn arrivera chez son père avant nous.—Avant moi, peut-être.—Eh bien, cela sera très-désobligeant pour lui, je vous assure.—Non, non, je ne lui manquerai pas certainement, répondit Mary, en essuyant ses larmes : il ne m'a seulement pas vue en passant ; il n'avait des yeux que pour vous, Fanny. — Fanny était déjà trop loin pour entendre, et elle ne se retourna que lorsqu'elle eût atteint la ville.

La réunion des deux amans, après cette première séparation, fût un moment de véritable ivresse. Ils ne pensèrent plus à leurs peines ; Fanny oublia sa colère, Lewellyn sa jalousie, et ni l'un ni l'autre ne prévoyait que, dans quelques heures, un ordre

cruel les condamnerait peut-être à une éternelle séparation. Cette crainte, qui leur était étrangère, occupait fortement l'imagination des malheureux parens et de Mary. Fanny et Lewellyn, fâchés de voir troubler leur joie, sortirent pour se promener, et Fanny, appuyée sur le bras du nouveau militaire, le menait, d'un air de triomphe, dans les rues.

Quand ils revinrent, le père et Mary prirent Fanny à part, et lui demandèrent si elle avait persuadé à Lewellyn de quitter l'armée. Non, pas encore, répondit-elle en rougissant; nous avons bien le tems. Elle était toujours trop fière de la belle tournure de son amant pour lui conseiller de renoncer à son habit; et toutes les fois qu'on lui en parlait, elle répondait qu'il serait tems d'acheter son congé quand on lui ordonnerait de s'éloigner.

Non, s'écria Mary avec indignation; si on lui ordonnait d'aller sur le continent, je le mépriserais de vouloir se racheter. Je tiens beaucoup à la vie de Lewellyn, mais je tiens

encore plus à son honneur. Il doit acheter sa liberté à présent ou jamais.

Fanny n'entendit que la moitié de ces paroles ; car la parade allait commencer , et elle craignait de n'y pas arriver assez tôt.

Avant la fin du jour , le régiment reçut ordre de se rendre en Hollande, et l'imprévoyante Fanny fut tentée de partir avec son amant. Persuadée qu'il serait exposé aux plus éminens dangers, elle employa inutilement les larmes et les supplications pour lui persuader d'acheter son congé. Il était malheureux, mais décidé: Mary, elle-même, malgré sa douleur secrète , soutenait son courage , et répétait que le sort de Lewellyn était prononcé. Cependant , lorsqu'il vit le désespoir de ses parens, qu'il entendit leurs vœux , leurs touchantes prières pour sa sûreté , il sentit son cœur se briser. Un moment il fut prêt à céder; pour la satisfaction d'un instant, il avait compromis, peut-être, le bonheur de sa vie entière ; s'il revenait , pourrait-il se flatter de trouver Fanny fidèle ?.......N'importe , il était trop tard

pour reculer ; il fallait maintenant souffrir pour sa folie ; et les angoisses cruelles qu'il éprouvait en ce moment, commençaient déjà la juste punition due à son égoïsme, à son insensibilité pour les auteurs de ses jours.

Le départ était fixé pour le soir. En vain il tâchait de conserver son courage en disant à Fanny qu'il espérait se distinguer et qu'il reviendrait au moins officier. Ce brillant avenir faisait sourire Fanny à travers ses larmes ; mais il ne pouvait sourire lui-même, ni ranimer le pâle visage de sa cousine Mary, dont la douleur paraissait si profonde, si déchirante, que Lewellyn lui en voulait presque de sentir plus vivement et de lui être plus attachée que Fanny. Ce soupçon réveilla dans son cœur les plus pénibles sensations.

Au moment de la séparation, ses parens persuadés qu'ils ne le verraient plus, le pressaient dans leurs bras, en lui disant les choses les plus tendres. Il prit la main glacée de Mary, et lui montrant les auteurs de ses

jours : Je les recommande à vos soins, Mary. C'est inutile, répondit-elle d'un ton de reproche ; à Fanny aussi, ajouta-t-il, d'une voix tremblante.—Cela n'est pas nécessaire non plus ; vous les aimez, c'est assez. — Mary....., chère Mary ! s'écria Lewellyn.... ; mais Mary était sortie de la chambre.

Un de mes amis passa dans la ville au moment où le régiment partait. Il fut frappé de la douleur violente de Fanny qui suivait Lewellyn, et de la profonde tristesse de Mary. Ces deux jeunes femmes sont sans doute la femme et la sœur de ce soldat ? dit mon ami à un spectateur.—Non, monsieur; l'une est sa cousine, l'autre sa bien-aimée. — Alors, cette jolie fille si pâle, qui ne dit rien, mais qui le regarde si douloureusement, est sûrement sa maîtresse......

Deux jours après le départ de Lewellyn, Fanny parut moins affligée ; elle rechercha moins la société de Mary ; elle semblait même l'éviter, comme si la vue de la tristesse lui rappelait une idée qu'elle voulait

éloigner. D'ailleurs, lorsque Mary était présente et que des militaires faisaient leur cour à Fanny, si elle les recevait bien, il y avait dans les yeux de Mary, ordinairement si doux, une expression de sévérité, que Fanny ne remarquait point sans confusion.

Un jour qu'elles se promenaient toutes deux, Fanny se retourna avec complaisance pour suivre des yeux un officier qui l'avait fort regardée en passant; et elle s'écria avec vivacité : Ah! le bel homme! je n'en ai de ma vie vu un mieux tourné. — J'en connais un plus beau, et vous aussi, reprit Mary en soupirant et la regardant d'un air de reproche. — Non, je n'en ai jamais vu, dit Fanny piquée de la remarque.

Vous avez alors une bien courte mémoire, reprit Mary. Elles achevèrent leur promenade en silence, et ce fut la dernière qu'elles firent ensemble.

Mary, par les plus tendres et les plus constantes attentions, cherchait à remplacer Lewellyn auprès de ses parens, tandis que Fanny déployait ses grâces aux parades,

aux revues et dans tous les lieux publics ; quoiqu'elle aimât toujours son amant absent, elle ne pouvait résister au plaisir d'entendre louer sa beauté.

A la fin, l'on reçut des nouvelles de plusieurs grandes batailles données en Hollande et l'on désignait le régiment de Lewellyn comme un de ceux qui avaient le plus souffert. Mary lisait ces détails avec une mortelle inquiétude. On disait que le régiment s'était distingué et que le nom de plusieurs officiers méritait d'être cité. Ils ne disent rien de Lewellyn, dit la mère, d'un ton mortifié ? Il n'est que simple soldat, reprit Mary. — Il ne s'agit pas de cela, je suis sûre qu'il s'est conduit aussi bien qu'un capitaine. Ma femme, observa le vieillard, en essuyant ses yeux, c'est assez pour nous que le nom de notre enfant ne soit pas dans la liste des tués ou des blessés. C'est vrai, reprit la mère ; mais j'aimerais bien à voir le nom de Lewellyn dans les papiers. — Vous ne l'y verrez que trop tôt, peut-être, ma chère amie. — Ah ! que je

voudrais le voir capitaine pour avoir tué dix ennemis. —Ma bonne femme, vous espérez beaucoup trop. — Vous doutez trop, David Morgan, notre enfant est brave. — Les ennemis le sont aussi, ma chère. — N'importe, je suis persuadée que Lewellyn deviendra un grand homme. Je voudrais être sûre qu'il revint, et voilà tout, s'écria Mary. Le pauvre vieillard alors oubliant sa douleur, s'unit à sa femme pour consoler Mary et l'engager à ne pas voir les choses uniquement du mauvais côté.

Deux jours après, eux et Fanny reçurent des nouvelles de Lewellyn. Il s'était trouvé à deux batailles dont il était revenu sain et sauf. Il écrivit plusieurs fois encore; mais à la fin les mois s'écoulèrent, on ne reçut plus de ses nouvelles, on trembla de nouveau pour ses jours.

Sa mère et Mary conservaient de l'espoir: mais son père perdant toute confiance, tomba malade et mourut en prononçant le nom de Lewellyn et le bénissant d'une manière

si touchante, que le cœur de la pauvre Mary en fut brisé.

La mère continua d'exister, car elle continuait d'espérer : mais Mary ne partagea pas long-tems ce sentiment, et c'était pour elle une tâche pénible que de dissimuler ses craintes devant sa malheureuse tante. Mistriss Morgan, trop faible pour supporter plus long-tems une si cruelle position, perdit, heureusement pour elle, l'usage de sa raison. Toutes les fois que l'on ouvrait la porte, elle croyait voir entrer Lewellyn : chaque personne qui passait sous sa fenêtre ressemblait à son fils. Elle s'habillait chaque jour avec ses plus beaux habits pour aller à sa rencontre, imaginant qu'il revenait triomphant; et Mary la suivait le long de la route afin d'entretenir cette consolante pensée. La pauvre créature disait à tous ceux qu'elle rencontrait qu'elle allait au-devant de Lewellyn. L'excès de la fatigue la forçait de revenir à la maison pour se coucher, et le lendemain elle recommençait sa course inutile.

Enfin, sur le lit de mort elle recouvra sa raison. En remerciant Mary de ses soins si constans, elle lui prodigua les noms les plus tendres, les plus touchantes bénédictions. Mary les reçut en pleurant et joignit ses voeux aux ferventes prières que la malheureuse mère adressait au ciel pour le salut de son fils. S'il revient, pensait Mary, il apprendra du moins que ses parens ne lui ont jamais reproché son départ, et que leurs dernièresprières ont été pour lui. Oh! que je serais heureuse de lui donner cette consolation!

Un soir, quelque tems après leur mort, Mary, comme à son ordinaire, venait de visiter leurs tombeaux et d'y jeter quelques fleurs cultivées de ses mains. Au lieu de s'en retourner tout de suite, elle s'assit sur un banc placé à l'entrée du cimetière, et perdue dans le vague de ses pensées mélancoliques, elle ne s'aperçut de l'approche d'un étranger qu'au moment où il allait s'asseoir à côté d'elle. Mary trésaillit; mais

avec ce sourire que lui donnait toujours la bienveillance, elle se recula à l'autre bout. Elle ne dit pas un mot et insensiblement retomba dans sa méditation. A la fin, l'évidente agitation et les sanglots de l'étranger attirèrent son attention, excitèrent sa pitié. Pauvre homme, pensait-elle, il vient de visiter le tombeau d'un ami qui lui était cher. Elle se retourna vers le malheureux étranger croyant le voir en deuil, mais il était enveloppé d'un grand manteau militaire. Mary le plaignit encore plus qu'auparavant, car depuis l'engagement de Lewellyn, elle avait perdu son antipathie pour les soldats.

Il est militaire, dit-elle en elle-même, qui sait s'il ne connait pas.... Ici ses idées furent troublées par de nouveaux sanglots de l'étranger, qu'elle attribuait toujours à sa visite aux tombeaux. Persuadée que la véritable douleur ne veut pas être observée, elle pensa qu'il n'était pas délicat de rester là, et se levant doucement pour se retirer,

elle ne put s'empêcher de dire, d'une voix tremblante et compâtissante : Bonsoir, monsieur, que le ciel vous console.

Au son de cette voix, l'étranger trésaillit. O dieu ! s'écria-t-il, courant vers elle, c'est Mary ! elle se retourna en reconnaissant cette voix si chère, et tomba dans les bras de Lewellyn.

Exprimer les transports de leur joie et de leur douleur serait impossible. A la fin Mary dit : nous avons craint que vous ne fussiez mort. Hélas ! dit Lewellyn, d'autres le sont !.... Ici les larmes le suffoquèrent ; mais revenant à lui, il ajouta en regardant la tombe de ses parens ; ô ! Mary, quelle triste vue pour moi, et quel triste retour ! Vous savez tout alors ? interrompit vivement Mary. — Je sais que j'ai perdu mes parens et je crains que mon obstination... dites-moi, Mary, m'ont-ils pardonné, m'ont-ils accordé leur bénédiction ? Quelles peines j'ai ressenties en pensant à mon ingratitude ! lorsque j'étais bien malheureux, je me di-

sais : enfant dénaturé, je n'ai que ce que je mérite.

Mon cher Lewellyn, s'écria Mary, ne vous affligez pas ainsi. Si mon fils revient, m'ont-ils dit l'un et l'autre, répétez-lui que je l'ai béni, que j'ai prié pour lui sur mon lit de mort.

Dieu soit loué, dieu soit loué, reprit Lewellyn; et, pendant quelques minutes, ni l'un ni l'autre ne put parler. A la fin, Lewellyn lui dit : Sont-ce vos pieuses mains qui ont orné leur tombeau de fleurs? Oui, répondit Mary; et, dans cet instant, elle crut voir la figure de son cousin s'obscurcir. Cependant elle n'osait le regarder qu'à la dérobée. Elle craignait de laisser paraître la pénible émotion que lui causait le changement du pauvre Lewellyn. La fatigue, la mauvaise nourriture, la captivité avaient altéré sa santé. Son front cicatrisé, une grande mouche noire sur la joue droite, son bras gauche en écharpe, le rendaient méconnaissable, excepté aux yeux de l'a-

mour ou de l'amitié. On l'avait laissé pour mort sur le champ de bataille; et, lorsqu'il revint à la vie, il se trouva dans un hôpital français.

Je suis terriblement changé, dit Lewellyn, observant que Mary épiait l'occasion de le regarder. Je suis sûr qu'à peine vous me reconnaissez. Je vous reconnaîtrais partout et sous tous les déguisemens, répondit Mary vivement. Mais vous paraissez fatigué; allons nous en à mon petit logement. Je suis bien faible en effet, répondit-il, en acceptant le bras que lui offrait Mary pour se rendre à la ville; mais j'aurai, à la maison, une bonne garde, et j'espère que mon air natal, et la vue de tout ce que j'aime, m'auront bientôt rendu la santé. En prononçant ces mots, il regarda fixement Mary, qui aussitôt détourna les yeux, et il sentit son bras trembler sous le sien. Mary, s'écria-t-il en s'arrêtant, vous me devinez... vous tremblez.... vous gardez le silence: oh! quel horrible présage! Pourquoi, Mary, ne mettez-vous pas fin à ma pénible

incertitude? Elle est très-bien, reprit Mary d'une voix faible; — Eh!.... pas mariée, j'espère: — Oh! non, non, pas mariée. Je te remercie, grand Dieu! s'écria Lewellyn. Mary allait parler; les éclats de rire et les chants de plusieurs personnes qui s'approchaient sur la grande route l'en empêchèrent.

J'entends chanter, dit Lewellyn, et sûrement cette voix ne m'est pas inconnue. C'est possible, reprit sa compagne en saisissant violemment son bras, et cherchant à l'entraîner d'un autre côté. Je veux aller de celui-ci, dit Lewellyn avec fermeté, et la voix chanta de nouveau un air que, dans des temps plus heureux, il avait souvent fait répéter à sa maîtresse. Je le savais bien; c'est Fanny qui chante, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir. Qu'est-ce que tout cela veut dire? Expliquez-le moi, Mary, je vous en conjure. Venez par ici, répéta-t-elle, cherchant à l'entraîner d'un autre côté. Elle n'y put réussir; et, dans le même instant, Fanny riant aux éclats,

donnant le bras à deux soldats à moitié ivres, s'offrit à sa vue.

Après le départ de Lewellyn, victime des flatteries d'un officier, elle avait fini par tomber dans le dernier dégré de l'avilissement.

En apercevant Fanny, dans cette situation, Mary poussa un cri; mais Lewellyn demeura immobile comme une statue, les yeux fixés sur celle qui lui paraissait encore si jolie, quoique si dégradée. Le cri de Mary attira l'attention de Fanny, elle reconnut Lewellyn, et tomba sans connaissance. Les soldats, persuadés qu'elle se trouvait mal à force de rire, la prirent dans leurs bras en dépit de sa résistance, et la portèrent du côté de la route qui conduisait au camp. Lewellyn avait voulu s'élancer vers elle; mais Mary l'avait fortement retenu. A pas lents et dans le silence du désespoir, il accompagna Mary jusqu'à son logement, où, succombant à l'excès de la fièvre, il fut pendant deux jours en proie au plus violent délire. Mary commença à craindre que ce

cousin si tendrement aimé, échappé par miracle aux malheurs de la guerre, ne fût revenu victime d'une femme méprisable.

Le jour commençait à baisser, Lewellyn reposait depuis un moment, lorsque Mary, les yeux fixés sur ses traits altérés, entendit frapper à sa fenêtre, et, s'approchant doucement, elle reconnut avec une vive émotion, la malheureuse Fanny. Allez-vous-en, allez-vous-en, pour l'amour de Dieu, lui dit Mary à voix basse. Je ne m'en irai point que je ne l'aie vu, répondit Fanny, d'une voix étouffée; je sais qu'il est là.... Au nom du ciel, ajouta-t-elle, tombant à genoux, laissez-moi obtenir mon pardon. C'est impossible, lui dit Mary avec douceur, ouvrant la porte et la fermant après elle; il est très-mal et peut-être mourant... Votre vue. — L'a tué, sans doute, interrompit Fanny en pâlissant; croyez-vous qu'il ne me maudira pas dans ses derniers momens, comme ses parens m'ont maudit. — Oh! non, non, je vous en réponds. — Pensez-vous qu'il priera pour moi? Oh!

demandez-le lui, Mary, je vous en supplie. — Je le veux bien ; mais par pitié, allez-vous-en, de peur qu'en s'éveillant il ne reconnaisse votre voix. — Eh bien, je pars ; je sais que je ne suis digne de parler ni à lui ni à vous ; mais personne n'est éveillé dans ce moment, Mary, que vous et moi, et personne ne voit combien vous vous dégradez en m'écoutant. Je ne le pense point ainsi, en vérité, s'écria Mary, en versant des larmes de piété. — Ah ! Mary, je sais combien vous êtes bonne ; vous seule êtes digne de lui : demandez-lui de prier pour moi, et joignez vos prières aux siennes. Priez pour nous-mêmes, ma pauvre Fanny ! Je n'ose, répondit-elle en sanglottant... Ne m'avez-vous pas dit qu'il était endormi ? Pour l'amour de Dieu, permettez-moi de le voir. Je ne lui parlerai pas, je ne bougerai pas ; croyez-moi. Ne le voulez-vous pas ? ajouta-t-elle, saisissant la main de Mary dans les siennes. Celle-ci ouvrit doucement la porte, et, dans un instant, Fanny s'approcha du lit de Lewellyn, étouffant ses sanglots et

pleurant en silence comme elle l'avait promis. A la fin, cependant elle se retourna en murmurant : Il était autrefois si beau !

On eût dit que le son imparfait de cette voix si chère était arrivé au cœur de Lewellyn ; car il s'éveilla dans ce moment, tressaillit, vit Fanny devant lui, et la pauvre Mary effrayée qui voulait la faire sortir de la chambre.

Qu'elle reste, qu'elle reste, s'écria Lewellyn ; et Fanny tomba à genoux près de son lit. Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi !....... Elle n'en put dire davantage. Je vous pardonne, répondit-il, d'une voix éteinte.

Que le ciel vous bénisse pour cette bonne action ! dit Fanny. On m'a assuré que vos parens m'avaient maudit sur leur lit de mort, Lewellyn. Est-il vrai ? demanda-t-il. — Non, non, cela est faux, reprit Mary, de toute fausseté.

Grâces leur soient rendues, s'écrièrent en même tems Lewellyn et Fanny. Je méritais leur malédiction, ajouta-t-elle, car

avant de me connaître, vous étiez un fils tendre et obéissant. Oui, dit tristement Lewellyn; mais quand je me fis soldat, je fus seul coupable; je préférai ma satisfaction à la leur, et je suis justement puni. Je sais..... je sens que..... — La guerre a causé tout le mal, s'écria Mary. Peut-elle jamais produire rien de bon? Sans elle, nous n'aurions pas eu de soldats dans notre ville. — Et je n'aurais pas laissé Fanny exposée à la séduction, dit Lewellyn; Mary a raison, ajouta-t-il, en regardant tendrement Fanny; la malheureuse guerre a été cause de tout. Fanny secoua la tête, et soupira. — Vous m'avez pardonné, Lewellyn: c'est assez pour moi, maintenant.

Lewellyn ne l'entendit plus; la fièvre et le délire le reprenaient.

Il se meurt! et c'est moi qui le tue! c'est un crime de plus dont je suis coupable. — Par pitié, retirez-vous, s'écria Mary; je ne puis résister à ma douleur et à votre désespoir. Vous me plaignez! dit Fanny: que le ciel vous récompense; je pars, je pars.

Et, après être restée quelques minutes à genoux près du lit de son amant, elle pressa la main de Mary d'une manière convulsive, et lui disant adieu pour toujours, elle s'élança hors de la chambre.

Aussitôt qu'elle fut partie, Mary se répentit de l'avoir laissée aller. Elle se rappela avec horreur le désordre de ses esprits, l'égarement de ses yeux, la solennité de son dernier adieu, et tandis qu'elle pleurait sur l'oreiller de Lewellyn, elle pensait avec une généreuse inquiétude à la coupable Fanny.

Après avoir fait prendre à Lewellyn une potion calmante, Mary entr'ouvrit doucement la fenêtre pour respirer l'air rafraîchissant du matin. Tout-à-coup, elle entendit plusieurs voix dans l'éloignement et distinguant les pas de plusieurs personnes qui semblaient marcher avec précaution; un instant après, l'une d'elles dit : Passons bien doucement devant la chaumière de Mary, de peur qu'elle et Lewellyn ne nous entendent. C'en fut assez pour alarmer la

craintive Mary. Elle s'avança, et vit avec horreur la malheureuse Fanny que l'on rapportait morte, sur un brancard.

En quittant Mary, elle s'était jetée dans un étang, d'où l'on n'avait pu la retirer assez tôt pour la rendre à la vie.

Heureusement pour Lewellyn, Mary savait surmonter sa sensibilité quand elle pouvait nuire aux autres, et quoiqu'elle fut tombée toute tremblante et presque sans connaissance à la vue de ce triste spectacle, elle parvint à maîtriser son émotion.

Lorsque le pauvre malade s'éveilla et lui demanda Fanny, Mary, avec un calme apparent, répondit qu'elle lui avait persuadé d'aller prendre du repos.. Lewellyn ne voyant rien d'extraordinaire dans l'extérieur de Mary, crut à son discours, et, pour la première fois, goûta quelques momens d'un paisible sommeil.

Le lendemain matin, un voisin frappa à la fenêtre de Mary et lui apprit qu'on refusait au corps de la malheureuse Fanny la sépulture dans le lieu saint. — Cela ne

peut pas être, cela ne sera sûrement pas, et je vais l'empêcher, s'écria Mary...... Fanny avait perdu la raison, j'en suis sûre et je veux aller l'attester. Après ces mots, elle pria le voisin de garder Lewellyn, tandis qu'elle irait sauver d'un affront les restes de la femme qu'il aimait; mais toutes ses assertions furent inutiles. Mary revint auprès du lit de Lewellyn, avec la triste certitude que la pauvre Fanny serait ignominieusement traitée comme suicide.

Il en mourra, s'il vient à l'apprendre, pensait Mary; et quoique, grâce à ses soins, Lewellyn fut bientôt déclaré hors de danger, elle ne jouissait qu'en tremblant de son ouvrage, par la crainte qu'il ne retombât en apprenant le sort de Fanny.

Il est bien étrange, dit un jour Lewellyn, que, depuis si long-tems, Fanny ne soit pas venue.

J'ai craint et elle a craint aussi, répondit Mary en rougissant, que sa présence ne vous agitât trop. — Il y a toute apparence au contraire qu'elle m'aurait fait du bien, car

en dépit de tout, Mary, oui, en dépit de tout, je sens..... que je l'aime toujours. —En vérité, s'écria Mary pâlissant.—Oui, chère cousine. Ah! si je ne m'étais pas enrôlé, si je ne l'eusse pas laissée exposée à la séduction, elle demeurait pure et innocente : je me crois donc obligé de l'épouser; vous convenez vou-smême que tout vient de ce que je me suis fait soldat.—Non, pas absolument; j'en accusais la guerre.—C'est à peu près la même chose. Quoi qu'il en soit, ma chère cousine, comme il y a bien long-tems que je l'ai vue, faites-lui dire de venir tantôt.

La pauvre Mary se leva, se rassit, pâlit et rougit tour à tour, le moment du courage était passé : elle fondit en larmes.

Qu'avez-vous donc, s'écria Lewellyn; qu'est-il arivé? — Fanny..., Fanny est bien malade. — Pas dangereusement, j'espère? — Non..., mais je crains.... — Je veux la voir, s'écria-t-il, se traînant en chancelant vers la porte.—Il est trop tard... mais... souvenez-vous, cher Lewellyn,

qu'avant sa mort, vous lui avez pardonné ses offenses envers vous. Elle n'avait point besoin de pardon, reprit sèchement Lewellyn, qui, dans ce moment, avait oublié toute sa conduite ; et il insista pour qu'elle le conduisît chez Fanny.

Elle est enterrée, reprit Mary presqu'irritée de cet attachement obstiné pour une fille qui n'en était pas digne, tandis que son amour si fidèle, si modeste, n'était pas remarqué. Mais son ressentiment fit place à la terreur, à la pitié, quand elle vit les angoisses de Lewellyn. Aux accès du plus violent désespoir, succéda une espèce d'insensibilité. Il se jeta sur son lit, et pendant deux jours, elle employa vainement tous ses efforts pour le tirer de sa stupeur. Le troisième jour, il parut revenir à lui, et prenant la main de Mary, il lui dit : chère et bonne cousine, conduisez-moi, je vous prie, à son tombeau. C'était précisément la demande que redoutait Mary. — Je... je ne sais où il est. — Eh bien, nous le demanderons. — Non, non, si vous

êtes déterminé, je le trouverai, dit Mary, en songeant qu'elle pouvait lui en montrer un autre. — Je suis décidé, reprit Lewellyn; et ils s'acheminèrent à pas lents, vers le cimetière. Mary le conduisit près d'un tombeau nouveau couvert de fleurs à demi flétries. Lewellyn se précipita dessus, et regardant Mary d'un air mécontent, ces fleurs, lui dit-il, auraient dû être renouvellées : Mary ne le contraria pas. Malheureusement, dans cet instant, une femme dont la mère était enterrée dans le tombeau que Lewellyn prenait pour celui de Fanny, s'approchait avec des fleurs nouvelles, et, avant que Mary put la prévenir, elle demanda pourquoi Lewellyn pleurait sur le tombeau de sa mère. Lewellyn, tressaillant, répondit : n'est-ce donc pas celui de Fanny Hasting? Ah! la pauvre malheureuse! répondit la femme, elle s'est noyée, et maintenant un fossé lui tient lieu de sépulture. A ces mots Lewellyn tomba sur la terre sans connaissance, et ne reprit ses sens qu'après avoir été transporté chez lui.

Quand il ouvrit les yeux, sa tête reposait sur le bras de Mary. Avec quelle douloureuse expression il la regarda ! les jours suivans, il refusa toute nourriture et toute consolation. Mary, désespérée de son obstination, perdit tout son courage, et après une journée de mortelle inquiétude, quand elle quitta la chambre de Lewellyn, elle sentit qu'à peine aurait-elle la force de se rendre dans la sienne.

Le lendemain, Lewellyn, à son réveil, surpris de ne pas voir Mary près de lui, crut qu'elle reposait. Il attendit quelque tems avec inquiétude. Cependant les heures se succédaient et Mary ne paraissait pas. Le cœur de Lewellyn battit avec force ; il songea, non sans effroi, qu'elle n'avait pas pu résister aux fatigues, aux douleurs qu'il lui occasionnait.

Cette idée lui parut insupportable. Il oublia sa faiblesse, il oublia Fanny, et s'habillant précipitamment, se leva pour aller chercher Mary.

Le respect l'empêchait d'entrer dans sa

chambre à coucher. Il s'arrêta sur l'escalier, incertain de ce qu'il devait faire. S'il était entré dans sa chambre, il aurait vu, sans doute avec une vive émotion, que Mary n'avait gardé pour elle qu'un mauvais matelas. Il se borna à l'appeler; Mary ne répondit pas. Il l'appela de nouveau.... elle l'entendit bien cette seconde fois, mais elle ne voulut pas répondre.

Pendant toute la nuit, elle avait réfléchi sur son existence malheureuse depuis si long-tems. Tout espoir de bonheur lui paraissait interdit, et elle voulait, comme Lewellyn, se laisser mourir. Devenue indifférente même pour lui, elle était absorbée par ses tristes pensées, lorsqu'elle entendit Lewellyn l'appeler avec inquiétude. Son cœur battit avec force, son indifférence s'évanouit; elle prêta l'oreille à cette voix si chère. Il est donc vrai que je lui manque, qu'il me désire, qu'il est inquiet pour moi. L'instant d'après, elle entendit Lewellyn lui crier par le trou de la serrure: Mary, chère Mary, par pitié; parlez-moi.

C'était le premier moment de plaisir que Mary éprouvait depuis bien long-tems. Elle répondit qu'elle allait descendre, et, s'habillant à la hâte, elle se rendit auprès de lui, le cœur plein d'un sentiment qui ressemblait à l'espérance. Mais Lewellyn, en perdant ses craintes sur la santé de Mary, ne sentait plus que son désespoir. Elle le trouva comme elle l'avait laissé la veille, étendu sur son lit, la douleur peinte sur la figure, et réfusant la nourriture qu'elle lui offrait.

C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Ses joues, ranimées depuis un instant par l'espérance, devinrent pâles, elle tomba sur le pied du lit, en s'écriant d'une voix étouffée : C'en est trop, il ne faut plus combattre; pourquoi m'efforcerais-je de conserver une existence pénible à tous deux? Comment ai-je mérité, Lewellyn, d'être traitée par vous avec tant d'indifférence ou plutôt tant de cruauté?

Lewellyn, à ces mots, releva la tête et la regarda avec surprise et intérêt.

Lewellyn ? continua-t-elle, perdant toute sa réserve par l'excès du désespoir, n'est-ce pas assez de vous avoir aimé dès mon enfance, de vous avoir aimé sans espérance, d'avoir vu une autre femme obtenir votre cœur que j'aurais voulu posséder aux dépens de ma vie ! faut-il que je voie encore cette heureuse et coupable rivale triompher dans son tombeau ? Aimez-vous donc mieux mourir pour elle que de vivre pour moi ?

Mary s'arrêta ; mais le cœur de Lewellyn battait trop fort pour lui permettre de répondre ; elle continua ainsi : Chère Mary, me dirent vos parens, à leurs derniers momens, si notre fils abusé vit encore et revient dans sa ville natale, dites-lui......

Quoi ? s'écria Lewellyn, la voyant hésiter. — Dites-lui, que nous désirons qu'il oublie l'indigne créature qui l'a abandonné (souvenez-vous, Lewellyn, que ce sont eux qui l'appellent ainsi et non pas moi), et.. qu'il vous épouse. Il n'est pas bien de se louer soi-même, Lewellyn ; je le sais, ajouta

Mary en rougissant; mais sûrement je peux répéter ce qu'ils disaient.—Et que disaient-ils ? — Que j'étais sage, bonne, et que je vous rendrais heureux. — Heureux !..... me rendre heureux ! s'écria tristement Lewellyn. Oui, assurément, vous êtes une excellente fille, une fille parfaite, chère Mary ; et en disant ces mots, il pressait tendrement sa main dans les siennes.

Cette légère marque d'intérêt ranima les espérances de Mary, et lui donna le courage de continuer. Maintenant, écoutez ma résolution, Lewellyn. Depuis mon enfance, je n'ai vécu que pour vous et pour vos parens; ma santé, mon tems, mes forces, je leur ai tout consacré; malgré votre changement, vos blessures, je vous ai constamment aimé, je vous aime encore aussi tendrement que si vous étiez florissant de beauté, de santé, et cependant ma présence vous importune, je vous suis odieuse !... Odieuse ! vous, odieuse ! à moi ! s'écria Lewellyn, avec une vivacité qui ne lui était plus ordinaire; vous, Mary ! mon amie,

ma conservatrice, mon ange tutélaire, mon tout, maintenant ! Dans cet instant, il fondit en larmes : c'étaient les premières qu'il répandait depuis la mort de Fanny, et Mary, la tête appuyée sur son épaule, pleurait avec lui. Vous, odieuse pour moi, ajouta-t-il ; vous que j'aimai aussi dès l'enfance ; vous qui fûtes la consolation de mes pauvres parens ;...... vous qui remplîtes envers eux les devoirs d'un enfant, tandis que moi, misérable, je les abandonnai dans leurs vieux jours ! ô, Mary ! quels que soient mes torts, ne m'accusez pas du crime de vous haïr.

Ecoutez-moi bien, Lewellyn : je ne vivrais point pour être témoin de votre mort. Je suis malade, très-malade ; et à moins que vous ne m'assuriez que vous consentez à vivre, je ne prendrai aucun remède contre la langueur qui me consume.

Mary, très-chère Mary, s'écria Lewellyn, la pressant contre son sein, vous vivrez pour moi comme je vivrai pour vous,

et dès ce moment, j'abjure ma coupable douleur.

Il ne dit rien ; car Mary, moins forte contre la joie que contre la douleur, tomba sans connaissance dans les bras de Lewellyn qui, pendant quelques instans, trembla pour ses jours. Elle revint enfin, et quelques semaines après, à la satisfaction de toute la ville qui aimait et respectait Mary, les amans furent unis à la paroisse. Un riche gentilhomme à qui leur histoire fut contée, leur fit don d'une petite ferme, et Mary devint le modèle des mères et des épouses, comme elle avait été l'exemple parfait de l'amitié, de la bonté et de la délicatesse.

Une entière félicité ne rendit point leurs cœurs ingrats. Lorsque Lewellyn revenait à la maison après une journée de travail, Mary s'asseyait près de lui, et l'un et l'autre jouissant de leur mutuelle affection en rendant grâce au ciel de ses bienfaits, se demandaient quelquefois s'ils avaient connu l'infortune.

Mais le son d'un fiffre faisait toujours pâlir Mary ; et, s'il passait un recruteur devant la porte, elle se hâtait de la fermer avec violence. — J'ai toujours détesté,... je détesterai la guerre toute ma vie !..... Mes enfans, à moins d'une invasion, vous ne serez jamais soldats.

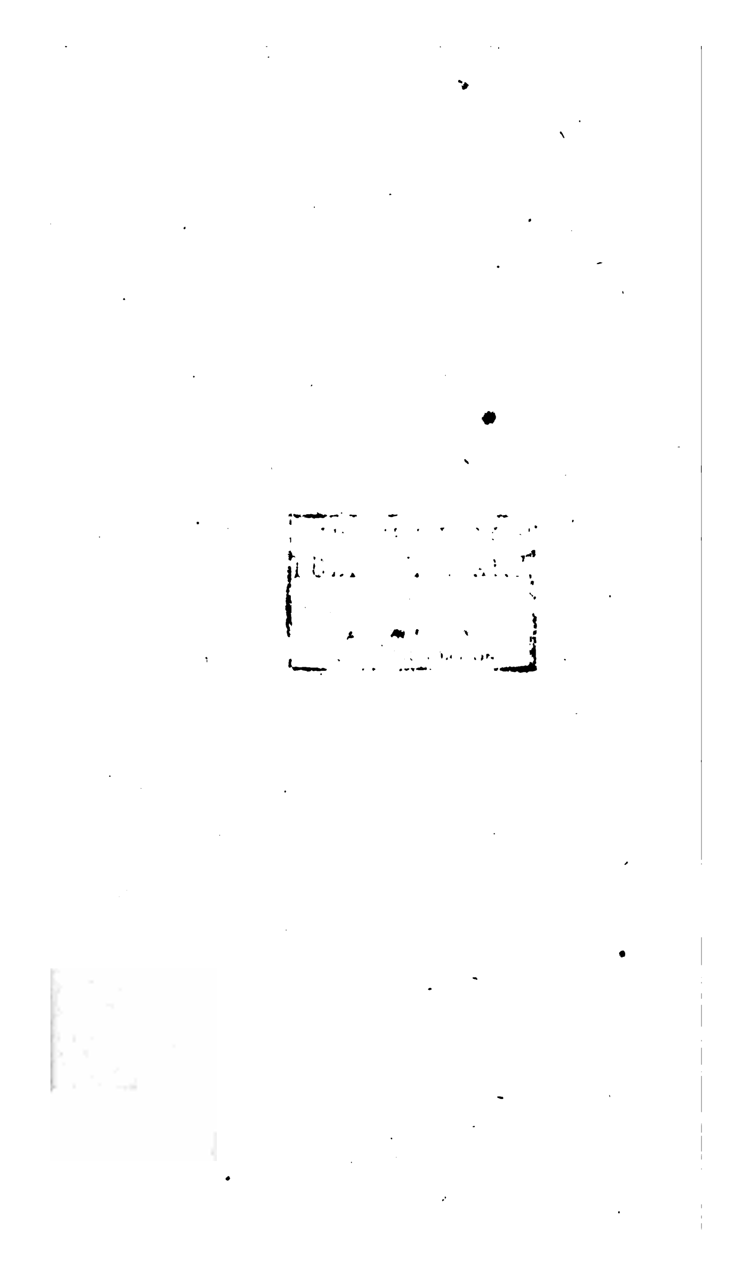
LE FRÈRE ET LA SOEUR.

Le jeune marquis de Fontanges et le comte son père, appelés aux états généraux, cherchaient à se distraire des affaires politiques au sein des plaisirs de la capitale, lorsque le vieux comte de Valmont présenta sa jeune et charmante épouse dans les cercles de Paris.

Hortense de Valmont, légère et coquette, femme d'un sexagénaire, fut bientôt entouré des jeunes gens à la mode. Parmi eux se faisait remarquer le marquis de Fontanges qu'elle-même distingua bientôt entre tous ses rivaux.

Cependant madame de Valmont ne fit point une impression profonde sur son cœur. Sa beauté le séduisait; ses préfé-

Le Frère et la Sœur.



rences flattaient son orgueil, mais il n'était point amoureux. Toutefois, il continuait de lui rendre les soins les plus assidus. Le repos de M. Valmont allait être troublé, lorsque le comte de Fontanges, dans une conversation particulière avec son fils, lui rappela la parenté et la longue amitié qui existaient entre lui et M. de Valmont; et sans vouloir lui donner d'ordre à cet égard, le pria avec les plus vives instances, de ne pas détruire le bonheur de son vieil ami par des assiduités trop marquées auprès de sa femme. Il lui conseilla de ne pas rompre subitement, afin d'éviter un éclat, mais d'éloigner insensiblement ses visites et de chercher quelque prétexte pour s'absenter de Paris; et comme un médecin anglais avait ordonné les eaux de Bath au marquis, il le pressa de saisir cette occasion et d'aller faire un voyage en Angleterre. Le marquis de Fontanges écouta son père en silence, mais avec la plus grande surprise, car il n'avait pas envisagé les choses aussi sérieusement. Il ne put s'empêcher néanmoins

de convenir en secret que son père raisonnait juste. Il se rappela, d'ailleurs, toutes les marques de bonté qu'il avait reçues du comte dans son enfance et sentit que c'était bien mal les reconnaître que de chercher à séduire sa femme qu'il adorait.

Généreux, sensible, plein d'amour et de respect pour son père, le marquis, disposé à suivre ses conseils et les lois de l'honneur, ne voulut pas toutefois adopter entièrement son plan; et, craignant de s'exposer à la séduction, ou bien au courroux d'Hortense, il lui écrivit un billet poli, mais froid, et partit le lendemain pour l'Angleterre.

En débarquant, il se rendit à Bath; et comme il était jeune; beau, riche, et d'un rang distingué, il devint bientôt l'objet de l'attention générale. Mais le marquis comparait Bath à Paris, et la comparaison n'était pas en faveur du premier. Les femmes anglaises, malgré leur beauté, lui paraissaient si réservées, si peu aimables, qu'il regardait comme un acte d'héroïsme son exil volontaire de Paris. Hortense s'offrait

à son souvenir avec des charmes irrésistibles et plus de grâces que jamais. Cependant il avait résolu de rester en Angleterre en dépit des regrets et de l'ennui qui l'accablaient, et qui dénaturaient son caractère et sa gaîté. Son seul plaisir était de recevoir des lettres de France.

Un jour, le chevalier de Germeuil, son intime ami et son confident, troubla ce seul instant de joie, en lui donnant des détails qu'il lut avec indignation. Il lui mandait qu'immédiatement après son départ, le comte de Fontanges s'était déclaré l'adorateur de la belle Hortense. Votre père, ajoutait-il, est un jeune homme en comparaison du mari. Il est plein d'esprit et de grâces; ses manières sont nobles et séduisantes; enfin, madame de Valmont paraît fière de sa conquête, et très-disposée à se venger avec le père de la négligence du fils. Vous croirez peut-être avec peine de mon récit; mais tel est maintenant la nouvelle de Paris. La comtesse affiche hautement sa préférence,

» mais à mon extrême lassitude, je tombai
» par terre sans connaissance.

» Quand je repris mes sens, je me trou-
» vai établi dans une chambre agréablement
» meublée, et couché dans un lit fort pro-
» pre ; mais tout ce qui m'entourait m'é-
» tait inconnu. Où suis-je ?... que m'est-
» il arrivé ? m'écriai-je. Soudain, des
» petits pas légers traversèrent l'apparte-
» ment, et j'attendis une douce voix dire
» en anglais : Ma mère, ma mère, il a
» parlé, il a repris connaissance.

» Je tirai le rideau : je ne vis personne ;
» mais l'instant d'après, une jeune per-
» sonne charmante accourut près de mon
» lit, me regarda avec inquiétude, comme
» si elle était alarmée de m'avoir laissé
» seul, et elle s'écria : Ma mère, venez,
» je vous en prie ; ce gentleman désire peut-
» être de vous parler. Sur-le-champ, une
» femme de moyen âge, habillée en fer-
» mière, entra dans la chambre, et, me
» saluant d'une manière rustique, me de-

» manda si je me trouvais moins souffrant, » du moins je le supposai; car j'avais toute » la peine du monde à la comprendre. Je » lui expliquai de mon mieux que je ne » sentais plus qu'une extrême faiblesse, » mais que j'étais fort surpris de me trouver » chez elle au lieu d'être chez moi, et que » je la priais de me mettre au fait.

» Parlez, Ellen, dit la mère; et Ellen, » en rougissant, me dit qu'étant à la pro- » menade, elle avait vu un gentleman » étendu par terre et paraissant mourant. » (C'était vous, monsieur, interrompit la » mère.) La jeune fille continua: je courus » toute effrayée à la maison pour demander » du secours; on vous y apporta sur-le- » champ, et l'on vous mit au lit. Le doc- » teur disait que sans ses remèdes et les » soins les plus assidus, vous seriez bien- » tôt mort.

» Et qui donc a été assez bon pour me soigner?

» Ellen et moi tour-à-tour, dit la mère, » quoique, pour dire la vérité, Ellen se

» soit dernièrement, établie votre seule
» garde ; et je l'ai laissé faire, Monsieur,
» parce que j'ai pensé que ses soins vous
» seraient plus utiles.

» C'est donc à vous que je dois la vie !
» m'écriai-je en saisissant la main d'Ellen
» que je baisai tendrement. Elle la retira
» avec vivacité et sortit de la chambre.
» J'appris alors de la mère que j'étais dans
» une ferme tenue par le mari. Il s'appelle
» Percival ; leur fils sert dans la marine.
» Ellen, leur seule fille, a reçu une bril-
» lante éducation, grâce aux bontés
» d'une grande dame qui mourut subite-
» ment sans avoir le tems d'exécuter ses
» projets en sa faveur. Mistriss Percival
» ajouta : ma fille, (quoique je ne dûsse
» pas me permettre de parler ainsi) possède
» de grands talens, de grandes connais-
» sances ; elle est l'orgueil de ses parens
» et l'étonnement du village.

» Et c'est cette charmante fille, Ger-
» meuil, encore plus belle qu'Hortense,
» qui m'a sauvé la vie. Ma conscience me
» criait de ne pas céder au penchant dan-

» gereux qui m'entraînait vers elle ; mais
» l'amour, plus puissant, a triomphé. Oui,
» mon ami, je suis amoureux, amoureux
» comme un fou. Souvenez-vous que je
» n'ai encore parlé que de la première ren-
» contre. Mon extrême faiblesse ne me per-
» mettait de rester levé que deux ou trois
» heures dans le jour. Oh ! que de soins
» me prodiguèrent ces bons Percival ; mais
» Ellen ! la douce Ellen !..... Non, rien
» ne peut exprimer ses attentions déli-
» cates, son inquiétude pendant mes souf-
» frances, sa joie naïve quand je paraissais
» mieux !.. ô ! mon ami, c'est un ange !..

» Dernièrement, ils ont découvert qui
» je suis ; Ellen, depuis ce moment, me
» traite avec plus de réserve. J'écrivis au
» comte de Mirbelle, à Londres, de pren-
» dre chez mon banquier une somme con-
» sidérable, et de me la faire passer. Je
» voulais récompenser ces bonnes gens et
» les indemniser de leurs dépenses. En me
» l'envoyant, il l'adressa au marquis de
» Fontanges, et, si je ne me suis pas trompé,

» cette découverte causa autant de chagrin » à la simple Ellen que de plaisir à sa mère. » Eh bien, disait celle-ci à sa fille, en sortant de ma chambre, qui aurait jamais » pensé que je nourrirais et logerais un » mylord marquis ? car les marquis sont » des mylords ; eh ! qui sait... qui sait.. » mais, je ne veux rien dire. Vous voyez » que les idées de la bonne dame vont loin.

» Il y a environ quinze jours que je suis » assez bien pour quitter ma chambre ; » mais je n'ai pas le courage de retourner » à Bath. Je suis enchaîné ici, j'y suis enraciné ; Paris, mon père, Hortense, » tout est banni de mon souvenir ; Ellen » seule occupe mes pensées. L'autre jour, » je la surpris qui pleurait en lisant » Shakespeare, son auteur favori. Elle voulut cacher son livre ; je m'y opposai et » m'en emparai pour voir le passage qui » faisait couler ses larmes. Aussitôt elle » rougit, s'échappa malgré mes efforts » pour la retenir, et courut s'enfermer » dans sa chambre.

» Elle lisait une pièce dans laquelle une » jeune fille roturière, nommée Héléna, » aime sans espérance Bertram, noble » français, du rang le plus élevé.

» Oui, Germeuil, elle pleurait. Mon » âme s'attendrit aussi; et je désirai quelques instans qu'un sang illustre ne coulât » pas dans mes veines, et qu'Ellen fût » d'une naissance égale à la mienne.

» C'est réellement une étonnante créa- » ture! pleine de talens et de sensibilité, » elle paraîtrait avec éclat dans les plus bril- » lantes sociétés. La mère donne à en- » tendre que sa fille ferait une bien jolie » marquise, et cette femme imprudente » fait naître les occasions de me laisser seul » avec Ellen. Le père, au contraire, me » regarde avec sévérité, et paraît mécon- » tent que j'aie loué un appartement dans » sa maison, pour achever de me rétablir.

» Hier au soir, pour la première fois » depuis le petit débat pour le volume de » Shakespeare, Ellen consentit à rester » seule avec moi, et je voulus tirer parti

» de l'occasion. Quel malheur! cher Ellen,
» lui dis-je, que Bertram n'aimât pas cette
» charmante Héléna! Ne faut-il pas être
» dépourvu de toute sensibilité, pour ne
» pas répondre à une tendresse si touchante
» et si modeste? Ne le pensez-vous pas
» de même? Ellen fondit en larmes, et je
» lui déclarai, de la manière la plus pas-
» sionnée, que, si j'étais aimé d'elle comme
» Bertram l'était d'Héléna, toute mon âme
» lui appartiendrait, toute ma vie lui se-
» rait dévouée. Ellen m'écoutait avec ra-
» vissement. Je la persuadai et j'obtins enfin
» le doux aveu de ses sentimens pour moi.
» Hélas! me disait-elle, il est trop vrai que
» je vous aime pour mon malheur,.....
» oui, pour mon malheur; car je sens la
» distance qui nous sépare..... mais je
» combattrai, je surmonterai ma faiblesse;
» et, pour y mieux parvenir, je quitterai
» la maison, je m'éloignerai jusqu'à l'ins-
» tant de votre départ.

« En vain je priai, en vain je conjurai;
» sage et vertueuse, elle était décidée. Elle

» consulta son père qui approuva sa réso-
» lution. Elle devait partir le jour même ;
» mais la mère, arrivant d'un village voi-
» sin où elle avait été passer deux jours,
» prétendit qu'elle ne voulait pas se sépa-
» rer de sa fille. Oh! combien je m'en ré-
» jouis! il me sembla qu'Ellen même
» n'était pas très-fâchée de voir mettre
» obstacle à son héroïque projet. Ainsi,
» Ellen reste auprès de moi, et sa mère va
» répétant sans cesse qu'elle a toujours
» pensé que *Paméla* est une histoire vé-
» ritable ; et que, pour son compte, elle
» la trouvait vraisemblable.

» J'apprends le français à Ellen ; et vous
» n'imaginez pas avec quelle facilité elle
» profite de mes leçons. Qu'Abeilard devait
» être heureux! mais mon Héloïse n'est
» pas si compâtissante que la sienne ; ce-
» pendant nous verrons... »

Le reste de la lettre contenait des nouvelles politiques.

L'ambition et la folie de la mère, exposaient Ellen aux plus grands dangers. Au

lieu de la confirmer dans sa sage résolution de fuir, cette femme imprudente lui ordonnait presque de recevoir avec froideur les visites d'un digne et bon jeune homme, son propre neveu, dont elle avait approuvé la démarche jusqu'à l'arrivée du marquis. Elevée malheureusement au-dessus de sa sphère par sa première éducation, Ellen avait toujours été disposée à traiter cet adorateur avec une froide réserve. La société des Fontanges completta le dégoût que lui faisait éprouver les manières rustiques de son premier amant.

Cependant, quoiqu'Ellen traitât George Meadows avec froideur, son bon cœur la faisait souvent adoucir, par une obligeante attention ou par quelques douces paroles, les dédains et les mauvais procédés de sa mère pour cet amant toujours repoussé maintenant, mais toujours fidèle.

Vous voilà comme vous devez être, lui dit un jour le pauvre George, enchanté d'un mot amical sortit de la bouche d'Ellen; voilà comme il faut traiter un ancien ami,

car vous le savez, nous avons été camarades d'enfance (ici sa voix s'altéra), et je trouverais bien dur de vous voir si bonne pour une personne qui vient du continent, pour un étranger enfin, si vous ne conserviez pas quelqu'amitié pour moi.

Le cœur d'Ellen lui fit des reproches. Elle répondit qu'elle était incapable d'oublier le compagnon de son enfance, et qu'elle était toujours charmée de le voir. — Eh bien, donnez-moi votre main. Elle la lui présenta. Il la tint quelque tems comme s'il craignait de la perdre. Ellen combattait pour la retirer, lorsque le marquis entra dans la chambre. Il trésaillit en voyant cette apparence de familiarité. Ellen troublée au-delà de toute expression, désolée d'une action qui pouvait la dégrader à ses yeux, s'écria, d'un ton à être obéie : laissez donc ma main, monsieur, et jetant un regard de mépris et de ressentiment sur le pauvre George, elle sortit dans la plus grande agitation.

Le Marquis, indigné, se disposait à

suivre Ellen. George Meadows prit son chapeau, passa devant le marquis en le regardant fièrement, et, le cœur trop gros pour pouvoir dire adieu à mistriss Percival, il s'élance hors de la maison.

Le voilà donc parti! s'écria-t-elle, j'espère qu'il ne reviendra plus. Il y a des gens bien étranges de ne pas s'apercevoir qu'on les reçoit mal.

Fontanges, sans répondre, sortit pour rejoindre Ellen. Eh bien, dit-elle à son mari qui entrait, c'est toujours ainsi, il s'enfuit lorsque je suis sur le point de l'amener au sujet important; quoique peut-être, il ne comprenne pas assez bien l'anglais.

Cependant votre anglais est bien clair, ma femme, dit le fermier. Mon opinion est qu'il ne veut pas vous comprendre. Parlons sérieusement; quels sont donc vos projets pour Ellen? vous n'espérez pas qu'il veuille en faire sa femme? et vous ne pouvez pas désirer qu'elle soit sa maîtresse.

Sa maîtresse! fi! fi! pouvez-vous avoir

une telle pensée! mais...... pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Bien des filles moins belles et moins aimables que notre Ellen ont épousé des gens titrés. La noblesse française, reprit le mari, est bien plus orgueilleuse que la nôtre: d'ailleurs, je n'aime point ce Français; et ma fille ferait mieux d'épouser un bon et honnête fermier Anglais qu'un de ces beaux parleurs, comme mon fils Philippe les appelle.

Mon cher John, vous avez un goût bien vulgaire, c'est tout ce que je peux dire. — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma femme. Le fait est que je ne devrais pas permettre à ce jeune lord de rester ici plus long-tems. — Bon, n'allez-vous pas vous opposer à l'élévation de notre fille unique, et renvoyer le marquis précisément au moment où il va nous demander notre consentement? — N'importe, le plutôt qu'il partira sera le mieux. — Mon dieu! que vous êtes pressé, John Perceval, c'est justement ainsi que se conduisirent mon père et ma mère, lorsqu'un capitaine logea chez nous et de-

vint amoureux de moi. Je suis sûre qu'il m'aurait épousée s'ils l'avaient laissé faire; mais ils le renvoyèrent et me firent manquer ma fortune.

— Manquer votre fortune, ma femme mais, alors, je ne serais pas votre mari; et je doute que le capitaine vous eût rendue plus heureuse. En disant ces mots, il prit une de ses mains; de l'autre il essuya ses yeux en la regardant d'un air de reproche. La pauvre femme qui l'aimait réellement, baissa la tête pour cacher ses pleurs. Je plaisantais, John; je vous assure que je ne désirais pas épouser le capitaine, car je vous aimais, et je n'ai jamais aimé que vous. Simple fermière avec vous, je suis plus contente que si j'étais devenue grande dame. — Eh bien, pourquoi ne voulèz-vous pas qu'elle soit plus heureuse avec George Meadows qu'avec mylord marquis? — Oh! parce qu'elle aime le marquis et qu'elle n'aime pas George. — Elle aime le marquis! j'en suis désolé, reprit le vieillard joignant les mains et sortant tristement.

Mistriss Percival le vit par la fenêtre porter son mouchoir à ses yeux, et, pour un moment, ses rêves d'ambition se dissipèrent, elle résolut de faire expliquer le marquis et de le congédier s'il ne voulait pas épouser Ellen.

Le marquis cependant, commençait à s'affliger pour l'avenir de la profonde impression qu'il avait faite dans le cœur d'Ellen. Quand il lui jurait le plus tendre amour, il disait la vérité; mais il la trompait en lui présentant le consentement du comte son père comme le seul obstacle à leur union, car il ne songeait pas à l'épouser. De son côté, Ellen avait autant d'orgueil que de vertu; elle savait que sa beauté et ses talens la rendaient un objet d'envie pour ses compagnes auxquelles elle était si supérieure; et dans cette persuasion, elle évitait plus soigneusement encore tout ce qui pouvait compromettre sa réputation et l'exposer aux traits de la médisance. Ainsi lorsque son tendre cœur écoutait avec trop de complaisance les dangereuses séductions

de son amant, sa fierté venait à son secours, et lui donnait la force de sortir avec honneur de toutes les épreuves auxquelles son imprudente mère l'exposait.

Un jour, elle lui demanda quels étaient ses projets, et la conjura, par intérêt pour sa réputation, de quitter la maison s'il n'avait pas la volonté ou la possibilité de s'unir à elle. Hélas! sais-je ce que je ferai, répondit-il; l'état de mon pays devient chaque jour plus critique, et cependant, irrésolu, incapable de prendre un parti sur rien, je reste enchaîné dans ces lieux. Je ne peux vous épouser, je ne veux pas vous trahir; mais je vous vois, je vous entends; je suis près de vous: il me semble que je ne désire plus rien dans le monde. Ce langage paraissait bien celui de l'amour; Ellen le croyait, car son cœur éprouvait les mêmes sentimens. D'ailleurs Fontanges pouvait devenir indépendant par la mort de son père, et la simple Ellen comptait alors sur l'accomplissement de ses promesses. Hélas! combien elle connaissait peu le cœur humain!

Un jour elle courut à la rencontre de Fontanges avec une expression plus animée et plus gaie qu'à l'ordinaire. Je viens de recevoir les papiers publics, lui dit-elle. Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il vivement. Un décret vient d'abolir en France les titres et toute distinction de naissance : ainsi tous les hommes seront égaux.

Fontanges s'aperçut bien à l'air de plaisir d'Ellen, au vif incarnat répandu sur ses joues, de l'espoir que ce décret faisait naître dans son cœur : mais il était loin de partager sa joie.

Quelle absurdité ! s'écria-t-il, dans sa propre langue qu'Ellen n'entendait alors que trop bien. Ils peuvent abolir nos titres, ils peuvent nous enlever nos distinctions achetées par le sang de nos ancêtres : mais pourra-t-on nous ôter une juste fierté ? pourra-t-on faire oublier à la plupart d'entre nous qu'ils doivent le jour à des héros ? à moi que le noble sang des Montmorency coule dans mes veines ? Qu'ils

fassent tout ce qu'ils voudront, je me souviendrai toujours que je suis noble, et nul décret, s'écria-t-il, oubliant devant qui il parlait, ne pourra jamais rendre mon égal un individu d'une basse extraction.

A peine avait-il ainsi soulagé son orgueil blessé, qu'il s'aperçut de l'extrême émotion et de la pâleur d'Ellen. Quand il eut fini de parler, elle dit avec calme et dignité: nous sommes cependant tous égaux aux yeux de dieu; et portant ses regards vers le ciel comme si elle en appelait de l'injustice des hommes à un tribunal plus équitable, elle croisa ses bras et se retira doucement.

Le marquis ne tenta point de la retenir. Dans le fond il pensait presque comme Ellen; mais il était piqué de lui voir cette opinion; et humilié de sa réponse ferme et noble, pour la première fois mécontent d'Ellen, mécontent de lui-même, il ne chercha point à se rapprocher d'elle.

Mais que sa peine était faible en comparaison des souffrances d'Ellen! elle acqué-

rait la certitude que son amant n'aimait pas comme elle, car son cœur lui disait qu'excepté la vertu, elle aurait tout sacrifié pour lui prouver sa tendresse.

Son père s'aperçut facilement de son chagrin. Le pauvre vieillard ne dit rien et s'assit à côté d'elle d'un air triste. A la fin cependant, il se hasarda à lui demander ce qui l'affectait si douloureusement, en ajoutant : Sûrement, ma fille, ce ne sont pas les angoisses du remords?

Ellen le comprit, et, se jetant à ses pieds, répondit : S'il en était ainsi, pourrais-je soutenir votre présence? Le vieillard la releva et la pressa sur son cœur.

Une seule question, lui dit-il : puis-je faire ou dire quelque chose pour votre consolation? — Oh ! non, non. — Alors je vouslaisse, ma fille, pour que vous essayiez de calmer vos esprits. Cependant, encore un mot : je n'ai jamais approuvé le séjour de cet étranger ici. Votre pauvre mère a de hautes idées pour vous; les partagez-vous,

Ellen? Écoutez-moi, ma fille ; il est certain qu'il ne peut rester long-temps ici. Recueillez vos forces, ma chère enfant ; vous êtes pieuse et vertueuse : vous devez savoir qu'une pauvre fille s'expose à perdre sa réputation, souvent sans le mériter, lorsqu'elle tolère les assiduités d'un grand seigneur ; je n'ajouterai rien de plus, s'écria-t-il, en saisissant la main glacée d'Ellen ; mais souvenez-vous...... ah ! mon dieu, je n'ai pas le courage d'achever.... Souvenez-vous qu'en vous déshonorant, vous commettrez plus d'un crime, car vous causerez ma mort, et probablement celle de votre mère. En disant ces mots, il s'éloigna ; et la malheureuse Ellen demeura immobile sur sa chaise.

Cependant le marquis, pendant sa promenade solitaire, reconnaissant ses torts, rentra avec l'intention d'adoucir le ressentiment d'Ellen et d'implorer son pardon. Il la trouva dans la même situation ; et, touché de sa douleur, il s'efforça de lui persuader que ses discours avaient été dictés par l'hu-

meur que lui causaient les mesures prises dans sa patrie.

Ellen reçut cette explication avec un triste sourire. Je sais bien, lui dit-elle, que vous n'avez pas eu l'intention de m'insulter: mais chaque jour, je suis plus convaincue que vous ne devez pas rester ici un seul instant. Pour le repos de mes parens, pour le mièn, pour ma réputation, je désire que vous partiez sur-le-champ quoiqu'il puisse m'en coûter.

Je n'ai pas assez de courage pour faire cet effort, quoique mon père m'ordonne presque de quitter l'Angleterre.

Il ne faut pas lui désobéir, s'écria Ellen en pâlissant, et prête à tomber sans connaissance.

Quand elle eût repris ses sens, Fontanges, lui demanda comment elle pouvait espérer qu'il s'éloignerait, lorsque la simple idée de son départ la privait presque de la vie; elle rougit, avoua sa faiblesse, mais annonça la ferme résolution de quitter la maison s'il ne partait pas.

Le lendemain matin, George Meadows reparut inopinément à la ferme avec une si profonde impression de douleur, qu'en le voyant, elle oublia sur-le-champ son ressentiment.

Qu'est-il donc arrivé, George, s'écria-t-elle, et elle avait été au moment de dire : mon cher George.

Ma mère, ma pauvre mère, et il fondit en larmes.

Qu'a donc ma tante ?... (car George et Ellen étaient cousins-germains.)

Elle est bien malade ;.... je vais courir le pays pour trouver ce que je crains bien de ne pas rencontrer maintenant, une bonne garde. — Eh ! pourquoi n'en aurait-elle pas à présent, George ? — Parce qu'elle désirait, la pauvre femme, que vous vinssiez la garder comme vous l'avez fait en pareille occasion ; mais elle ne sait pas qu'il y a ici un beau marquis ; elle ne sait pas que les temps sont bien changés ! — Ils ne le sont point sous quelques rapports, George, reprit Ellen en rougissant. — Oh ! que si,

ma cousine Ellen ; autrefois, je croyais que vous la gardiez simplement parce qu'elle était ma mère ; mais à présent, je doute que la même raison vous ramène, et c'est bien naturel. — Pourquoi ? parce que, s'il faut dire la vérité, je n'aimerais pas, à la place du Marquis, que vous gardassiez la mère d'un autre homme ; je serais jaloux. — J'irai près votre mère en dépit de cela, George. — Réellement ? — Certainement ; n'est-elle pas malade ? Ne demande-t-elle pas mes soins ? — Oh ! ma cousine, si vous avez la bonté de venir, je pardonnerai et j'oublierai tout ; mais, que dira le marquis ? Si vous voulez, je promettrai de ne pas aller souvent chez ma mère quand vous y serez, même de ne pas y paraître du tout. — Vous pourrez nous voir aussi souvent qu'il vous plaira, reprit Ellen presqu'avec un air de mépris ; le marquis, je vous assure, n'en sera pas jaloux.

L'expression dédaigneuse d'Ellen et son accent, en prononçant le mot *jaloux*, ne plurent pas trop au pauvre George : mais

il la trouvait si bonne d'aller garder sa mère, qu'il était disposé à tout pardonner, et il alla faire les préparatifs pour le départ du lendemain. Malgré la manière sardonique dont Ellen avait annoncé qu'on ne serait pas jaloux de lui, il voulut se montrer rival généreux ; et afin d'épargner la sensibilité du marquis, il renonça au plaisir de conduire Ellen, et la confia aux soins d'un jeune fermier de sa connaissance.

Après avoir obtenu de sa mère, avec bien de la peine, un consentement que son père donna bien volontiers, elle prit la résolution courageuse d'annoncer son départ au marquis. Mais, lorsqu'elle le vit, toute sa force l'abandonna, et quelques instans se passèrent avant qu'elle pût lui faire part de son projet.

Cette nouvelle imprévue mit Fontanges au désespoir ; et, lorsqu'il apprit qu'elle allait garder la mère de George, ses tourmens redoublèrent. Cette circonstance excita sa jalousie, et il employa tous les moyens possibles, toutes les expressions

tendres que peut dicter la passion pour obtenir la rétractation de cette promesse.

Ce départ rendait Ellen malheureuse au-delà de toute expression; mais son parti était pris. Elle remplissait un devoir sacré et ne pouvait se résoudre à tromper l'attente d'une pauvre malade qui demandait ses soins. Fontanges irrité et piqué de sa fermeté, se retira dans sa chambre en silence, et de très-mauvaise humeur.

Il est parti sans me dire adieu, s'écria Ellen en soupirant; mais sûrement il se lèvera demain matin pour me voir. Elle fut se coucher avec cette pensée consolante qui ne lui fit point trouver le sommeil. Elle se leva de bonne heure pour faire ses préparatifs; et quoique l'instant du départ approchât, elle n'entendit pas le moindre bruit dans la chambre du marquis.

Son père, levé avant elle, vint la trouver. Ma bonne Ellen, mon enfant chéri, lui dit-il en l'embrassant, vous faites une bien bonne action d'aller trouver votre pauvre tante et de quitter..... vous m'entendez,

Ellen ? C'est un sacrifice, ma chère fille, je le sens ; mais le ciel vous en récompensera.

Ellen pleurait au lieu de répondre. La voiture arriva ponctuellement ; Fontanges ne paraissait point pour prendre congé d'elle ; et le cœur d'Ellen était déchiré par la crainte d'avoir perdu celui de son amant. Son courage s'affaiblissait ; elle éprouvait l'impérieux désir de le voir avant de partir, et restait sur une chaise sans mouvement. Mais un regard de son père lui rendit des forces ; qu'attendez-vous, lui dit-il ? Rien du tout, répondit-elle en se levant ; et, donnant la main à l'ami de George, elle monta dans la voiture, et ses regards se tournèrent vers la fenêtre de Fontanges.

Je ne sais si le marquis s'était flatté qu'Ellen n'aurait pas le courage de partir sans faire sa paix avec lui ; et si, par cette raison, il ne s'était pas montré ; mais lorsqu'il entendit le vieux Percival dire adieu à sa fille, il courut à la fenêtre. Leurs tristes regards se rencontrèrent ; ils se firent mu-

tuellement de tendres adieux avec la main ; la figure d'Ellen changea subitement, et son cœur se trouva soulagé de la terrible crainte d'avoir perdu l'affection de son amant. Après l'avoir regardé aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir, elle continua son voyage plongée dans une douce rêverie.

Fontanges, en apprenant qu'elle n'était qu'à trente milles, se promit d'aller la voir quelquefois.

Ellen, en arrivant auprès de sa tante, sentit que ses soins ne lui seraient pas longtemps nécessaires. En effet, rien ne pouvait sauver la mère George. La pauvre malade connut elle-même son état quelques jours après, et fit venir George et sa nièce pour leur donner sa dernière bénédiction. Ma bonne et douce Ellen, dit-elle, vous consolerez mon pauvre enfant. Je meurs contente, puisque vous vous aimez tous deux et que vous serez heureux ensemble. Ellen tressaillit ; elle allait parler : les regards et les soupirs de George imploraient

son silence. Quelques méchans, ajouta mistriss Meadows, m'ont tenu de bien sots propos sur vous et un beau lord étranger : mais je n'ai pas ajouté foi à leurs calomnies. Je connais la sagesse de ma nièce, leur ai-je répondu ; elle et mon fils George s'aiment depuis leur enfance, et bientôt ils seront unis. Recevez donc ensemble, mes chers enfans, toutes mes bénédictions et mes voeux pour votre bonheur.

Ellen ne savait à quoi se résoudre ; elle ne voulait pas, en disant la vérité, priver sa tante mourante de sa dernière consolation. Elle crut bien faire en la laissant dans son erreur.

Le pauvre George en sanglottant, tendit la main à Ellen qui la lui donna aussitôt. La vieille dame, alors, fit un effort, adressa au ciel une prière pour eux, et avec un sourire de satisfaction, rendit le dernier soupir.

Je vous remercie, je vous bénis, ma cousine Ellen, dit George, lorsque les premiers accès de sa douleur furent appaisés, de n'avoir rien dit à la malheureuse mourante ;

il eût été bien cruel de lui apprendre la vérité...... Ma pauvre mère! elle ne se doutait guère de ce qui est arrivé. O ma mère, ajouta-t-il, en se précipitant sur son corps glacé, que ne puis-je mourir avec vous! Il se livra à une douleur si violente, qu'Ellen désira quelques instans d'avoir la force de lui ordonner de vivre pour elle.

Mais elle ne put faire cet effort, et se borna à conjurer le pauvre George de se laisser conduire dans un autre appartement.

Le lendemain, une lettre de sa mère lui annonça l'arrivée de son frère Philippe qui détestait cordialement les Français. Engagez le marquis, lui écrivait-elle, à quitter la ferme pour quelque tems; autrement, je crains quelque querelle entre notre marin et lui. Il reviendra quand Philippe retournera à son bord.

Ellen, après avoir lu cette lettre, sentit la nécessité d'écrire bien vîte, car elle craignait la violence de son frère Philippe. Au moment où elle prenait la plume, le marquis parut lui-même, et elle lui témoigna

tant d'effroi, qu'il céda à ses craintes, et promit, en badinant, de prendre un logement à quelques milles durant le séjour de ce formidable frère. Ah! n'imaginez pas, s'écria Ellen, que je le croie formidable pour vous; je sais bien que vous ne pouvez craindre personne : mais c'est mon frère; et si vous vous querelliez, que deviendrais-je?

Le marquis pressa tendrement la main d'Ellen, et la supplia, pour le dédommager, de lui promettre deux ou trois entrevues durant le tems de son exil. Il partit ensuite pour chercher un logement, et dès que les derniers devoirs furent rendus à mistriss Meadows, Ellen, conduite par George, revint chez ses parens.

J'ai bien fait de vous reconduire moi-même, ma cousine Ellen, dit George, lorsqu'ils furent à un mille de la ferme, parce qu'il se passera beaucoup de tems peut-être avant que je vous revoie. — Et où allez-vous donc? — C'est ce que je ne peux pas dire exactement; mais il m'est impossible de rester ici, je me sens si mal à mon aise,

n'ai plus personne à aimer, comme vous savez : ainsi je ferai mieux de m'en aller, car, que vous épousiez ce lord ou que vous ne l'épousiez pas, vous êtes perdue pour moi ; je vois clairement maintenant que je ne suis pas assez aimable pour vous. Cependant, je pensais (il essuya ses yeux), que si vous m'aviez assez aimé pour m'épouser, vous ne vous en seriez pas repentie: mon amour est bien sincère, ma cousine Ellen.—Je n'en doute pas, mon cher George, répondit-elle les larmes aux yeux.

Voyez-vous, cousine, je ne prétends faire éprouver aucun désagrément à mylord marquis : mais si j'étais à sa place et qu'en restant dans la même maison que vous, je fisse tort à votre réputation comme il le fait, ou je vous épouserais, ou je m'en irais, et je me dirais à moi-même ; pourquoi prétendrais-je à l'amour d'une pauvre fille, et ferais-je tort à la bonne renommée qu'elle avait avant de me connaître ? Ainsi parlerait un véritable amant, ma cousine, au moins je le pense. Je vous demande pardon

d'être si hardi ; assurément lord Fontanges vous aime aussi, mais non pas de la même manière.

Ellen ne répondit pas ; son cœur était trop oppressé ; mais elle prit la ferme résolution d'insister pour que le marquis retournât en France aussitôt que son frère Philippe serait parti.

Quand ils arrivèrent ; Philippe vint donner la main à Ellen qui, saisie de terreur en le voyant, tomba sans connaissance dans ses bras. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle s'aperçut que Philippe avait les yeux fixés sur elle d'un air inquiet, et lorsqu'elle lui dit : cher frère, comment vous portez-vous ? il lui répondit froidement : et vous-même, Ellen ? — Mon cher frère, la surprise m'a saisie ; je suis si contente de vous voir !.... C'est ce qu'il me semble en effet, reprit Philippe, se trouver mal à la vue de son frère unique ! morbleu ! qui vous a donc appris à vous donner des airs comme les grandes dames ?

Ne lui parlez pas si rudement, cousin

Philippe, s'écria George. Elle vient d'être témoin d'une mort..... j'ai perdu.....
Ici la voix lui manqua et il fondit en larmes.

A qui en avez-vous George? êtes-vous un flatteur aussi? Un grand gaillard de six pieds de haut, pleurer comme une fille! ah! si je vous tenais sur le vaisseau, je vous apprendrais à venir m'attendrir le cœur. Ma pauvre tante.... elle est donc morte? C'était une bonne femme, et si je pleurais pour quelqu'un, ce serait assurément pour elle. En parlant ainsi, il se détournait et essuyait une larme avec le bout de sa cravatte. Il prit vivement la main de George, la secoua fortement, et dit en jurant, que c'était un honnête garçon, qu'il espérait bien qu'ils fumeraient plus d'une pipe et trinqueraient plus d'une fois ensemble avant son départ; pas beaucoup, reprit George, car je quitte le pays incessamment pour m'en aller bien loin.

Eh quoi, morbleu! est-ce que vous n'allez pas épouser Ellen?

Non, assurément, je pars pour n'épouser personne, répondit George, en observant avec inquiétude le terrible regard de Philippe dirigé vers Ellen — Qu'est-ce que cela signifie? ne l'aimez-vous pas depuis que vous êtes né? — Il est vrai, mais depuis quelque tems cela m'a tout à fait passé de l'esprit, reprit George décidé généreusement à mettre Ellen à l'abri de la colère de Philippe. Je n'en crois pas un mot, reprit Philippe en observant sa sœur d'un œil sévère. Vous êtes un honnête garçon et vous ne changez pas comme le vent; non, non, vous êtes toujours resté le même, et je suis bien sûr que c'est la faute d'Ellen.

Pourquoi penser ainsi, Philippe? s'écria la mère, et accuser votre sœur? — Ma mère, si vous la soutenez, je vous accuserai aussi. Miss Ellen, j'ai entendu d'étranges histoires depuis mon arrivée; ne croyez pas que je souffrirai la présence de ce monsieur, je l'aurai bientôt mis hors de la maison. Le marquis est parti, reprit mistriss Percival, car Ellen ne pouvait parler. — Eh bien,

prenez garde qu'il ne revienne, voilà tout. Ce n'est pas que je croie ce que j'ai entendu dire ; car... si cela était..... mais non, c'est une calomnie, et le premier qui osera le répéter devant moi s'en repentira. Maintenant que je vous ai dit tout ce que j'avais dans l'âme, ne pensons qu'au plaisir de nous voir réunis, embrassons-nous et soyons bons amis.

Ellen n'osa refuser, mais elle trésaillit lorsqu'il s'approcha d'elle.

L'instant d'après, il s'écria d'un ton joyeux : on va déclarer la guerre à ces maudits beaux parleurs et renvoyer sur-le-champ tous ceux d'entr'eux qui sont en Angleterre. Voyant Ellen changer de couleur, je veux être coulé à fond si elle ne va pas encore se trouver mal. Il avait raison : on fut obligé de la porter sans connaissance dans son appartement.

En vérité, vous causerez sa mort, dit George. Ce serait peut-être le mieux, répondit Philippe avec un sombre regard.— Quelle affreuse pensée! que prétendez-vous

dire? En vérité, cousin Philippe, vous êtes bien dur. —Eh! n'est-il pas bien douloureux pour un homme qui revient à la maison, de retrouver triste, pâle et taciturne celle qu'il laissa fraîche comme la rose? et tout cela, pourquoi? parce qu'un de ces beaux parleurs vient lui débiter une kirielle de mensonges; voilà, j'en suis sûr, e qui force cet honnête garçon à s'en aller.

Personne n'osa contredire Philippe, mais un bon souper et un boll de punck furent apportés; Philippe oublia sa colère, Ellen ne parut pas; on changea de conversation, et la bonne harmonie se rétablit.

Le lendemain à déjeûner, le maintien d'Ellen était beaucoup plus aisé et sa figure avait une expression de gaîté. Elle faisait un effort sur elle-même, afin d'éviter une scène semblable à celle de la veille. Philippe agréablement surpris, l'embrassa. Vous êtes une bonne fille, lui dit-il, et j'espère que vous continuerez ainsi. Mais cette bonne humeur fut un peu obscurcie, lorsque George prit congé sans dire exac-

tement où il comptait aller, car Philippe sentit diminuer l'espoir de l'unir avec Ellen.

Le marquis cependant était établi à une petite ferme à cinq mille de distance. Il trouvit moyen de faire parvenir à l'insçu de tout le monde, des lettres à Ellen qui parvenait à lui répondre. Elle lui mandait :

« Figurez-vous ce que je souffre d'enten-
» dre chaque jour mon frère parler des
» Français de la manière la plus grossière ;
» en vérité, je ne sais comment je puis le
» supporter. Il a toujours pensé de même
» depuis que je le connais, mais il me pa-
» raît plus brutal que jamais. Il répète sans
» cesse qu'ils sont nos ennemis, que nous
» devons les détester, et moi, je trouve si
» naturel de les aimer... »

Sur ces entrefaites, Fontanges apprit que son père était incarcéré et que sa vie courait des dangers. Le chevalier de Germeuil engageait le marquis à revenir sur-le-champ, pour l'aider à faire sortir son père de prison.

A la réception de cette lettre, Fontanges sentit renaître au fond de son cœur toute sa tendresse filiale. « Il s'est mal conduit avec moi, disait-il; mais enfin c'est mon père, et je ne puis retarder plus long-tems mon retour. » Alors les charmes d'Ellen s'offraient à son imagination. Il succombait presque à ses diverses émotions. Son devoir l'obligeait à partir : comment s'y décider sans voir Ellen encore une fois ? mais ne pouvait-il pas obtenir une entrevue, et déterminer Ellen à le suivre ? Le souhait n'était pas généreux. Voilà l'effet des passions: elles gâtent et dénaturent les plus nobles caractères ! cependant, comme il voulait absolument la voir, il lui écrivit sur-le-champ.

Heureusement, elle reçut cette lettre au moment où elle allait se coucher. L'impression en fut si terrible qu'elle n'aurait jamais pu la cacher aux yeux pénétrans de son frère. M. de Fontanges lui prouvait l'absolue nécessité de son départ, et la conjurait, si elle attachait quelque prix à son repos,

à sa raison, à sa vie, de lui accorder un rendez-vous.

A quels terribles combats cette affreuse nouvelle et cette demande livrèrent la malheureuse Ellen? Fontanges partait...... peut-être allait-il trouver l'emprisonnement ou la mort; peut-être, hélas! ne le verrait-elle plus! Au lieu de se coucher, elle passa la nuit à se promener dans sa chambre, tourmentée tour-à-tour par l'amour et le devoir. Quelquefois elle voulait tout confier à sa mère et la prier de l'accompagner au rendez-vous; mais elle redoutait un refus, car elle connaissait sa déférence pour les opinions de Philippe, et Philippe s'était prononcé d'une manière formelle. Elle n'osa donc parler, et n'eut pas le courage de s'ôter les moyens d'exécuter son projet.

Après avoir écrit à Fontanges, elle sortit, espérant que personne n'était levé, et se promena aux environs de la ferme pour chercher le messager. Tout-à-coup elle aperçut son frère Philippe à la fenêtre; il descendit aussitôt, et d'un air triste et in-

quiet, vint la joindre avant qu'elle ait pu remettre sa lettre. Après avoir fait une courte promenade ensemble, Ellen rentra et déchira sa lettre. Cependant il fallait prendre une détermination, envoyer une réponse quelconque. Elle continuait à se promener dans sa chambre avec la plus grande agitation, lorsqu'on l'appela pour déjeûner.

Elle trouva son frère Philippe de très-mauvaise humeur. Ses remontrances perpétuelles, les avis donnés à sa mère, le ton d'autorité qu'il prenait, ses reproches durs et brusques blessèrent la fierté d'Ellen, excitèrent son ressentiment, et la déterminèrent à prendre une décision contraire à ses sentimens vertueux. S'il me parlait raison avec douceur, disait-elle, s'il était bon pour moi, je pourrais trouver du plaisir à lui obéir; mais sa brutale tyrannie me révolte. Hélas! Ellen oubliait qu'elle se vengeait sur elle-même des torts de son frère, et qu'en oubliant ses devoirs, elle en souffrirait la première pour le moment. Elle se

réjouissait de trouver un prétexte pour céder à sa passion, et s'échappant dans un moment où Philippe ne l'observait pas, elle courut trouver le messager, et lui dit avec vivacité : Assurez votre maître qu'il peut compter sur moi. Et revenant à la maison, elle se mit à travailler, afin d'échapper, s'il était possible, aux reproches de sa conscience. Jusqu'ici cependant rien n'avait porté atteinte à la confiance qu'elle avait dans les sentimens d'honneur de son amant.

Mais Fontanges retarda son départ ; les entrevues se succédèrent, et la malheureuse Ellen, indignée que son amant eût osé cesser de la respecter, jura de ne plus le revoir. Cependant, le lendemain elle reçut du marquis une lettre qui exprimait tant de repentir et de douleur en lui annonçant son départ certain pour la France, que ses sages résolutions s'évanouïrent, et qu'elle accorda un dernier rendez-vous à son indigne amant.

Les larmes, le désespoir de Fontanges,

la crainte de l'innocence : Ellen, l'imprudente Ellen s'oublia un moment, et ce moment décida de son sort.

La punition ne tarda pas à suivre la faute. Elle n'osait plus, sans rougir, s'exposer aux yeux pénétrans de son frère. Hélas ! il n'avait que trop bien jugé de sa faiblesse et prévu son danger. Les pensées d'Ellen oppressaient son cœur lorsqu'elle se mit à table avec ses parens. Bien éloigné de soupçonner l'affreuse vérité, Philippe, frappé de sa pâleur, lui dit du ton de la plus tendre affection ; pourquoi ne mangez-vous pas, Ellen ? Je ne le puis, reprit-elle avec la plus forte émotion ; je suis bien souffrante en vérité, et si je n'avais pas craint de vous effrayer, je ne serais pas descendue.

A l'instant son père et sa mère se rapprochèrent d'elle. Philippe dit qu'il allait sur-le-champ chercher le médecin. Elle assura qu'une bonne nuit la rétablirait, obtint, non sans peine, qu'il attendrait jusqu'au lendemain, et mille fois plus malheureuse de la bonté de ses parens qu'elle n'eût été

de leurs reproches, se retira dans sa chambre pour y déplorer sa faute en liberté. Ellen savait que le marquis avait différé son voyage et se flattait de la revoir ; mais tout en désespérant de regagner sa propre estime, elle ne voulut pas aggraver ses torts, et resta courageusement enfermée dans sa chambre. Epuisé par la douleur, l'amour et le remords, incapable de soutenir de si cruels tourmens, elle appela sa mère et la pria de rester auprès d'elle. Quand elle imagina que le marquis était parti sans doute et qu'elle ne le verrait plus, toutes ses forces l'abandonnèrent ; elle maudit presque sa sage résolution, et par son désespoir et son délire, alarma vivement toute la famille.

Le marquis, ignorant ce qui se passait dans le cœur d'Ellen, se rendit fidèlement au lieu du rendez-vous, et, ne la trouvant pas, il trembla qu'elle n'eût été découverte par son frère, et qu'elle ne fût maintenant exposée à ses violences. Cruellement tourmenté de ces idées, il fut tenté de se rendre à la ferme pour demander de ses nou-

velles ; mais il fut retenu par la crainte de trahir leur secret s'il ne l'était pas ; et après avoir envoyé un messager pour surveiller les démarches d'Ellen, il alla de nouveau au rendez-vous. Ne l'y trouvant pas, ses alarmes l'emportèrent sur toute autre considération, et il prit le chemin de la ferme. Heureusement Philippe était sorti pour aller chercher un médecin. Le marquis demanda à parler à mistriss Percival; mais le vieillard reconnaissant sa voix, vint le recevoir avec le maintien de la plus profonde douleur.

Je voudrais voir votre fille, s'écria le marquis. —Vous la verrez, mylord; suivez-moi. Il le suivit dans la chambre d'Ellen retenue dans son lit par une fièvre ardente. Il tomba presque sans connaissance auprès du lit; mais ne pouvant supporter l'idée qu'il était cause de cette maladie, il se releva, et presqu'avec indignation, demanda qui l'avait mise dans cet état? Oh! c'est vous,....... vous seul! répliqua la mère. Hélas! dit le vieillard, nous étions si heu-

reux avant de vous connaître !..........
Les larmes qui le suffoquaient l'interrompirent un instant. Il reprit ensuite : Je vous ai amené ici, mylord, afin que ce triste exemple sauve, s'il est possible, les autres familles d'une douleur pareille à la nôtre. O Mylord ! lorsqu'à l'avenir vous entrerez chez une pauvre famille comme la nôtre, pensez au sort de mon Ellen, et ne regardez pas comme une bagatelle le bonheur et la vie de l'innocence. Est-ce qu'elle est en danger ? s'écria le marquis, hors de lui et témoignant la plus douloureuse anxiété.

Le chirurgien nous l'a dit, reprit la mère ; mon bon fils Philippe ne voulant pas le croire, est allé chercher un médecin. Il reviendra bientôt ; ainsi je vous prie, mylord, de vous retirer, car s'il vous voyait, peut-être, hélas ! il vous arracherait la vie, et je perdrais par vous mes deux enfans. Elle fondit en larmes, et le marquis désespéré trésaillit à ces mots dont il sentit la force.

Je devais être ce soir sur la route de Douvres ; mais je ne peux quitter l'Angleterre sans avoir des nouvelles d'Ellen. Promettez-moi de m'instruire exactement, ou je ne sors pas de la maison.... jusqu'au moment de mon départ. Nous vous le promettons, répondit le père tristement. Quelques heures décideront son sort, ainsi vous pouvez lui faire votre dernier adieu et remercier le ciel de n'avoir pas ajouté le déshonneur à toutes ses souffrances. Du moins elle paraîtra devant le Tout Puissant aussi pure qu'elle en est venue.

A ces terribles paroles, Fontanges, frappé comme d'un coup de foudre, tomba évanoui. Lorsqu'il reprit ses sens, il fut prêt à se jeter aux pieds du vieillard, à lui avouer sa faute en implorant son pardon ; mais une salutaire réflexion le retint. Si Ellen succombait, ce triste secret périssait avec elle. Si le ciel la sauvait, elle ne voudrait pas détruire la tranquillité de ses parens en découvrant la fatale vérité. Il parvint à surmonter sa vive émotion, mouilla

de ses pleurs la main brûlante d'Ellen, pressa celle de son malheureux père et retourna chez lui où il attendit, dans une espèce de désespoir, des nouvelles de la ferme.

Quelques heures après, il apprit qu'elle était hors de dangers. Maintenant je dois partir, s'écria Fontanges, et, montant à cheval, il se rendit à Douvres. Le lendemain, il débarqua à Calais, avec de nouvelles craintes, de nouveaux projets et de nouvelles inquiétudes.

Durant ce voyage, la pauvre Ellen, victime de la passion du marquis, de l'aveugle ambition de sa mère et de son trop de confiance en son amant, se rétablissait à la grande joie de ses parens et de son frère Philippe, qui, malgré ses brusques manières, était doué d'un cœur excellent et chérissait sa sœur. Cependant Ellen, tourmentée des angoisses du remord, tantôt regrettait de n'être pas morte, et tantôt remerciait le ciel de lui avoir fourni le moyen d'expier sa faute en épargnant ses jours; mais le sourire était banni de ses

lèvres décolorées; ses yeux mornes et rouges de larmes osaient à peine se lever sur ses parens. La pauvre Ellen offrait l'image du désespoir résigné. Aussi Philippe retourna sur son vaisseau, triste et persuadé que le bonheur de sa sœur était pour jamais détruit.

Hélas! il n'était que trop vrai : tout bonheur était perdu, non par la douleur d'une passion sans espérance, mais par les tourmens d'une conscience coupable. Peu de temps après, Ellen acquit l'affreuse certitude de ne pouvoir plus cacher son terrible secret. La crainte de la honte, et, pardessus tout, celle de la douleur de ses parens détruisant toute autre considération, sa première pensée fut de se donner la mort.

Cependant l'amour triompha du désespoir. Sa mère lui raconta la visite du marquis et son désespoir. Ces détails adoucirent sa douleur. Ils lui prouvèrent qu'elle était aimée, et versèrent un baume salutaire sur les blessures de son cœur. Hélas! s'écriait-elle, quoiqu'il ait causé ma ruine et mon

malheur, je l'aime trop pour l'affliger si cruellement. Je supporterai mes chagrins aussi long-temps que je le pourrai; je vivrai pour lui..... Elle ne put rien ajouter, car elle sentit que désormais son existence couvrirait de honte ses malheureux parens, et toutes ses pensées se dirigèrent vers les moyens de cacher sa faute. Mais tous ses projets offraient des difficultés presqu'insurmontables, sa douleur devenait chaque jour plus vive, et le tendre intérêts de ses parens l'augmentait encore.

Pourquoi vous livrer ainsi à la tristesse, ma fille, lui dit un jour sa mère. Vous avez subi une cruelle épreuve, mais vous en êtes heureusement sortie. C'est moi qui devrais m'affliger et non pas vous, car c'est ma folie qui vous a exposée au danger. Philippe me l'a bien prouvé. Ma mère, me disait-il, toute autre que ma sœur Ellen serait perdue maintenant, et nous, couverts de honte, nous serions forcés de quitter ce village. En vérité, Ellen, quoique Philippe soit un peu brusque, il vous aime bien tendrement

et plus que jamais, à présent, parce qu'il sait combien vous êtes bonne, combien vous nous rendez heureux.

Ellen, en sanglottant, pressa les mains de sa mère sur son cœur. Ne soyez plus triste, Ellen, dit son père en l'embrassant. Il est vrai que j'étais fier de votre beauté : je le suis bien davantage de votre sagesse. O! mon enfant, que vous fîtes de bien à mon cœur, quand vous vous jetâtes à mon col en me répondant : mon père, oserais-je soutenir votre présence, si j'étais coupable! Allons, chère enfant, plus de tristesse. Il voulut la presser contre son cœur; mais Ellen poussa un gémissement et tomba sans connaissance dans ses bras.

Soutenez-la, soutenez-la, dit le vieillard, qu'est-il arrivé? ô mon dieu! qu'a-t-elle?

Pourquoi, reprit la femme en colère, soupçonnez-vous votre propre enfant? vous ne devriez pas être si dénaturé. — Peut-être ai-je été trop loin. Il prit la main glacée d'lElen, la porta à ses lèvres, fondit en larmes et sortit précipitamment.

Ellen revenue à elle, tremblait d'avoir trahi son secret; mais comme sa mère ne montrait aucun soupçon, elle perdit une partie de ses craintes et se promit désormais d'être plus sur ses gardes.

Quelques mois s'écoulèrent, et chaque jour la situation d'Ellen devenait plus critique. Un soir, son père revint à la ferme, pâle abattu, une blessure au front et soutenu par un voisin. Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il en s'asseyant; il est sûr que je ne suis plus assez fort pour me battre avec un jeune homme; mais n'auriez-vous pas fait comme moi, voisin? Certainement, reprit l'autre, si j'avais été offensé comme vous.

Dans cet instant, Ellen et sa mère accoururent, demandant ce qui était arrivé, et se hâtant d'appliquer un remède au vieillard. — Ne le demandez pas, ne le demandez pas; j'ai été blessé, voilà tout. Mais pourquoi? pourquoi? reprit vivement Ellen. — Il n'est pas nécessaire que

vous le sachiez, miss Ellen, dit le voisin, parce que cela vous affligerait. — Est-ce moi qui en suis cause? répondez-moi, je vous en conjure, s'écria-t-elle en saisissant le bras du paysan. — Ne lui répondez pas, dit tendrement le père. J'entends, dit Ellen, tombant sur la chaise; mais je vous assure que je souffre plus d'ignorer ce qui s'est passé. Vous ne savez pas tout ce que je suis capable de supporter. A la fin, ses importunités obtinrent la vérité. Un jeune homme appelé Simon, avait osé prononcer de cruelles accusations contre la réputation d'Ellen, devant son père. Alors, dit le vieillard, j'ai pris ce jeune homme au collet, je lui ai dit qu'il était un menteur, et qu'il vous accusait parce que vous n'aviez pas voulu de lui. Il m'a répondu que j'étais une dupe; qu'il savait fort bien que le marquis....... Je ne lui ai pas laissé le tems d'achever; j'ai oublié mon âge pour me souvenir que j'étais père; je l'ai frappé; il a riposté, et m'a jeté rudement par terre. Avant que j'eusse repris mes sens, son frère

l'a entraîné ; et mon voisin passant par-là, m'a reconduit ici.

La vivacité avec laquelle il parlait, fit rouvrir sa blessure. Ellen, désespérée et anéantie par les remords, à genoux devant son père, lui tendait les bras en sanglottant, et les retirait aussitôt. Ne pouvant résister à de si violentes émotions, elle tomba dans d'affreuses convulsions, et fut portée sur son lit.

Deux jours après cet événement, on reçut une lettre de Philippe. Il annonçait à ses parens sa promotion au grade de lieutenant de vaisseau, en récompense d'une action d'éclat ; son arrivée dans le port avec une riche prise et sa prochaine visite pour quelques jours. Il témoignait tout à-la-fois la plus grande inquiétude et la plus vive tendresse à sa sœur.

Cette nouvelle, qui réjouit beaucoup son père et sa mère, produisit un effet bien différent sur Ellen. Elle craignait la présence de Philippe, et ses regards scrutateurs. Ce-

pendant il devait venir : il fallait se préparer à le recevoir avec le sourire du plaisir.

Ellen, en le voyant descendre de cheval, frémit, et le froid de la mort circula dans ses veines, lorsque ses parens allant au-devant de Philippe, le nommèrent l'orgueil et la gloire de leur vieillesse. Oh ! combien elle enviait les larmes de bonheur qui coulaient de leurs yeux et de ceux de Philippe, en dépit de lui-même ! — Eh bien, comment se trouve Ellen ? Dans cet instant, sa mère l'appela, en ajoutant que Philippe était impatient de la voir. Elle descendit en tremblant, et trouva ses parens qui écoutaient avec ravissement les détails de la bataille où leur fils s'était couvert de gloire.

Mais le plaisir qui brillait dans les yeux de Philippe en faisant son récit, s'évanouit bien vîte à l'aspect d'Ellen. Il tressaillit, ses lèvres tremblèrent, et en l'embrassant avec vivacité, il se retourna et fondit en larmes. Lorsqu'il put parler, il dit à sa mère, du ton du reproche : Pourquoi m'assuriez-

vous que ma sœur était mieux? — Cela est vrai, mon cher frère; je vous assure que je ne suis pas si malade que je le parais. — Votre air est bien trompeur, dit Philippe en la regardant encore; mais n'y pouvant plus tenir, il murmura un terrible jurement, et s'élança hors de la maison pour se livrer en liberté à sa sensibilité.

Pauvre Philippe! observa sa mère en essuyant ses yeux. Vous voyez, Ellen, comme il vous aime tendrement. Il m'aime trop, pensait Ellen, bien plus que je ne le mérite.

Aussitôt que Philippe eut retrouvé un peu de caractère et qu'il ne craignit plus de paraître aussi faible qu'une femme, il rentra; et, pour la première fois, il remarqua la cicatrice que son père avait au front; il demanda ce qui lui était arrivé.

Mon dieu! reprit sa mère imprudemment, votre pauvre père fut jeté par.....

Vous vous trompez, ma femme, interrompit le vieillard, en la regardant d'une manière significative. Je tombai et me

blessai contre un arbre. — Ellen, subitement, sortit de la chambre.

Est-ce bien la vérité ? dit Philippe d'un air incrédule ; et il changea de conversation. Il avait surpris le signe de son père et voyait clairement qu'on voulait le tromper. Dès qu'il fut seul avec sa mère, il lui fit tant d'instances et de caresses, qu'il obtint l'aveu de la vérité.

Philippe ne dit rien après ce récit et se mit à siffler ; lorsque sa mère le conjura de ne plus penser à cette affaire, de ne conserver aucun ressentiment, il lui répondit qu'elle était une bonne et excellente femme ; en même-temps il la quitta et se renferma dans sa chambre. Après y être resté une demi-heure, il vint dire à sa mère qu'il rentrerait pour le dîner, et sortit en chantant, laissant sa mère persuadée qu'il ne conservait aucun souvenir de leur conversation.

En moins d'une heure, il revint dans la plus grande agitation, il s'assit sur une

chaise, essuya la sueur qui coulait de son front, et demanda un pot de bierre.

Qu'est-il donc arrivé? demandèrent ses parens. Donnez-moi de la bierre, répondit rudement Philippe. Il la porta à ses lèvres, et, se rasseyant, je veux mourir si je peux avaler : alors il marcha dans sa chambre à grands pas.

Mon cher fils, nous direz-vous ce qui vous tourmente? s'écria le père. Voyez combien vous effrayez votre pauvre mère. Il se retourna, et la voyant prête à s'évanouir, calmez-vous, ma mère, il n'y a pas grand mal de fait; seulement il se rapellera qu'il a donné de vilains noms à ma sœur et renversé mon vieux père : oh! oui, il se le rappellera. Je devinais bien ce que vous veniez de faire, dit sa mère, tandis que son mari lui reprochait son imprudence d'avoir appris à Philippe ce qui s'était passé. — Ma mère a eu raison, car si elle ne m'avait pas appris l'injure, comment vous aurais-je vengé? Cependant, je serais fâché qu'il en mourut. — Grand dieu! est-ce

qu'on le craint ? — Ils me l'ont dit : Eh bien ! ai-je répondu, vous savez où me trouver : je ne me cacherai pas, vous pouvez compter là-dessus. Après cette promesse, ils m'ont laissé aller. Maintenant, voyons si je pourrai boire.

Après quelques instans de repos, à présent je vais vous raconter toute l'histoire ; mais cachez-la soigneusement à Ellen.

« Je suis sorti pour chercher le jeune homme : en me voyant, il a pâli. Ah ! ah ! mon garçon, lui ai-je dit, lorsque vous avez calomnié ma sœur, que vous avez insulté mon pauvre vieux père, vous avez donc oublié que j'étais dans le monde ? Je viens vous rafraîchir la mémoire sur ce point. Je suis Gentleman, maintenant, officier au service de Sa Majesté ; mais qu'est-ce que cela fait ? Ma naissance n'est pas plus distinguée que la vôtre, quoique je pense être mieux *né* que vous, car je ne reprocherais jamais à un père la faute réelle ou supposée de son enfant. (Ici la voix de Philippe s'altéra, il

murmura un jurement.) Quoi qu'il en soit, voici deux pistolets, choisissez et donnez-moi satisfaction. A ces mots, il se met à crier, à jurer qu'il ne voulait pas se battre. Alors, avouez que vous êtes un infâme, un calomniateur. Tout considéré, je suis charmé que vous ne vouliez pas vous battre, car je crois mon existence d'une trop grande valeur pour la risquer contre la vôtre. — Non, assurément, je ne désavouerai point ce que j'ai dit, parce que je sais très-bien que c'était la vérité. Ah! vous ne le voulez pas? lui dis-je; alors je pris ma canne et l'en frappai vigoureusement. Il tomba; et, comme il gardait le silence, je le crus réellement mort. Les gens qui accoururent trouvant la porte fermée au verrou, prétendirent que je l'avais assassiné. Il donna alors quelques signes de vie, et l'on me laissa aller.

Oh! Philippe, s'écria sa mère, s'il mourait et que vous fussiez jugé comme un assassin, je n'y survivrais pas. Je suis sûr qu'il serait acquitté, dit le vieillard en pressant

la main de Philippe; quel est le père ou le frère qui le condamnerait? — Je vous remercie, mon père, mais j'entends Ellen : paraissons tous joyeux, et il courut à sa rencontre en chantant.

Cher Philippe, comme vous êtes enroué, dit Ellen. — Oui.... un peu.... je ne chante pas aussi bien qu'à l'ordinaire, répondit-il en soupirant; j'ai un rhume affreux; aussi mes yeux sont-ils enflés et douloureux; (et il essuyait une larme avec sa main) mais il ne s'agit pas de cela; je suis bien et parfaitement heureux : ainsi, mangeons notre dîner, Ellen, ... si nous pouvons.

A peine le dîner finissait, que Philippe, placé en face de la fenêtre, pâlit et s'écria : je parie qu'ils viennent me chercher. Ce pauvre diable a sans doute quitté la terre; je suis vraiment fâché d'en être cause. De quelle mort parlez-vous? dit Ellen, tandis que le père et la mère entouraient Philippe avec une douleur inexprimable. Répondez-moi; quel est ce mystère?

Dans ce moment, les officiers de justice entrèrent; et le premier dit à Philippe : Vous êtes mon prisonnier. Le jeune Simon va beaucoup plus mal; et s'il meurt, vous serez accusé de l'avoir assassiné. On ne reçoit point de caution pour ce fait, et je suis obligé de vous conduire en prison.

Philippe? s'écria Ellen, en saisissant son bras, ne suis-je pas la cause de tout cela? — Allons donc; quelle idée! est-ce votre faute, si un insolent a mal parlé de vous et renversé mon vieux père? Cependant, je ne voulais pas le tuer, en vérité. Mais donnez-moi ma pipe, ma sœur Ellen, je vous en prie : quant à ce qu'ils disent sur ma condamnation, je n'en crois pas un mot.

Mais Ellen ne l'entendait pas; le désespoir absorbait toutes ses facultés.

Quatre jours s'écoulèrent, et à peine pouvait-elle parler. Le jeune Simon était toujours en danger et Philippe en prison. Cependant la nouvelle de sa détention n'arriva pas plutôt à Plymouth, que plusieurs

officiers (car Philippe jouissait du respect et de l'attachement de tous ses compagnons d'armes) demandèrent un congé pour l'aller voir. Lorsqu'ils surent l'affaire, leur indignation n'eut plus de bornes, ils déclarèrent que l'insolent méritait de mourir cent mille fois, et jurèrent d'enfoncer les portes de la prison, et de rendre la liberté à leur camarade qui ne devait pas être renfermé pour avoir infligé une punition méritée à un misérable indigne de vivre.

Heureusement pour la prison, pour le geolier, et certainement pour l'accusé, le soir même Simon fut déclaré hors de danger, et Philippe mis en liberté.

Il serait impossible de décrire les transports de ses amis : ils le portèrent chez lui en triomphe au moment où ses malheureux parens se disposaient à l'aller voir.

J'entends appeler, dit mistriss Percival; il faut espérer que ce sont de bonnes nouvelles. Dans cet instant, les cris redoublèrent, mistriss Percival se mit à la fenêtre, et elle vit Philippe porté sur les bras de ses

camarades. C'est lui, c'est notre fils; il est en liberté, s'écria-t-elle courant à sa rencontre. Le père, trop ému pour parler et marcher, ôta son chapeau, leva les yeux au ciel, et son cœur lui adressa les actions de grâces que sa bouche ne pouvait exprimer.

Mettez-moi à terre, mes braves enfans, je vous en prie, s'écriait Philippe, que j'aille embrasser mes bons, mes chers parens. Eh bien! dit un matelot, puisqu'ils sont si bons, nous les embrasserons aussi et nous les porterons. — Non, non, mon cher camarade, personne ne portera mon père et ma mère que moi, lorsqu'ils en auront besoin. Philippe pressa tour-à-tour son père et sa mère dans ses bras, tandis que ses amis les entouraient et faisaient retentir l'air de ses cris d'allégresse.

Attirée par le bruit, Ellen vit son frère en liberté. Elle n'avait donc point occasionné de malheurs : de douces larmes soulagèrent son cœur oppressé; mes prières ont été exaucées, s'écria-t-elle, toute coupable que je suis.

Ellen! ma sœur Ellen? criait Philippe, je suis ici et tout va bien. Elle se précipita dans l'escalier, se jeta dans ses bras et sanglotta sur son épaule. Satisfaite de voir son frère soustrait au danger, elle sentit diminuer sa tristesse et partagea la joie générale.

Elle n'élevait d'ailleurs aucun doute sur la sincérité et l'amour du marquis dont elle n'avait pas reçu de lettres depuis son départ : mais elle attribuait ce retard à la difficulté des communications, et ne concevait aucun soupçon, aucune crainte sur le compte de son amant. Elle apprit, par les papiers publics, qu'il était employé par son gouvernement, et cette nouvelle la consola de son silence. Elle se flatta qu'après la paix il reviendrait, et qu'en faveur d'un lien sacré, il oublierait la disproportion de leur naissance et lui donnerait le titre d'épouse qu'auparavant elle désespérait d'obtenir. Ces douces illusions la firent participer à la joie commune; mais celle de Philippe fut obscurcie quelques instans. Il avait souvent vanté la beauté de sa sœur; et lorsque ses

camarades virent une femme pâle, maigre, triste, enveloppée dans un grand schall qui cachait toute sa taille, ils ne purent s'empêcher de dire à Philippe : Quoi ! c'est là votre sœur Ellen, que vous disiez si belle ? c'est sûrement sa mère. — Philippe parvint difficilement à leur persuader qu'elle était d'une grande beauté avant sa maladie. Cette petite mortification lui donna beaucoup d'humeur et réveilla sa haine contre le maudit Français qui avait causé les chagrins d'Ellen. Un peu animé d'ailleurs par la grande quantité de liqueurs qu'il avait bues, il proposa un premier toast. — « Au succès de nos armées sur terre et sur mer. » L'instant d'après, il reprit son verre et s'écria en regardant Ellen ; « A la destruction de tous » les ennemis de notre pays. »

Cet horrible toast fut reçu par les compagnons de Philippe avec de vifs applaudissemens. Son père sortit de la chambre pour éviter de trinquer, et Ellen pâle et tremblante, le suivait par le même motif, lorsque Philippe, dans la plus violente colère, jura

qu'elle porterait le toast avant de s'en aller.

Je ne boirai point. En vérité, je ne le puis, dit Ellen. Vous essaierez au moins, reprit Philippe, en lui présentant le verre. Ellen aurait obéi, si Philippe n'avait pas répété avec vivacité le toast; mais pouvait-elle boire à la destruction de l'objet de ses plus tendres affections? Le verre lui échappa des mains, et elle tomba sans connaissance sur le plancher.

Philippe, au désespoir, la prit dans ses bras, appuya sa tête sur son sein, tandis que sa mère lui faisait respirer des sels. Malheureusement, dans la chûte d'Ellen, son grand schall s'ouvrit, et les soupçons de Philippe se réveillèrent. A l'instant, il le croisa soigneusement, confia Ellen à un de ses camarades, et, triste et silencieux, se mit à la fenêtre. Elle ne reprend point ses sens, s'écria la mère en joignant les mains. Il serait peut-être mieux qu'elle ne les reprît jamais, murmura Philippe. Heureusement personne ne l'entendit, et Ellen

fut portée, toujours sans connaissance, sur son lit.

Peu d'instans après, les amis de Philippe se disposèrent à partir, et Philippe, à leur grande surprise, annonça l'intention de les suivre. Cependant, il avait promis à ses parens, le matin même, de passer quelques jours avec eux. Sa mère le vit si déterminé et de si mauvaise humeur, qu'elle n'osa point insister, et se hâta de préparer son paquet. Ellen, lui dit-elle, espère que vous ne partirez pas sans lui dire adieu, sans quoi elle vous croirait fâché contre elle.... Fâché contre elle ? reprit Philippe en grinçant des dents et fermant les poings... Dites-lui de demander à son propre cœur si je n'ai pas raison d'être en colère... si je n'ai pas raison de maudire... Non, non; ne lui dites pas cela, ajouta-t-il avec plus de douceur.

Vous viendrez donc la voir ? Non, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre; et appelant ses compagnons, il prit la main de son père,

embrassa sa mère, et s'élança hors de la maison.

Il part fâché contre Ellen, dit mistriss Percival! Eh! laissez-le aller s'il est si facile à offenser, reprit le vieillard. J'espère qu'elle voudra bien oublier cette mauvaise humeur; et je vais la consoler.

A peine était-il assis près de son lit, que Philippe arriva hors d'haleine. — Quelques mots seulement, ma mère; je suis revenu pour vous dire.... Que le diable m'emporte si je sais ce que je veux dire.... Dans le cas où je ne reverrais jamais Ellen ... car elle peut mourir... ou... je puis être tué.., et, dans ce dernier moment, je n'aimerais pas à me rappeler que je me suis séparé de ma sœur, brouillé avec elle; ainsi vous pouvez lui dire...

Allez lui parler vous-même. — Non, c'est impossible; il ne faut pas que je la voie, je ne pourrais lui parler avec douceur ... je ne veux pas la voir: c'est assez.... assurez-la que je fais des vœux pour elle, que je lui pardonne... Adieu, ma bonne

mère ; que le ciel vous soutienne dans toutes vos épreuves... Je vous en prie, soyez douce pour Ellen ; consolez-la autant que vous pourrez... assurez-la de ma tendresse ... adieu, ma mère... Il partit comme un trait.

Quelques jours après, mistriss Percival, et son mari, allèrent au village voisin. Ellen, se trouvant mieux, descendit sur la porte, et elle aperçut, dans l'avenue, le comte de Mirbelle qui était venu quelquefois à la ferme pour voir le marquis. Elle se flatta qu'il apportait des nouvelles de Fontanges, et, pâle et tremblante, elle courut au devant de lui.

Le comte, jeune fat, aussi vain que léger, persuadé qu'un homme de qualité faisait beaucoup d'honneur à la fille d'un pauvre fermier, en lui accordant quelque attention, approcha d'elle sans cérémonie, et, sans connaître précisément le degré de liaison qui existait entr'elle et le marquis, prit un ton de familiarité très-déplacé.

Ellen le repoussa avec une dignité fort

piquante, assura-t-il, chez une petite paysanne. J'amuserai le marquis, ajouta-t-il, par le récit de cette noble fierté. — Le marquis ne vous a pas envoyé ici pour m'insulter; et je doute, monsieur, que votre conduite actuelle obtienne son approbation. — Je connais, miss, toutes les intentions du marquis. — Dans ce cas, monsieur, je désire savoir le plus promptement possible, le motif qui vous amène, afin de prendre congé de vous. Vous allez le savoir, ma belle enfant, répondit le comte avec un malin sourire. Le marquis m'a chargé de terminer avec vous une petite affaire. Il ne vous a point écrit directement parce qu'il a craint d'exciter la jalousie de sa femme. — Sa femme? ô ciel! il est marié? — Oui, à une jeune et belle héritière dont il est passionnément amoureux. — Je n'en crois rien. C'est une fausseté! s'écria Ellen avec indignation. Peut-être a-t-il été forcé de se marier pour sauver son père; mais je suis sûre qu'il n'aime point sa femme; il est incapable de pousser si loin la fausseté, la

bassesse... non... non... : c'est vous qui voulez me tourmenter. — Je vous remercie, miss, de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais lisez cette lettre, vous en croirez peut-être vos yeux. Savez-vous lire le français, miss ? Hélas ! oui, reprit Ellen d'une voix tremblante ; il ne m'apprit que trop bien à entendre son langage. En disant ces mots, elle prit la lettre du marquis et la lut. « Pour prix de la liberté de mon père, » mandait-il, on a exigé le don de ma » main pour la fille unique d'un homme » puissant. J'ai résisté d'abord, mais en » voyant la personne charmante qui m'é- » tait destinée, j'ai béni mille fois mon » sort. Je l'adore, mon ami ; et chaque » jour ajoute encore à mon amour... Pour » la première fois, j'aime véritablement. » Nous sommes mariés depuis hier, et je » serais le plus heureux des hommes, sans » le souvenir de la pauvre Ellen Percival. »

Ellen avait jusque-là conservé son courage ; mais, à cette fatale lecture, son désespoir ne connut plus de bornes. Elle se

reuse victime d'un perfide, du plus barbare de tous les hommes. Infortunée! je te pardonne, dit le vieillard d'une voix tremblante; mais je te l'avais prédit: tu me donnes la mort! A ces mots, le vieillard, depuis long-tems affaibli par l'âge et la douleur, laissa tomber sa tête vénérable sur le bras de sa fille épouvantée.... C'en était fait; il avait cessé de souffrir. Oh! qui pourrait peindre l'horrible situation de la malheureuse Ellen! Incapable de verser une larme, d'articuler un mot, de pousser un cri; son regard morne et fixe semblait forcé, par un pouvoir surnaturel, à rester attaché sur le corps inanimé de son malheureux père. Sa mère, saisie d'horreur, n'exprimait sa douleur que par des cris déchirans, qui attirèrent bientôt les voisins. .... Quel spectacle s'offrit à leur vue! Ellen, pâle, échevelée, la mort peinte dans les yeux, retrouvait, en ce moment, et la voix et les larmes.... O! mon dieu, j'ai été bien coupable, s'écria-t-elle... mais mon père... mon malheureux père!...

ô! punition terrible!... c'est mon crime qui le tue!... Ciel vengeur, pardonne! oh! pardonne, et protège ma mère!....'
A ces mots, penchant sa tête sur le front glacé du vieillard, elle expira, murmurant d'une voix éteinte... Mon père... je te suis.

Les voisins, attendris, entraînèrent mistriss Percival, et lui prodiguèrent tous les soins, toutes les consolations. Mais quels remèdes pouvaient guérir les blessures de ce cœur brisé par l'affliction, et déchiré par le remords ?..... Infortunée! combien, alors, elle se reprochait sa folle ambition, son aveugle crédulité, sa fatale imprudence! La douleur égara pendant quelques jours sa raison, et la conduisit aux portes du tombeau; mais une lettre de son fils, de son enfant de prédilection, vint adoucir ses tourmens, et la ramener, la rattacher à la vie. Il lui annonçait ses nouveaux succès, son nouvel avancement, et l'espoir de l'embrasser bientôt; il demandait, avec instance, des nouvelles d'Ellen. Hélas! il

fallut bien lui apprendre la triste vérité. On connaît son noble et bouillant caractère, et l'on jugera facilement quel effet dut produire sur Philippe ce fatal récit. Il tomba comme frappé de la foudre, et passa plusieurs jours renfermé seul avec sa douleur, refusant toute espèce de consolation. Enfin, l'ordre d'appareiller vint lui rendre sa force, son courage, en redoublant sa haine contre les ennemis de sa patrie. Il saisit son épée, et, la regardant avec un sourire amer..... venge mon père et ma sœur, s'écria-t-il, venge ma honte; et qu'après, je périsse dans le premier combat! j'y consens avec joie.

Le lendemain, Philippe fut envoyé à l'amirauté avec des dépêches qui contenaient les plus honorables témoignages rendus à son mérite et à son courage. Il eut une audience du roi, qui l'anoblit, et lui donna le commandement d'un vaisseau.

Combien, alors, Philippe regretta que son père ne fut pas témoin de sa fortune; et Ellen........ sa chère El-

len ! qu'il aurait eu de plaisir, maintenant, à se montrer à elle !... Sa mère, au moins, vivait; il en remercia le ciel, et obtint la permission d'aller lui donner lui-même les détails de tout ce qui s'était passé.

Toujours la justice du ciel atteint le coupable, et le marquis ne put se dérober au châtiment que méritait son infâme conduite. Effrayé des horreurs, chaque jour croissantes de la révolution, il voulut fuir sa patrie, et se réfugier en Angleterre avec sa famille; mais il était trop tard. Jeté dans un cachot, menacé continuellement du supplice, il ne conserva la vie que pour souffrir plus long-tems, et servir d'exemple à ceux qui se font un jeu cruel de porter la honte et le désespoir dans le sein des familles. Par un des hasards extraordinaires, ou plutôt par un décret de la providence, il apprit, au même instant, l'infidélité de sa femme, qui l'abandonnait pour un des monstres, alors dominateurs de la malheureuse France, la mort d'Ellen, celle de son

père, l'un et l'autre immolés par lui. La honte, la rage, le désespoir et le remords, commencèrent son juste châtiment, et la vengeance d'Ellen. Cependant, l'échafaud allait terminer sa vie, quand le ciel qui lui réservait une autre punition, permit que ses fers fussent rompus, et qu'après mille obstacles, il parvint à débarquer, avec son père, à Plymouth.

Philippe était précisément, ce jour-là, sur le rivage. Il vit arriver les étrangers. Voilà des émigrés, dit un gentleman qui était près de lui. Des Français, apparemment? reprit Philippe. — Oui, et d'un très-haut rang. Damnation à tous, dit Philippe; je les abhorre, ces Français. Savez-vous leurs noms? — Oh! oui, je les ai déjà vus: mais, peut-être, dans l'état où ils sont, ne seraient-ils pas flattés qu'on les reconnût. Cependant, j'ai entendu dire qu'ils avaient des sommes considérables dans nos fonds.

Leurs noms, leurs noms? — C'est le comte de Fontanges: et le jeune marquis, son fils. A ce nom, Philippe tressaillit. Un

mouvement convulsif fit trembler tout son corps, un feu sombre brilla dans ses regards, un sourire effrayant contracta ses lèvres décolorées. Immobile un instant, et succombant sous le poids des souvenirs et des sensations, il se remit bientôt, et courut jusqu'à son logement. Je l'ai donc enfin trouvé, s'écria Philippe, en montant précipitamment pour prendre ses pistolets. Il descendit, et se rendit sur-le-champ à l'hôtel où il avait vu les étrangers. Trouvant le plus jeune occuppé à donner quelques ordres : vous êtes le marquis de Fontanges, je pense, lui dit-il en l'abordant. — Oui, monsieur; — J'ai affaire à vous; suivez-moi. — Mais je ne vous connais pas, repris le marquis avec hauteur. — Vous me connaîtrez bientôt; je ne vous connais que trop, moi !... — Qui êtes-vous, monsieur? — Je suis Philippe Percival, et je veux venger le déshonneur de ma sœur, sa mort, et celle de mon père. — Monsieur, je ne me bats qu'avec mes égaux. — Ne croyez pas m'é-

chapper par ce lâche détour. Je suis capitaine de vaisseau ; un capitaine de la flotte britannique est l'égal de vos plus grands seigneurs. Le marquis était brave ; mais il ne voulait pas ajouter à son crime, en s'exposant à donner la mort au frère d'Ellen. Il fit un mouvement pour sortir. Philippe le saisit par le bras, et ne pouvant maîtriser plus long-tems sa fureur ; lâche ! s'écria-t-il, n'as-tu donc de courage que pour le crime ? C'en est trop, dit le marquis ; je vous suis : mais souffrez, monsieur, que je dise adieu à mon père ; si je dois succomber, je veux du moins recevoir sa bénédiction. — Vous m'avez privé des bénédictions du mien : suivez-moi. — Eh bien ! partons.

Ils se rendirent dans un endroit solitaire, et Philippe donna le choix des armes à son adversaire. Vous êtes l'offensé, dit le marquis ; tirez le premier. — Non, tirons ensemble. Ils s'éloignèrent de quelques pas ; les deux coups partirent à la fois, et le mar-

quis, blessé mortellement, roula sur la poussière.

Dans cet instant, l'ancien commandant de Philippe, devenu amiral, et quelques officiers qui avaient été avertis, accoururent au bruit pour porter du secours. Le comte de Fontanges les suivait. A l'aspect de son fils expirant, il tomba, près de lui, dans un état peu différent du sien. Pauvre père! que je le plains! s'écria l'amiral. — O! dieu, et moi aussi j'avais un père! reprit Philippe. Dans ce moment, le marquis, faisant un pénible effort, fit signe à Philippe d'approcher. Je meurs, lui dit-il; mais je vous pardonne: pardonnez-moi, je vous en conjure; que je meure en paix. Philippe, les yeux humides, dit, en lui prenant la main: Puisse le tout-puissant vous pardonner aussi. Le marquis pressa la main de son adversaire, appuya sa tête sur le sein de son père, lui parla avec vivacité, en français, et rendit le dernier soupir en murmurant le nom d'Ellen.

Amiral! amiral! s'écria Philippe en regardant Fontanges mort, avec attendrissement, je devais me battre, n'est-il pas vrai? Pour l'amour de dieu, dites que vous ne me blâmez pas.

— Comme fils, et comme frère, vous ne pouviez vous conduire autrement : mais hâtez-vous de retourner à bord, car ce malheureux père a le droit de se venger aussi, et nos lois ne refusent point justice à un étranger qui se met sous leur protection; ainsi, retirez-vous.

Philippe restait toujours là. Le comte, tout-à-coup, releva la tête, en disant: Emmenez ce jeune homme, que je ne le voie pas; mais il n'a rien à craindre de moi; mon fils, en rendant le dernier soupir, s'est avoué coupable, et m'a fait jurer de ne point venger sa mort.

On entraîna Philippe, qui pouvait à peine se soutenir. Il assura ses camarades qu'il aurait mille fois mieux aimé se trouver à dix batailles, que de voir mourir ce

malheureux, blessé de sa main. Un sombre chagrin s'empara de lui; mais le souvenir de sa mère, dont il était la seule consolation, soutint son courage, et préserva des jours qu'il continue de consacrer glorieusement au service de sa patrie.

LA VENGEANCE.

ECOUTEZ-MOI, dit Augustus Steinforth à son ami Everard Waldorf : Tous deux nous aimons Lavinia Sternheim, soyons rivaux généreux, et ne cherchons l'un et l'autre à devoir la préférence qu'à des moyens approuvés par le plus rigide honneur.—Augustus, à quoi tend ce discours? — Bientôt je mettrai votre amitié et votre générosité à une sévère épreuve, et mon bonheur sera entre vos mains. — Je ne redoute point cette épreuve, et si votre bonheur dépend de moi, soyez tranquille ; car je jure... — Point de sermens, Everard, ils sont inutiles ; vous êtes digne de ma confiance ; si vous la trahissiez, vous seriez plus coupable. — Qu'est-ce que tout cela si-

gnifie, expliquez-vous?—Soit; j'ai quelques raisons de croire que Lavinia me préfère ; notre fortune, notre naissance étant égales, il est à présumer que son père consultera le goût de sa fille. — Sans doute ; mais ne vous flattez-vous pas?—Mon cœur me dit que non : toutefois je redoute un obstacle ; le baron a une grande prévention contre moi. — En vérité, oh ! que mon cœur s'en réjouit. — Et moi, Everard, je me félicite de n'avoir pas reçu votre serment ! — Pourquoi ? S'il est en mon pouvoir de surmonter l'obstacle qui s'oppose à votre bonheur ! — Non pas absolument ; mais si le baron peut être persuadé que la difficulté n'existe plus, j'attends de votre amitié, de votre générosité, de ne pas le détromper. — Et ma générosité me fera perdre la femme que j'adore ! — Oui, l'amitié, l'honneur, l'exigent ainsi.—Je vous en prie, soyez moins mystérieux ! — Everard, vous connaissez la funeste aventure de mon père ; vous savez que malgré son innocence, une famille puissante le pour-

suit comme un assassin, et demande son supplice. Cependant il s'est battu en homme d'honneur, il est dans l'exil; il ne peut reparaître sans danger pour sa vie, et le baron prétend qu'il ne veut point unir sa fille au fils d'un homme qui peut un jour périr sur l'échafaud. Depuis peu, j'ai fait répandre le bruit de sa mort; vous m'avez secondé dans ce projet, qui seul doit assurer la tranquillité de mon père, et sans savoir alors que ce bruit servit mon amour et mes projets : tout a réussi ; maintenant vous seul pouvez détruire mon bonheur, en apprenant au baron que mon père existe encore. Si vous êtes un rival généreux, un ami fidèle, vous confirmerez le baron dans son opinion, s'il vous interroge; voilà ce que j'attends de vous. — Je vous remercie, Augustus, de votre confiance; cependant, je l'avoue, vous m'exposez à une cruelle épreuve; je vous préviens, que pour qui que ce soit au monde, je ne m'abaisserais à faire un mensonge; mais si le baron ne me questionne pas directement, il ne saura ja-

mais par moi que votre père est vivant, je vous le promets au nom de l'amitié sacrée qui nous unit, et foi de gentilhomme. — C'est tout ce que je vous demande, répondit Augustus, en pressant tendrement la main de son ami, je me fie entièrement à vous.

Après cette conversation, ils se séparèrent, l'un fier de sa générosité, l'autre de son ami; mais Steinforth n'avait pas réfléchi au pouvoir de l'amour; il oubliait que cette passion triomphe des devoirs les plus sacrés, des affections les plus chères.

Steinforth ne s'était point abusé, Lavinia le préférait à son rival; mais sans amour véritable et soumettant son choix à la volonté de son père, elle attendait tranquillement que son cœur fût autorisé par le devoir. Le baron l'interrogea sur ses nombreux admirateurs et particulièrement sur Steinforth et Waldorf; et lorsqu'elle eut nommé le premier, le baron lui répondit avec bonté : — Eh bien, je consens qu'il soit votre époux, puisque son père n'est plus;

cependant, pour n'avoir point de doutes là-dessus, je veux le savoir de lui-même.

Cette question consterna le noble et sincère Steinforth ; mais sentant que de sa réponse dépendait son bonheur, il manqua, en rougissant, à l'intégrité de son caractère, et l'amour triompha de l'honneur. Eh bien, ma fille est à vous, dit le baron, en lui donnant la main de Lavinia. Steinforth, pour la première fois, s'en trouva indigne, et parvint difficilement à cacher sa confusion.

Le soir, Waldorf vint, comme à l'ordinaire, faire sa cour à Lavinia ; il acquit la certitude que son ami était l'amant favorisé, et sa jalousie devint extrême, lorsqu'il entendit le baron présenter Steinforth à un de ses parens, comme un homme qui serait bientôt de la famille.

Jamais Lavinia n'avait paru si belle, jamais Waldorf ne l'avait si vivement aimée : dans une extrême agitation, il s'approcha d'elle, et la conjura de lui dire si réellement Steinforth était l'objet de son choix ? Oui, répondit-elle ; mais si mon père avait désap-

prouvé ses soins et encouragé les vôtres, je lui aurais obéi sans peine.

Dans cet instant, Steinforth parut, et Waldorf sortit précipitamment. — Durant toute la nuit, en proie aux combats de l'amour et de l'honneur, d'un mot il pouvait détruire le bonheur de Steinforth, et ses scrupules devenaient plus faibles en songeant à la froideur du sentiment de Lavinia pour son ami. Il se leva cependant bien décidé à tenir fidèlement sa parole.

Son rival cependant n'était pas si heureux qu'il l'imaginait; honteux d'avoir pour la première fois de sa vie dit un mensonge, il ne pouvait supporter les reproches de sa conscience, et son respect pour l'honneur était si grand, qu'il résolut d'aller se jetter aux pieds du baron, et de lui avouer sa faute, préférant le malheur aux remords.

Cependant, le baron qui faisait grand cas de Waldorf, et voulait conserver son estime et son amitié, le pria de se rendre chez lui. — Monsieur, lui dit-il en l'apercevant, j'espère que vous m'en voulez pas?

c'est ma fille qui a décidé entre vous et votre ami, et si j'avais choisi, vous auriez eu sa fortune et sa main ; mais elle aime Steinforth ; et comme son père n'existe plus...
— Il n'existe plus ! interrompit Waldorf.
— Mais le fait est certain, car Steinforth lui-même m'a positivement assuré qu'il était mort en Angleterre. — C'est un mensonge ! s'écria Waldorf, entraîné par l'amour et la jalousie.

La surprise et l'indignation empêchèrent le baron de répondre ; dans cet instant, la porte s'ouvrit, et Steinforth parut. Waldorf atteré, tomba sur une chaise, cachant son visage dans ses mains. — Vous arrivez à propos, Monsieur, dit le baron, pour vous justifier, ou convenir que vous avez perdu tout sentiment d'honneur. Monsieur Waldorf assure que votre père est vivant et que vous l'ignorez pas ? Perfide ! s'écria Steinforth, en regardant Waldorf avec mépris. — C'est vous qui méritez ce nom ; Waldorf n'a pu se résoudre à me laisser dans l'erreur. — Vous l'avez donc interrogé ?

— Non ; l'honneur seul l'a fait parler. — Monsieur le baron ! s'écria Steinforth en se jetant à ses pieds, ce traître vous a dit la vérité ; je vous ai trompé par un honteux mensonge, et mon ardente passion pour votre fille, ne peut m'excuser ; je me condamnais moi-même, et la possession de Lavinia ne m'aurait donné ni le repos, ni le bonheur ; je ne prétends pas pallier ma faute, je venais ici pour en faire le pénible aveu et fuir votre présence ; car je ne pourrais supporter votre mépris. Je ne reverrai point Lavinia, sa vue me rappelerait trop douloureusement ma honte et sa perte ; mais je l'aimerai toujours, et jusqu'à mon dernier soupir, je ferai des vœux pour son bonheur. Quant à vous, Monsieur (se retournant vers Waldorf), je vous abandonne pour le moment aux reproches de votre propre cœur. — En disant ces mots, il sortit.

Le baron, resté seul avec Waldorf, lui demanda l'explication des derniers mots de Steinforth ? Waldorf plaignait sincèrement

Steinforth, et se trouvait lui-même fort coupable; mais il réfléchit que, de l'opinion du baron, dépendait l'espoir d'obtenir Lavinia, et il sut donner à sa conduite une couleur favorable. Votre conduite est louable, dit le baron, et je remercie le ciel de m'avoir fait connaître Steinforth avant de lui donner la main de ma fille ; elle pensera comme moi, j'en suis sûr; laissons passer le premier moment, et je vous présenterai ensuite comme un homme digne d'elle.

Waldorf consentit à ce délai, et revint chez lui, persuadé qu'il y trouverait un cartel de Steinforth.

Quelques heures après, il reçut une lettre de Steinforth, et lut, avec surprise, ce qui suit :

« En dépit de mon horreur pour le duel,
» vous vous attendez probablement à re-
» cevoir un cartel; mais, quand je vous
» arracherais la vie, ma conscience cesse-
» rait-elle ses reproches? retrouverais-je
» ma réputation perdue? Vivez, perfide

» ami, et, s'il est possible, vivez heureux,
» tandis que dans l'exil où votre trahison
» me condamne, je m'efforcerai en rem-
» plissant tous mes devoirs, d'effacer ma
» faute; je ne cesserai de fatiguer le ciel de
» mes prières, et de lui demander la grâce
» de vivre assez pour me venger de vous
» d'une manière éclatante; puissé-je vous
» voir en proie aux regrets, au repentir
» d'avoir détruit le bonheur et la réputa-
» tion d'un ami plein de tendresse, d'es-
» time, et, malheureusement, de con-
» fiance en vous.

AUGUSTUS STEINFORTH. »

Hélas! s'écria Waldorf, quel ami j'ai trahi! Cependant, trop amoureux pour céder à la voix du repentir, il fit une cour assidue à Lavinia, malgré la certitude de causer, par ses succès, une nouvelle douleur au malheureux Steinforth.

Celui-ci, se cachant à tous les yeux, fit ses arrangemens pour quitter entièrement la ville de ***. Il partit pour une terre

très-éloignée, située au milieu des montagnes, dans un lieu presqu'inaccessible. Là, il s'abandonnait aux regrets, méditant les moyens de se venger, nourissant une passion ardente et romanesque, pour Lavinia, et comptant sur son éternelle constance. Une pareille folie ne pouvait être justifiée que par la jeunesse de Steinforth, et l'idée qu'il avait de Lavinia : mais combien cette constance devint absurde et blâmable, lorsqu'avec une promptitude qui prouvait un mauvais cœur, ou du moins, un cœur bien froid, bien léger, Lavinia consentit à donner sa main au perfide qui avait causé, à son premier amant, un chagrin plus cruel que la mort.

En apprenant le mariage de Lavina et de Waldorf, Steinforth se renferma quatre jours, ne voulant voir absolument personne, excepté sa mère et sa jolie cousine, qui avaient consenti à partager sa solitude.

Madame Steinforht n'avait jamais vu avec plaisir l'attachement de son fils pour Lavinia, car elle désirait l'unir à sa char-

charmante pupile, Sophia Manstein. Elle se réjouit donc beaucoup de la rupture, mais sans le témoigner à Steinforth, et adopta tous les plans de son fils, dans l'espoir qu'ils serviraient au succès de ceux qu'elle avait formés.

Quoi! lui dit Steinforth, vous aurez la bonté de quitter pour moi le monde? — Bien volontiers, mon fils, car votre société est tout mon plaisir. — Mais comment pouvons-nous demander un si grand sacrifice à Sophia, ajouta-t-il, en se retournant vers sa jolie cousine, qui venait d'atteindre sa dix-septième année. — Ma constante gaîté vous prouvera que je ne fais point un sacrifice. — Pauvre enfant! vous êtes trop jeune pour en connaître l'étendue. Sophia rougit, mais ce n'était pas de plaisir. Elle ne se croyait pas aussi enfant que paraissait l'imaginer Steinforht, son cœur innocent connaissait déjà deux sentimens opposés; Lavinia Sternheim, qu'elle n'avait jamais vue, lui paraissait haïssable, et son cousin Augustus, le plus aimable de tous les hommes; mais,

hélas! il la traitait comme une petite fille; en vain la pauvre Sophia prenait un air modeste et réservé, lorsqu'il s'approchait d'elle familièremen, en vain cherchait-elle à lui rappeler qu'elle avait atteint l'âge respectable de dix-sept ans; uniquement occupé de son malheureux attachement, et de sa faute, il la faisait asseoir sur ses genoux comme si elle n'avait eu que dix ans, il appuyait sa tête sur son épaule, et lui confiait ses chagrins, sans se douter qu'il blessait la délicatesse et la sensibilité de sa jolie cousine. Deux ans s'écoulèrent, Steinforth restait toujours inconsolable, et Sophia ne pouvait triompher du souvenir de Lavinia; la jolie cousine s'affligeait et soupirait en silence, car chaque jour elle aimait davantage, et chaque jour lui montrait son cousin aussi indifférent que la veille. Madame Steinforht la consolait, l'encourageait, mais n'osait prendre sur elle de parler à son fils.

Tandis que la nièce s'abandonnait à son sentiment, le cousin à sa mélancolie, et la tante à ses inquiétudes, le nom de Stein-

forth retentissait dans tout le voisinage, comme celui du plus bienfaisant, du plus juste de tous les hommes; il fit plusieurs découvertes importantes et utiles à son pays : bientôt ses louages circulèrent avec enthousiasme, non-seulement autour de lui, mais dans la ville de ***. Le gouvernement lui offrit des récompenses qu'il refusa, on admira son noble désintéressement, et l'on promit de lui accorder la première faveur qu'il voudrait demander.

Le baron Sternheim, qui avait toujours aimé Steinforth, le regretta sincèrement alors, et d'autant plus que son père était réellement mort depuis peu, et que Waldorf touchait au moment de sa ruine. Aussitôt après avoir épousé Lavinia, il obtint, par le crédit du baron, une place considérable; ébloui de sa grande fortune, il tint un état égal à celui des personnes du plus haut rang : Lavinia, pleine de vanité, se livra à des dépenses excessives; l'un et l'autre se trouvèrent bientôt forcés d'avoir recours à la générosité du trop faible baron; mais en-

fin, cette ressource s'épuisa comme les autres, et, en peu d'années, Waldorf, père de quatre enfans, fut entièrement ruiné. Heureusement sa place lui restait encore, il promit de se restreindre, et de consacrer la moitié de son revenu à ses créanciers.

A-peu-près vers cette époque, une parente établie dans la ville de ***, invita Sophia à passer quelque tems avec elle, en lui mandant qu'il était tems de songer à faire un choix. Mon choix est fait, dit tout bas Sophia, et elle donna la lettre à Steinforth, qui la lut tout haut devant sa mère. — C'est juste, parfaitement juste, s'écria-t-il en finissant, il faut partir, ma chère enfant. — Sophia fondit en larmes. — Qu'avez-vous donc ma chère petite? lui dit Steinforth, en lui serrant tendrement la main, pourquoi vous chagrinez-vous? je croyais qu'il vous serait agréable de voir ce plan approuvé par votre cousin? — Sophia, à moitié fâchée, retira sa main, et ne put s'empêcher de répondre. — Pensez-vous qu'il soit doux de vous voir consentir avec

tant d'empressement à mon départ? — Si ce voyage ne vous tente pas, nous en serons ravis, car nous voudrions bien ne pas vous perdre un seul jour (ici le cœur de Sophia fut un peu soulagé) mais votre amie a raison, il faut songer à vous établir, ici vous n'en trouverez pas l'occasion. En achevant ces mots, il se retira, et Sophia pleura de nouveau. — Vous ferez très-bien de partir, ma chère, dit madame Steinforth, désolée de renoncer à ses plus chères espérances. — Oui, madame, je partirai, dit Sophia à sa tante, puisqu'il le désire si vivement, je partirai, et je me marierai. — Vous ferez bien, ma chère enfant, je ne peux en conscience vous engager à rester, je crains trop que votre sentiment ne soit jamais partagé. — Sophia tressaillit à cette observation inattendue, qui confirmait ses propres craintes; mais, rappelant sa fierté, et toute l'énergie de son caractère, elle essuya ses larmes, fit ses préparatifs, et, le lendemain matin, se mit en route pour D***.

Six mois après, Sophia revint toute autre qu'elle n'était partie; ses nombreux admirateurs lui avaient appris à connaître le pouvoir de ses charmes; plusieurs lui avaient offert leur fortune et leur main, et celle qui soupirait en vain pour le plus indifférent des hommes, s'était vue entourée constamment d'hommages qu'elle avait rejetés. Pourquoi donc, disait-elle, Steinforth ne trouve-t-il rien de remarquable en moi? Je renoncerais avec tant de plaisir à l'admiration générale pour obtenir la sienne!

Cependant le changement de scène, les plaisirs de la ville et la petite satisfaction nouvelle d'être suivie, flattée, entourée, produisit un peu d'altération dans ses sentimens et elle s'en réjouit : en découvrant que la nature lui avait donné des armes puissantes, elle apprit à les manier avec adresse et devint presque coquette sans rien perdre de la pureté de son âme et de la bonté de son cœur; seulement l'envie de plaire ajouta un charme de plus à sa figure

et joignit l'expression à la beauté. Maintenant le goût et l'élégance présidaient à sa toilette un peu négligée auparavant; il s'y montrait plus d'art, mais toujours autant de modestie; une aimable vivacité remplaçait la mélancolie qu'elle avait prise de son triste cousin; en un mot, elle offrait tout l'éclat de la beauté et tout le charme de l'innocence. — Il ne me reconnaîtrait point, disait un soir Sophia en revenant d'un bal, il n'oserait plus m'embrasser encore comme un enfant.

Le jour de son arrivée, elle portait l'habit de voyage avec lequel elle était partie, son cœur battit bien fort en frappant à la porte, et la minute d'après elle se trouva dans les bras de sa tante. Steinforth était sorti.

Que vous êtes grandie.... que vous êtes changée!.... que vous êtes belle! s'écria madame Steinforth en la pressant contre son cœur. — Oh! s'il pouvait penser ainsi, murmura-t-elle en cachant son visage sur l'épaule de sa tante. — Hélas! a-t-il des

yeux? répondit madame Steinforth. Dans cet instant, son fils entra. Sophia tressaillit; mais suivant son nouveau projet, elle le salua assez gravement pour le tenir à une certaine distance, conservant cependant assez de gaîté et d'obligeance pour ne pas paraître froide et orgueilleuse.

Steinforth fut si surpris de son changement, qu'il demeura immobile à la porte; il s'approcha cependant, la félicita de son retour. Il l'appela bien encore sa chère enfant, déposa un tendre baiser sur les deux joues qu'on lui présenta cérémonieusement; mais il ne la traita plus comme un enfant, sans faire toutefois aucunes réflexions sur les progrès de sa taille et de sa beauté. Une heure avant le dîner, Sophia se retira pour s'habiller, Steinforth pour étudier. Elle reparut bientôt mise avec une élégante simplicité. Elle était depuis long-temps assise auprès de sa tante qui ne se lassait pas de l'admirer, et Steinforth absorbé dans ses rêveries ne s'apercevait pas de sa présence: on annonça le dîner; Steinforth toujours

pensif, mangea sans dire mot, sourit une fois ou deux, et la pauvre Sophia eut la mortification de voir tous ses frais perdus. Après le dîner, il allait se retirer, quand sa mère, forcée de s'absenter, le pria de tenir compagnie à Sophia. Il resta donc, fit quelques questions à sa cousiue sur la manière dont elle passait son temps à D***, mais elle s'aperçut qu'à peine il écoutait ses réponses et paraissait tourmenté d'un pénible souvenir. A la fin il s'écria : eh bien ! avez-vous vu ce vilain homme ? ce Waldorf? — Oui, très-souvent. Vous êtes-vous acquittée de mon message ? lui avez-vous dit que chaque jour je demandais au ciel de ne pas mourir sans m'être vengé de lui ? — Non, en vérité, je n'en ai rien fait. — Alors vous avez moins d'amitié pour moi que je ne le croyais. — Je n'aurais pas oublié ma parole si la commission eût été digne de vous. — Sophia !.... — Augustus, mon cher cousin, je vous aime de tout mon cœur, mais je n'aime pas vos torts ; et dans mon opinion, ce continuel désir de

vengeance est un tort, un tort grave. — Il me paraît, mademoiselle, que vous avez appris à raisonner et à désirer durant votre séjour à D*** — Non, monsieur, je n'ai d'autre prétention que celle de sentir, et j'avoue que je m'afflige en pensant que depuis tant d'années vous perdez votre santé et vos facultés en vous livrant à un coupable sentiment; qu'au lieu de jouir de la vie, vous la sacrifiez à d'inutiles regrets : à la vérité, vous remplissez vos devoirs publics d'une manière exemplaire, mais n'en avez-vous pas aussi de particulier que vous négligez? par exemple, au lieu d'affliger votre bonne et respectable mère, au lieu de désoler une cousine qui vous aime, et de la forcer à devenir aussi mélancolique que vous, de vouloir punir un faux ami, de vous appésantir sur une seule erreur effacée par mille actions vertueuses, ne devriez-vous pas vous montrer moins sauvage, plus soigneux de nos plaisirs dans cette solitude, et saisir toutes les occasions de me procurer quelques distractions. A ce langage inat-

tendu, la surprise et l'indignation se peignirent sur la figure de Steinforth, et son air de gravité, mêlé de colère et d'étonnement, parut si comique à Sophia, qu'elle partit d'un grand éclat de rire. Misss Manstein lui dit-il, vous croyez peut-être cette légèreté fort agréable.... Bon dieu! sont-ce là les manières des jeunes filles, depuis quatre ans que j'ai quitté le monde?..... O Lavinia! Lavinia! que vous étiez différente! Bien différente en effet, reprit Sophia avec un malin sourire. — Je suppose que vous l'avez vue à D***, avez-vous jamais rencontré une plus belle créature! — Je l'ai vue..... mais.... je crois.... à son grand désavantage, répondit Sophia avec embarras, car elle n'eut pas le courage de dire son véritable sentiment. En effet, lorsqu'elle rencontra Lavinia, son cœur battit de plaisir et d'orgueil, en se trouvant très-supérieure à elle en jeunesse, en grâces, en beauté; et dès-lors il lui sembla qu'elle ne devait pas la regarder comme une rivale redoutable; les veilles, la dissi-

pation, les chagrins, avaient prodigieusement changé Lavinia qui, à l'aspect de Sophia, brillante de fraîcheur et d'attraits, éprouva un sentiment pénible de regrets et presque de jalousie, en apprenant qu'elle passait sa vie auprès de Steinforth, car la réputation éclatante de ce dernier avait réveillé dans son cœur ses premiers sentimens.

Mais revenons à Steinforth, extrêmement piqué de la réponse de sa cousine. — Vous ne l'avez pas vue à son avantage, dites-vous? peut-être souffrait-elle? — Non; je l'ai rencontrée fort souvent et toujours la même, sans vivacité, sans fraîcheur.... Elle n'est pas jeune, je crois? — Mais elle est au printems de la vie. — Elle y était, oui, quand vous l'avez quittée. — Prétendez-vous, mademoiselle, la faire passer pour vieille? — Non pas, je ne lui donne pas plus de trente ans. — Elle n'en a pas vingt-cinq. — En vérité! eh bien, il ne faut pas toujours juger sur l'apparence. — En admettant qu'elle soit moins fraîche, elle a toujours cette

douce expression, cette taille charmante, ces formes grâcieuses, dont vous aurez été frappée sûrement? — Je n'ai de ma vie vu une femme aussi maigre. — Au moins vous avez été charmée de ses manières, et vous l'aimiez, j'espère? — Non, en vérité, pas du tout. — Ah! Sophia! quelle différence entre nous; j'aurais aimé, moi, une personne que vous eussiez long-tems chérie. — C'est un noble procédé, reprit Sophia, en soupirant et très-peu flattée de cette observation. — Comment voulez-vous cependant que j'aime une femme cause de votre malheur. — N'importe, je ne conçois pas qu'elle ne vous ait pas plu; car sans parler de sa beauté.... — Oh! n'en parlons pas, il ne faut jamais dire du mal des morts. — En vérité, ma cousine, vous poussez ma patience à bout; ma mère me reproche quelquefois de vous traiter comme un enfant; j'ai tort: oh! maintenant j'en suis bien convaincu, la manière dont vous parlez de Lavinia, me prouve que vous êtes femme, et femme dans toute l'étendue du terme. —

Je vous remercie, Monsieur ; et je rends grâce à mon mauvais goût, si désormais vous me traitez avec les égards dûs à une femme respectable comme moi par son âge, car demain j'aurai vingt ans. — Vingt ans ! vous, vingt ans, miss Manstein, je ne vous en croyais que dix-sept ; comme le tems passe ! — Oh ! oui ; mais nous lui saurions gré de passer tout seul sans entraîner avec lui toujours quelque chose, comme par exemple, la beauté de votre Lavinia. — Eh bien, ma cousine, voilà qui est fort mal...... Vous suivez bien peu vos préceptes...... pourquoi........ ? — Dire du mal des morts, n'est-il pas vrai ? — Vous vous trouvez plus belle que Lavinia, je le parie ? — Et vous avez gagné, reprit Sophia en souriant. — Dans le fait, ma cousine vous êtes bien embellie. — Et pour la première fois, il examina attentivement Sophia et son élégante toilette. — Pensez-vous ce que vous dites, demanda Sophia en rougissant et baissant les yeux ? — Oui, en vérité, vous êtes maintenant aussi jolie que Lavinia,

vous pouvez m'en croire, ma chère enfant. — En même-tems, il prenait sa main avec une sorte de timidité, et voulait, comme dans son enfance, la faire asseoir sur ses genoux. Sophia, se reculant avec dignité, s'écria : — Non, Monsieur, s'il vous plaît, on ne se permet de pareilles libertés qu'avec un enfant, et je vous ai prouvé que j'étais femme, et femme dans toute l'étendue du terme; vous l'avez dit du moins, et..... — Steinforth rougit, assura qu'il se tiendrait à une distance respectueuse, et la regardant avec tendresse, il ajouta : — Et croyez-vous, Sophia, que je n'ai pas découvert aussi que vous étiez une charmante femme?

— Celle qui a le moins d'expérience, se trompe rarement sur le genre d'impression qu'elle produit; Sophia sentit qu'à l'affection de son cousin se mêlait un sentiment plus tendre; lorsqu'il était indifférent, elle pouvait paraître indifférente aussi; maintenant l'émotion et la crainte l'empêchaient de parler, et madame Steinforth, en ar-

rivant, la tira d'un grand embarras : elle courut à sa rencontre, affectant une extrême gaîté, et lui dit d'une voix émue : — Que direz-vous, chère tante, du beau compliment d'Augustus ? il prétend que je suis aussi belle que Lavinia. — Ce n'est pas, ma nièce, un fort grand compliment ; s'il avait dit beaucoup plus belle qu'elle ne le fût jamais, il aurait approché davantage de la vérité ; au surplus qu'importe, la beauté est une chose si fragile, si peu durable !.. C'est la supériorité de votre cœur et de votre esprit, qui vous met hors de toute comparaison avec madame Waldorf ; vous n'auriez pas, comme elle, éprouvé un si faible sentiment pour l'homme que vous consentiez à épouser ; vous n'auriez pas, pour une seule faute commise par trop d'amour, renoncé sans le moindre combat à l'homme dont le seul crime était de vous trop aimer ; quelques jours après la perte de votre amant, vous n'auriez pas, j'en suis sûre, donné votre main à l'homme auteur de ses chagrins ? — J'aurais mieux aimé

mourir! — Assez, assez sur ce sujet, s'écria Steinforth, en sortant précipitamment de la chambre. — Ces derniers mots et son brusque départ alarmèrent Sophia ; elle craignit qu'il ne fût sérieusement fâché : sa tante la rassura. — C'est la première fois, lui dit-elle, que j'ai osé blâmer si ouvertement Lavinia ; mon fils a une belle âme ; l'attachement même qu'il conserve pour l'objet de son premier amour, en est la preuve ; mais cet attachement, résultat d'une tête exaltée et d'un sentiment d'honneur mal entendu, ne peut subsister longtems, et j'espère le voir incessamment remplacé par un amour auquel mon cœur et ma raison applaudiraient avec transport. — J'en doute, chère tante, cette Lavinia est encore une redoutable rivale, quoi qu'en vérité sa beauté n'existe plus que dans l'imagination d'Augustus. — Je vous crois, ma nièce, car vous êtes trop au-dessus de l'envie, pour ne pas rendre justice, même à une rivale. — Je vous rends grâce, ma tante, de votre bonne opinion ; mais Augustus ne

pense pas ainsi de moi ; je voudrais qu'il vît Lavinia, car, j'en suis sûre, il me croit envieuse, méchante peut-être ; il ne me pardonnera pas d'avoir ridiculisé son idole, et s'il ne me pardonne pas, ma bonne tante, que deviendrai-je ?

En disant ces mots, elle regardait madame Steinforth avec des yeux pleins de larmes ; celle-ci sourit, et s'écria : répondez vous-même, Augustus, Sophia vous a-t-elle mortellement offensé ?

Steinforth, rentré dans la chambre, sans être aperçu, avait tout entendu : persuadé maintenant de la sincérité de Sophia, touché de la sensibilité et de la crainte qu'elle exprimait d'avoir perdu son affection, il lui témoigna ses regrets, et s'excusa sur son brusque départ, de la manière la plus tendre. Enchantée de son changement, Sophia laissa voir une partie de ses sentimens, et Steinforth sentit que l'aimable cousine avait plus de pouvoir sur son cœur qu'il ne se l'était lui-même imaginé, et qu'elle en bannissait presque Lavinia.

Bientôt il perdit l'habitude de retourner après dîner dans son cabinet d'étude. Cependant il ne s'expliquait pas encore, il faisait peu de frais pour la jolie cousine; et tandis qu'elle se parait avec soin pour lui plaire, il paraissait toujours dans le plus grand négligé. — J'apprends, lui dit-elle un matin, à plaindre le sort d'un monarque détrôné, car tel est le mien. à D***, j'étais reine, j'avais une cour, des sujets qui m'offraient, chaque jour, leur hommage; ici, point de cour, point de sujets, point d'hommages! — Et quels étaient ces sujets, mon aimable cousine? — Oh! des personnes d'importance et de mérite; un président, deux conseillers, un baron, un colonel, un diplomate français, un chargé d'affaires anglais. — Quelle armée d'adorateurs! s'écria gravement Steinforth. — Mon cher cousin, ne m'envoyates-vous pas à D***. pour chercher un mari? — Auriez-vous fait un choix? demanda-t-il d'un air alarmé. — Aucun... je me serais méprisée moi-même si j'avais été capable de donner

ma main sans mon cœur, et mon cœur repoussait tous ceux qui cherchaient à me plaire. — Charmante créature ! dit Steinforth en baisant la main de Sophia, vous ne nous quitterez donc pas ? — Non, si je peux ici retrouver quelqu'ombre de royauté. — Comment cela ? — Tout ce qui m'entourait à D***. était soigneux, attentif, ou étudiait mes goûts ; et vous, le seul homme que je voie, le seul sujet de mon empire, vous me négligez, et vous vous négligez terriblement. — Je me corrigerai, mais que faut-il faire ? — Vous ferez tous les jours une toilette convenable ; chaque matin vous m'offrirez un bouquet, et quelquefois vous me ferez des vers. — Je n'ai rimé de ma vie. — N'importe, je vous promets d'admirer vos vers ; ne me seront-ils pas adressés ? — En vérité, je ne saurai trop comment m'y prendre. — Eh bien, je vous en montrerai : ils n'ont pas été faits pour moi, mais ils peignent un sentiment que j'aimerais à vous entendre exprimer. — En aimeriez-vous l'auteur, Sophia ? — Cher Augustus, comme a dit un célèbre écrivain ;

avant l'amour, l'amour-propre était né; croyez-vous qu'une femme doive avouer son amour avant de recevoir l'aveu de celui qu'elle inspire : dites, une femme le doit-elle? Avec quel battement de cœur Sophia attendit la réponse. — Très-certainement, reprit Steinforth, si l'objet en est digne. — Je veux aussi vous citer un auteur anglais, qui dit : « Une âme chaste et pure
» peut avouer un amour bien placé; ce
» n'est pas à donner son cœur le premier,
» qu'il y a de la honte, mais à le donner à
» qui n'en est pas digne. » Et si un homme réunissait des vertus, des talens, j'honorerais la femme qui placerait en lui ses affections, même quand elle ne serait pas sûre d'être payée de retour.

Sophia paraissait agitée, émue, et gardait le silence : Steinforth ne soupçonnant pas qu'il était, lui-même, l'objet de sa préférence, lui demanda, en tremblant, si l'auteur des vers, en question, méritait un pareil aveu? — Sophia vit en même-tems son erreur et ses alarmes, et, transportée de

joie, elle mit le cœur de Steinforth plus à l'aise, en lui disant qu'elle ne le connaissait même pas. — Alors, répondit-il, je peux entrer en lice avec lui, j'essaierai de le surpasser.

Faire des vers pour Sophia, n'était pas une tâche aussi facile à remplir qu'il l'imaginait; son ouvrage, tour-à-tour, lui paraissait, ou trop passionné, ou trop froid; après beaucoup d'efforts, il parvint à écrire deux strophes, il les copia de sa plus belle écriture, et, deux minutes après, les jeta au feu, les trouvant indignes de Sophia. Il en coutait de désobéir à ses premiers ordres, mais, pour cette fois, il lui offrit le bouquet tout seul.

Sophia comprit parfaitement, à la manière dont il s'excusait, le motif de son refus, et elle en fut plus satisfaite que s'il lui avait apporté une belle épître.

Mais, tandis que l'espoir croissait dans le cœur de Sophia, et l'amour dans celui de Steinforth, un sentiment pénible se réveilla tout-à-coup en lui; il apprit que,

Waldorf, criblé de dettes, avait entièrement dissipé sa fortune, celle du barron, et perdu sa place. Après avoir entendu ce récit d'un malheur que les extravagances de Waldorf lui avaient fait prévoir depuis longtems, il s'écria avec joie : Je ne mourrai donc pas sans être vengé! le traître Waldorf, et l'inconstante Lavinia se repentiront enfin de leur ingratitude. — Vous m'effrayez, vous me désolez Augustus, dit Sophia, pouvez-vous ainsi vous réjouir de leur infortune? — Oui, et du fond de mon âme. — Vous voulez donc me forcer à vous haïr. — Votre manière de sentir est juste et naturelle, Sophia, la mienne aussi; mais je n'ai pas de tems à perdre, je veux partir pour D***, je veux revoir cette ville où je m'étais promis de ne retourner qu'au moment de me venger de Waldorf; ce moment est venu, et j'y cours. En disant ces mots il sortit, donna les ordres nécessaires, et quelques instans après sa voiture était prête. Au nom du ciel, accompagnons-le, dit Sophia à sa tante, ne le laissons point se livrer à

sa passion sans obstacle. — Madame Steinforth approuva cette proposition, Augustus y consentit, et ils partirent tous trois pour D***.

Steinforth ne fut pas plutôt arrivé dans sa maison, depuis si long-tems abandonnée, qu'il sortit. Sophia, toute tremblante, attendait son retour avec une impatience augmentée encore par le sang-froid de sa tante, mais Steinforth ne rentra que le soir, fort tard, se retira dans son appartement sans les voir, et la curiosité de Sophia ne fut pas satisfaite.

Le lendemain matin, il partit avant le déjeûner, et resta tout le jour dehors; Sophia était malade d'inquiétude et d'agitation; le jour suivant, elle en apprit plus qu'elle n'aurait voulu. Steinforth revint pour le dîner, se jeta dans les bras de sa mère, s'écriant avec vivacité : — Ma vengeance est maintenant complète! Waldorf, appuyé de quelques amis, sollicitait vivement la restitution de sa place, peut-être l'aurait-il obtenue, je me suis présenté, j'ai

fait valoir mes droits, les promesses du gouvernement, j'espère l'emporter.... Maintenant, j'achète tous les titres de ses créanciers, je deviens le seul, il est entièrement en mon pouvoir, à ma discrétion.

En achevant ces mots, il se tourna vers Sophia, et la vit presqu'évanouie, il courut à elle, mais elle le repoussa avec indignation.—Retirez-vous, s'écria-t-elle, je renonce à vous, je vous hais, je vous méprise.—En vérité!—Oui, du moins je vais faire tous mes efforts pour y parvenir, homme cruel, méchant, vindicatif. Je veux aller sur-le-champ chez cette pauvre madame Waldorf, je lui dirai ce que vous voulez faire, je l'amènerai ici, persuadée que lorsque vous l'aurez vue, vous n'aurez pas le courage de persister. — C'est ce qui vous trompe, je l'ai vue, et je persiste : hier soir, déguisé, je l'ai rencontrée accompagnée de son mari, de son père et de ses enfans; comme ils sont tous changés! Lavinia surtout; oh! ma Sophia! elle ne peut plus vous être comparée; et je crois maintenant

qu'elle n'en a jamais été digne. — Malheureux, reprit Sophia désolée de voir la joie briller dans ses yeux, ne croyez pas, en me flattant, me faire approuver vos odieux projets; je ne me sens pas la force de rester près de vous plus long-tems; je vais trouver cette pauvre Lavinia, lui offrir tous les secours qui sont en mon pouvoir.... Ah! comment ai-je pu vous aimer? — A ces mots, elle sortit, se procura un guide, et se fit conduire à l'humble demeure de madame Waldorf.

Pendant ce tems, Steinforth ne demeura pas oisif; ses démarches furent couronnées du succès, la place lui fut donnée, on y ajouta pour récompense de ses anciens services, une maison magnifiquement meublée, et le gouvernement lui permit, comme faveur spéciale, de vendre la maison, de céder sa place à qui bon lui semblerait, et quand il le jugerait à propos.

Lorsque Sophia revint de sa charitable visite, Steinforth, au comble de la joie, raconta tout ce qu'il avait obtenu, ajoutant qu'il allait immédiatement prendre posses-

sion de sa maison. Ecoutez-moi, Steinforth, reprit Sophia toute tremblante, j'ai quelques raisons de croire que je ne vous suis point indifférente.... — Indifférente! ah! Sophia, je vous adore, mon cœur me dit que je vous suis cher, et me voici arrivé au plus beau moment de ma vie; car j'espère incessamment voir ma vengeance assurée et mon amour couronné.—Non, monsieur, si vous persistez dans l'une, ne comptez jamais sur l'autre; le tems de ma faiblesse est passé; je vous aimais, monsieur, sans avoir même l'espoir d'être jamais payée de retour; mais... — Serait-il possible, s'écria Steinforth, tombant à ses genoux, et saisissant ses mains avec l'air de la surprise et du ravissement. — Oui, je vous ai aimé sans le vouloir, sans le savoir, je vous ai aimé sans espoir; mais je ne rougissais pas de ma passion, parce que vos vertus l'ennoblissaient; maintenant que je vous trouve dur et assez méchant pour accabler votre ennemi, lorsque la fortune vous a déjà vengé, je renonce à vous pour

toujours ; je vous méprise, et je ferai mes efforts pour vous détester.—Après cette déclaration, elle courut s'enfermer dans sa chambre. Le lendemain, elle refusa même de voir sa tante qui ne paraissait point partager ses sentimens, et elle passa les deux jours suivans avec Lavinia et toute sa famille. A son retour, elle apprit que Steinforth prenait possession de sa nouvelle habitation, et ce ne fut qu'après en avoir reçu l'ordre exprès de sa tante dont elle dépendait, qu'elle consentit à l'accompagner avec un air d'abattement qui indiquait les souffrances de son âme.

En arrivant, Steinforth pria Sophia de l'aider à faire les honneurs à des personnes qu'il attendait à tous momens. . . . . . la famille Waldorf. — Monstre, s'écria-t-elle, les avez-vous invités pour les insulter ? — Je veux les accabler. — Se peut-il que j'aie aimé cet homme, dit Sophia, en joignant les mains ? mais ils ne viendront pas, j'en suis sûre. — Ils viendront. . . . . . Waldorf ne me connait pas pour son successeur, et

je l'ai prié de se rendre ici avec sa famille pour affaires importantes. — Vous croyez, monsieur, que je serai témoin de leur humiliation et de votre odieux triomphe? — Sophia, dit gravement sa tante, dans ce moment, je vous prie de modérer votre sensibilité et de rester, vous nous quitterez ensuite, si vous le désirez.

Sophia s'assit en silence, et l'instant d'après, on annonça le baron Sternheim, M. et madame Waldorf. Steinforth, extrêmement agité, s'avança vers eux : en l'apercevant, ils tressaillirent et firent un mouvement pour se retirer; alors Steinforth s'approcha d'eux en chancelant et d'une voix émue : — Pourquoi vous éloigner, leur dit-il, vous êtes chez moi, et j'ai le droit de vous inviter à demeurer. — Chez vous! s'écria Waldorf; vous êtes donc mon successeur, mon unique créancier? Je suis résigné à tout, vous pouvez disposer de ma liberté!

Lavinia se jeta dans les bras de Sophia, la conjurant d'intercéder pour elle, et le

baron, du ton le plus douloureux, pria Steinforth de se rappeler qu'il ne l'avait pas offensé. — Est-ce bien Steinforth, que je revois, s'écria Waldorf? Est-ce bien ce généreux, ce noble Steinforth que j'ai si indignement trahi? Le ciel et ma conscience m'ont puni d'une manière cruelle...... Mais je l'avoue ici devant lui, je ne me serais pas reproché ma faute avec tant d'amertume, mon repentir eût été moins douloureux, si j'avais pu croire Steinforth capable de pousser si loin le ressentiment et la vengeance! Quoi! ce n'est pas assez des malheurs qui m'accablent, le cruel veut ajouter encore l'humiliation à notre douleur, l'insulte à notre infortune!.. Ah! Steinforth, j'avais la plus haute opinion de votre noble caractère, et si l'on avait en ma présence osé vous accuser d'une basse méchanceté, j'aurais repoussé cette accusation comme une abominable calomnie!—Et moi aussi, s'écria Lavinia. — Je vous remercie l'un et l'autre, reprit Steinforth, d'une voix émue; mais croyez que depuis quatre ans, voici

pour moi le seul instant complettement heureux ; je vous ai fait venir, il est vrai, pour vous rendre témoins de mon triomphe et pour achever ma vengeance ; mais ce triomphe, je veux le remporter sur moi-même ; cette vengeance, je veux l'exercer en homme sensible et vertueux. Waldorf, la place que vous aviez, et cette maison qui en dépend maintenant, m'ont été données avec le pouvoir d'en disposer ; l'une et l'autre sont à vous, et je ne les ai sollicitées qu'avec cette intention ; lorsque je vous tends les bras et vous offre de reprendre tous les droits que vous aviez jadis sur mon cœur, ne me pardonnez-vous pas d'être devenu votre seul créancier ?

Nulle expression ne pourrait rendre les divers sentimens que ces paroles firent naître. Waldorf se précipita dans les bras de Steinforth, et tomba à ses pieds. Sophia s'appuya sur l'épaule de son cousin, en murmurant d'une voix basse et tremblante. — Avez-vous pu m'effrayer et m'affliger si cruellement.

L'émotion de madame Steinforth fut plus douce, elle était depuis bien des jours dans la confidence ; Lavinia ne pouvait exprimer ses sentimens que par ses larmes ; le baron serra fortement la main de Steinforth, et s'écria en l'embrassant : Que de fautes n'effacerait pas une conduite comme la vôtre, cher Steinforth ; votre faiblesse avait d'ailleurs pour excuse et l'amour et la piété filiale, et je dois en convenir, je me montrai trop sévère : au surplus, Waldorf et moi, seuls au monde, nous savons que le vertueux Steinforth a commis une faute, une seule faute dans sa vie ; car personne n'a su la cause de notre rupture, et nous avons religieusement gardé le secret.

Steinforth fut touché profondément de cette attention.

Malgré votre générosité, je vous en veux, cher Augustus, dit Sophia ; pourquoi me cacher vos intentions? pourquoi m'exposer à l'horreur, au désespoir de douter un seul instant de l'excellence de votre cœur. — La douleur que vous avez éprouvée, reprit ma-

dame Steinforth est une juste punition d'avoir osé croire un seul instant Steinforth capable d'une indigne vengeance. — Ne la grondez pas, s'écria Steinforth, tout a réussi comme je le désirais; je suis ravi, chère Sophia, de vous avoir fourni l'occasion de prouver la bonté, la noblesse de votre cœur et la pureté de vos principes; qu'il est doux pour moi d'acquérir la certitude que vous êtes parfaite, et que malgré votre attachement pour moi, vous n'auriez pas balaneé un moment à sacrifier l'amour à la vertu.

LA MÈRE ET LE FILS.

ORPHELINE et sans fortune, Emilie Villars n'en excitait pas moins l'admiration des hommes et la jalousie des femmes. M. Melbourn, grand shérif de***, l'ayant rencontrée dans un bal, en devint épris au point de lui offrir sur-le-champ son cœur et sa main. Sa proposition fut acceptée et il partit pour Londres pour faire les préparatifs de son mariage d'une manière convenable à sa fortune et au mérite de sa prétendue.

Tandis que l'heureuse Emilie se félicitait de son bonheur avec son oncle, véritable dissipateur, mais excellent homme, qui lui avait servi de père, elle était le sujet de toutes les conversations. Quelques amis,

comme il y en a beaucoup, insinuaient que le départ de M. Melbourn pour Londres, ne laissait pas que d'être suspect; qu'il aurait fort bien pu envoyer ses ordres par écrit. Un autre, après avoir fait ses efforts pour prouver positivement qu'il existait une fâcheuse maladie héréditairé dans la famille de M. Melbourn, ajoutait en soupirant que des mariages si disproportionnés tournaient rarement à bien. Un père, mécontent de voir sa fille manquer une si belle occasion, disait qu'il ne croyait pas la fortune de M. Melbourn aussi considérable qu'on le supposait; et sa femme ajoutait d'un ton aigre : s'il en est ainsi, miss Villars pourra fort bien le renvoyer.

Tous ces discours dictés par l'envie, prouvaient, au contraire, que miss Villars faisait un excellent mariage. Loin d'en être alarmée, elle se félicitait de son brillant avenir. M. Melbourn était jeune, fort bel homme, et distingué par ses manières et son élégance. La première fois que miss Villars le rencontra, elle ne put s'empècher

de ressentir le désir de lui plaire. Cependant, à l'exception de la richesse, elle lui était en tout bien supérieure; et, quelque brillante que soit la fortune d'un homme, si son cœur, son caractère et ses goûts ne s'accordent pas avec ceux de la femme qu'il épouse, elle court risque de ne trouver, dans sa magnifique demeure, qu'une somptueuse prison, et d'être fort malheureuse chez elle, tandis que, dans le monde, elle excite généralement l'admiration et l'envie.

Emilie Villars, jeune et belle, avait reçu de la nature une sensibilité extrême. Son cœur ressentait avec la même vivacité un bon procédé et une injure. Lorsqu'elle aimait, elle voulait être aimée avec ardeur; et lorsqu'elle rendait des services, elle en attendait d'autres. Avec un mari qui l'aimait et qu'elle chérissait tendrement, cette disposition qui aurait dû faire le charme de leur union, fut précisément une des premières causes du malheur de sa vie.

M. Melbourn, lancé dans le tourbillon du monde, adonné à tous les travers du

jour, obéissant à tous les caprices de la mode, ne faisait, en se mariant, que céder à une nouvelle fantaisie : c'était de devenir l'époux d'une femme citée comme un modèle accompli de grâces, de beauté, de talens. Il était dans cette disposition lorsqu'il rencontra Emilie. Elle lui parut la plus belle personne qu'il eût jamais vue, et il résolut de l'épouser. D'avance, il jouissait avec orgueil des hommages que les beaux cercles de Londres rendraient l'hiver suivant aux charmes de son aimable compagne.

Le vieil oncle d'Emilie la conduisit à l'autel, en se félicitant d'avoir assez vécu pour voir le bonheur de sa nièce assuré. Hélas ! il était loin de soupçonner qu'il l'unissait à un homme trop peu doué de goût pour estimer et apprécier les talens de sa nièce, et de sensibilité pour répondre à celle exaltée d'Emilie, de la beauté de laquelle même M. Melbourn ne faisait cas que par vanité.

Après un séjour de quelques mois dans leurs terres, ils se rendirent dans la capi-

tale et prirent possession d'une magnifique maison dans Grosvenor Square. Emilie fut bientôt présentée dans la société la plus distinguée. Etrangère au monde et particulièrement à ce qu'on appelle les gens à la mode, elle avait, en donnant son cœur et sa main à M. Melbourn, renoncé pour jamais à tout désir de conquête, et croyait fermement qu'on ne pouvait adresser à une femme mariée que des hommages respectueux susceptibles d'être entendus par elle sans rougir, et sans déplaisir par le mari. Elle ne tarda pas à reconnaître son erreur en voyant chacun lui faire la cour, comme si son cœur et sa main eussent été libres. A sa très-grande surprise, M. Melbourn le remarquait non-seulement sans alarmes, mais avec un sensible plaisir. Cette tranquillité l'affligea, parce que la jalousie lui paraissait une suite naturelle du véritable amour, et quelquefois elle craignait que l'insouciance de son mari ne prouvât la diminution de sa tendresse. Cependant, comme on aime à se flatter, l'instant d'a-

près elle l'attribuait à son sang-froid et à sa confiance en elle.

Bien convaincue qu'il ne pourrait jamais s'en repentir, elle recevait en badinant tous les hommages, et suivait, sans réflexion, la route dangereuse que l'imprudent M. Melbourn lui traçait. Bientôt la gaîté d'Emilie fut troublée par une fâcheuse découverte. Elle s'aperçut que son mari imitait l'exemple général et acquit bientôt la certitude de ses nombreuses infidélités.

Dans les premiers momens, sa sensibilité, rebelle à sa raison, s'exhala en pleurs et en plaintes. Sa jalousie active et défiante se manifestait de toutes les manières. Mais remarquant enfin que sa douleur et ses reproches étaient un triomphe pour la vanité de son mari, qui n'y répondait que par la froideur et le dédain, son orgueil se révolta, et elle résolut d'être aussi légère et aussi indifférente que lui.

Dans ce moment important, un nouvel adorateur vint grossir la cour d'Emilie. Il avait la réputation de ne jamais soupirer en

vain, et de n'avoir jamais perdu une de ses conquêtes. Il les abandonnait sans cesse, et n'était jamais abandonné. A l'apparition de ce vainqueur redoutable, M. Melbourn renonça à son étonnante tranquillité. Il craignit de perdre l'attachement de sa femme, lorsqu'il la vit devenir l'objet des soins du colonel Dorville, et en dépit de son orgueil, il se montra soupçonneux et surveillant.

Mais hélas! ces marques d'affection se manifestèrent trop tard. Il avait refroidi le cœur d'Emilie, en blessant sa fierté, en excitant sa jalousie, enfin, en lui donnant l'exemple de l'infidélité.

Trompée et humiliée, elle s'écria : L'heure de la vengeance est enfin arrivée. L'époux qui m'a dédaignée connaîtra à son tour les peines qu'il m'a fait souffrir. En vain sa raison lui rappelait que l'amour désintéressé de M. Melbourn l'avait tirée de son obscurité : sa vanité lui disait tout bas que ses charmes lui auraient toujours assuré une brillante destinée, et les hommages flatteurs dont elle était l'objet, lui per-

suadèrent que l'amour de M. Melbourn n'était qu'un juste tribut payé à ses charmes.

Cependant, malgré son dépit et ses menaces de vengeance, tout prouvait qu'elle aimait encore son mari; s'il eut avoué ses torts passés, sa jalousie présente, et manifesté son amour, leur union eût peut-être été mieux cimentée que jamais. Malheureusement M. Melbourn n'exprimait ses craintes que par d'amers sarcasmes; et tout en critiquant les légèretés d'Emilie, il semblait oublier complètement ses propres torts; toutefois la conduite de Melbourn n'excusait pas celle d'Emilie.

En effet, une femme se trompe cruellement, en croyant que les torts de son mari, quels que grands qu'ils soient, peuvent justifier les siens. Lorsqu'elle cherche à se venger, en suivant son exemple, elle ressemble à l'enfant qui frappe le mur contre lequel il s'est heurté, et souffre seul des coups qu'il donne.

Tout espoir de bonheur n'était cependant pas perdu. Emilie, sur le point de devenir

mère, éprouva mille sensations nouvelles qui remplirent délicieusement son cœur. Elle consentit à s'éloigner du monde qu'elle aimait tant; elle traita même M. Melbourn avec tendresse et complaisance, et parut oublier tous ses torts, pour se rappeler seulement qu'elle allait lui devoir le bonheur si désiré d'être mère.

Son mari décida qu'elle passerait le tems de sa grossesse à la campagne, et qu'elle y serait soignée par un vieux médecin du voisinage, depuis long-tems en possession de la confiance de sa famille. Il se hâta de faire exécuter ce plan, afin d'éloigner son épouse de la société du colonel Dorville. Emilie partit avec ivresse; l'espoir de devenir mère lui fit supporter volontiers ce tems de réclusion.

Peu de mois après, elle donna naissance à un fils. Cet événement combla de joie M. Melbourn et sa famille. L'amour maternel inspira à Emilie le goût des occupations vertueuses et utiles. Les plaisirs bruyans, la vanité, les délices trompeuses du monde, fu-

rent entièrement oubliés, et si M. Melbourn avait consenti à partager les paisibles jouissances de sa femme, tout était réparé. Mais il tenait trop à la mode pour laisser croire qu'il était amoureux d'Emilie. Bientôt il reprit sa négligence ordinaire, et n'aurait presque jamais paru chez lui, si le colonel Dorville n'était venu inopinément s'établir dans le voisinage.

M. Melbourn, trop fier pour paraître jaloux, lui rendit aussitôt visite, en l'invitant à venir chez lui; Dorville accepta. Mistriss Melbourn ne put voir, sans ressentiment, que son mari, entièrement indifférent aux soins de son honneur, introduisait, dans sa maison, un homme dont les attentions pour elle avaient été remarquées, et qui passait généralement pour avoir autant de succès que d'audace.

Bientôt Emilie cessa de blâmer l'étrange conduite de M. Melbourn, en s'apercevant que la société du colonel Dorville ajoutait à son bonheur. Par les soins les plus empressés et les plus respectueux, il prévenait tous

ses désirs. Il la regardait avec admiration, lorsqu'elle berçait son enfant, ou qu'il dormait sur ses genoux, et les expressions les plus tendres semblaient lui échapper dans un moment où cette mère affligée soignait son enfant malade. Assis lui-même à côté du berceau, il partageait les inquiétudes d'Emilie, tandis que M. Melbourn jouissait du bruyant plaisir de la chasse. Et celui qui adoucissait par des prévenances si délicates, le chagrin qu'elle éprouvait de la négligence de son mari, était un homme doué de l'esprit le plus aimable, et des grâces les plus séduisantes. Il ne paraissait heureux qu'auprès d'Emilie; un regard, un sourire, semblaient combler ses vœux, et souvent il répétait que la vie lui serait insupportable sans l'amitié d'Emilie.

Le colonel Dorville, habile dans l'art de dissimuler, n'exprimait toutefois, dans cette occasion, que ce qu'il sentait. Il était véritablement amoureux pour la première fois de sa vie, et peut-être pour toujours, si son amour eût été légitime.

Tandis que M. Melbourn, avec un calme apparent, et une inquiétude réelle, exposait sa femme aux séductions les plus dangéreuses, l'infortunée écoutait avec délices les perfides discours du colonel, qui, par les flatteries les plus adroites, la disposait insensiblement à renoncer à ces mêmes vertus dont elle était fière, et la familiarisait avec des idées qui auraient révolté sa délicatesse et sa sensibilité quelque tems auparavant.

Dans ce moment critique, l'oncle d'Emilie fit banqueroute, et M. Melbourn refusa de l'aider. Il consentit seulement à lui faire une très-petite pension, encore y mit-il la condition qu'il se retirerait bien loin, afin de ne pas les humilier par sa pauvreté, lorsqu'ils iraient dans la ville de ***.

Cette conduite, envers un infortuné qu'elle aimait tendrement, irrita Emilie au point de la rendre malade. Elle fut bien plus affligée encore, en apprenant que son vieil oncle, forcé d'accepter l'offre désobligeante de M. Melbourn, était très-indis-

posé dans sa retraite, et que cette indisposition pouvait avoir des suites funestes si le malade ne recevait pas les plus grands soins.

Emilie pria son mari de lui permettre d'aller voir son oncle; il s'y opposa en observant qu'elle était nourrice. Elle le conjura alors d'y aller lui-même, ce qu'il refusa durement. Elle pleurait amèrement sur le sort de son pauvre parent abandonné, lorsque le colonel Dorville offrit de se rendre près de lui. Il demanda une lettre, et partit comblé des remercimens les plus tendres de la reconnaissante Emilie.

Il arriva à tems pour prodiguer ses soins au vieillard mourant. Il reçut ses bénédictions et ses prières; après lui avoir fermé les yeux, il revint à Londres, uniquement occupé de ses projets de séduction, et se flattant que ses bontés pour l'oncle lui fourniraient les moyens de tout obtenir de la nièce.

Mistriss Melbourn le reçut avec tous les témoignages de la reconnaissance et de l'af-

fection. Plus cette bonne action lui paraissait estimable, plus son mari perdait à ses yeux ! En effet, quelle différence de conduite !

Les raisonnemens de l'adroit colonel, persuadèrent enfin à Emilie qu'elle avait le droit d'abandonner un mari, qu'elle ne pouvait aimer ni considérer. Elle mit pour condition à sa fuite qu'elle emmenerait son enfant. Dorville y consentit dans le premier instant; mais bientôt il lui prouva qu'elle fournirait alors à M. Melbourn le moyen de la faire arrêter par-tout où elle se trouverait. Emilie se vit donc dans la cruelle alternative, de renoncer à son enfant ou à son amant, et dans un moment de faiblesse, elle quitta son fils, l'abandonna à des mercenaires, et partit pour le continent avec son séducteur.

La douleur de M. Melbourn, quoiqu'il prît grand soin de la cacher à tous les yeux, fut profonde; mais léger, plongé dans la dissipation, il consentit, peu de tems après, à faire un voyage aux eaux de Bath avec ses

amis, et s'absenta dans le moment où il plaidait pour son divorce. Quelques mois après, son mariage avec miss Villars fut dissous. Il épousa une seconde femme moins jeune et moins belle que la première, mais d'un rang et d'une fortune supérieurs.

Aussitôt que le divorce eût été prononcé, Emilie se flatta que le colonel Dorville remplirait sa promesse en l'épousant; et, avec autant de douleur que d'indignation, elle découvrit que rien n'était plus éloigné de sa pensée, quoiqu'il l'aimât passionnément, et qu'il appréciât les talens et les perfections que M. Melbourn avait dédaignés.

Ce refus inattendu provoqua de fréquents différents entr'eux. Deux ans s'écoulèrent ainsi.

Hélas! disait souvent Emilie, que ne donnerais-je pas pour voir mon fils? Et dans l'amertume de son cœur, elle trouvait que l'injure faite à M. Melbourn, était cruellement vengée.

Depuis que Dorville l'avait enlevée, il avait toujours résidé sur le continent ou en

Irlande. Des affaires le rappelèrent enfin en Angleterre. Emilie l'accompagna, bien décidée à tout tenter pour voir son fils.

En arrivant à Londres, elle se hâta de prendre des informations sur M. Melbourn et son enfant, et sut bientôt que ce dernier résidait dans la terre de son père. Il vit! s'écria Emilie, et je pourrai le voir! Profitant d'une courte absence de Dorville, elle partit pour ***, couverte d'un voile épais. Elle quitta sa voiture à un mille, et se rendit à pied chez M. Melbourn.

En apercevant cette maison où elle avait vécu, respectée et aimée, cette maison où elle avait goûté les premières douceurs de la maternité, elle se prosterna le visage contre terre; sa profonde douleur et ses sanglots prouvaient, mais trop tard, que son cœur n'était pas formé pour le vice.

Parvenue à la demeure du concierge, elle vit une femme dont la figure lui était inconnue. Elle surmonta son émotion, et lui demanda qui habitait cette maison, et

si les maîtres y étaient? La famille est absente, répondit-elle. — Mais n'y a-t-il pas un enfant? — La nouvelle lady n'en a point; il n'y a qu'un petit garçon de la première épouse de M. Melbourn. — Est ce qu'il est remarié? — Oh! oui. Vous imaginez bien que madame n'est pas folle de cet enfant. Ce pauvre petit Aubrey est bien négligé; je ne crois pas que son père le voie plus de deux fois par an. Emilie ne répondit pas, car les reproches de sa conscience la firent tomber évanouie. Après avoir repris ses sens et récompensé la femme qui l'avait secourue, elle lui demanda où était le petit Melbourn? Dans cette grande maison que vous voyez là-bas. Madame a jugé qu'elle pouvait l'éloigner, puisqu'il n'était point nécessaire au bonheur de M. Melbourn. Je vous assure qu'il est bien mieux là qu'il ne serait ici. Notre jeune vicaire, M. Evelyn, affligé de voir ce pauvre enfant abandonné, a demandé la permission de le prendre avec lui. Il l'aime et le soigne comme s'il en était le père. —

Evelyn ! s'écria Emilie ; Evelyn Augustin?
— Oui, positivement.

La malheureuse mère fit un violent effort, s'éloigna de la concierge, et, tombant sur le gazon, fondit en larmes. Jadis, fière de sa jeunesse et de sa beauté, elle s'était jouée du bonheur d'Auguste Evelyn, humble vicaire. « Sagesse et sincérité formaient » tout son savoir » ; et maintenant Emilie, dans l'amertume de son âme, se désespérait d'avoir repoussé ses vœux. Malgré sa conduite envers lui, elle osait encore compter sur son affection. Elle ne pouvait croire que l'humanité fût son seul motif, et se persuadait qu'il aimait Aubrey, parce qu'elle lui avait donné le jour. En se rappelant les vertus, les talens, les connaissances de M. Evelyn, elle espéra que son fils deviendrait aussi bon, aussi aimable, aussi instruit que son instituteur. Pouvait-elle conserver le projet de l'emmener, lorsque la providence l'avait si bien placé? Fortement combattue entre l'amour maternel et le devoir, Emilie céda enfin à la voix

de la raison, et fit vœu de laisser son enfant aux soins précieux de M. Evelyn. Plus satisfaite d'elle-même après cette décision, elle se cacha pour épier le moment où son fils sortirait de la maison. Quelquefois tentée de faire demander M. Evelyn, l'instant d'après, elle se trouvait trop dégradée pour paraître à ses yeux. Au milieu de ces pénibles irrésolutions, elle vit venir de son côté un petit enfant suivi d'un domestique; ayant dit qu'ils allaient à une foire, elle perdit toute crainte d'être reconnue et les accompagna.

Quelle indéfinissable situation éprouva Emilie, lorsqu'elle entendit la voix de son fils que son conducteur appelait tour-à-tour Aubrey et Melbourn! En le regardant, son premier sentiment fut d'orgueil: mais, hélas! le pauvre enfant était pâle, il semblait faible, et la conscience d'Emilie lui fit en ce moment sentir avec plus d'amertume les suites funestes de sa faute. Néanmoins il avait une physionomie si douce et si agréable, des traits si réguliers, que tous les

passans le remarquaient et disaient : ah ! le bel enfant, l'aimable enfant ! et plus d'une fois Emilie fut au moment de s'écrier : c'est le mien !

Ils arrivèrent à la foire, et le petit Aubrey, comme tous les enfans, désirait tout ce qu'il voyait ; cependant la bourse de l'héritier d'une si grande fortune ne contenait que six pences. Emilie plus contrariée que son fils, s'approcha de lui en tremblant, lui dit qu'il était charmant, le caressa beaucoup et l'engagea à prendre tout ce qui lui ferait plaisir, ajoutant qu'elle paierait. Remerciez cette lady, M. Aubrey, dit le serviteur ; et l'enfant, avec le sourire d'un ange, regarda Emilie d'un air ravi en lui disant je vous remercie, madame ; et profitant de son offre avec la vivacité et la naïveté de l'enfance, il courut choisir ce qui l'avait frappé davantage, et revenant vers Emilie, les mains pleines, puis-je prendre tout cela, s'écria-t-il. — Tout ce que vous voudrez, à condition que vous m'embrasserez. L'enfant lui présenta sa jolie bouche,

et elle l'embrassa si tendrement et si souvent qu'il se débattit pour avoir sa liberté.

A la fin, Aubrey, chargé de joujoux et de bonbons, voulut retourner à la maison, pour montrer ses trésors à M. Evelyn. Emilie le suivit jusqu'au petit sentier qui conduisait au presbytère; alors elle s'arrêta. C'était la dernière fois, peut-être, qu'elle devait voir son fils. Ne pouvant plus longtems dissimuler son émotion, elle engagea le domestique à se reposer un moment; alors tombant à genoux et pressant son enfant dans ses bras, cher enfant, lui dit-elle, gardez pour l'amour de moi cette montre et ce cachet; et vous jeune homme, continua-t-elle en s'adressant au serviteur, dites à votre maître que la personne qui fait ce présent au jeune Melbourn bénit et remercie tendrement son instituteur; dites lui qu'elle espère qu'il continuera ses soins à son élève et lui donnera toute ses vertus.

Elle embrassa encore une fois l'enfant dont la figure exprimait le plus grand étonnement; et gagnant avec peine sa voiture,

elle revint à Londres agitée par mille émotions diverses. Le lendemain le colonel Dorville la ramena en Irlande.

Quand M. Evelyn vit l'enfant revenir chargé de joujoux et de bonbons, il courut à sa rencontre et lui demanda comment il se les étaient procurés.

Monsieur, dit le valet, il les tient d'une lady qui lui a aussi donné une belle montre en disant..... il s'arrêta, car M. Evelyn ayant vu sur le cachet les lettres E. V., ne douta pas que l'enfant n'eut rencontré sa mère. Les yeux fixés sur le chiffre, et dans une agitation extrême, il paraissait étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

A la fin, il surmonta son émotion et fit plusieurs questions sur cette lady. — Monsieur, elle m'a chargé d'une commission pour vous.... attendez donc... vous en souvenez-vous, M. Aubrey ? — Oui, oui, elle a dit que j'étais un charmant enfant. — Ce n'est pas cela. Ah! j'y suis : elle vous recommande bien de ne rien négliger pour qu'il vous ressemble... M. Evely r

cipita dans son cabinet d'étude et ferma la porte; mais l'instant d'après il la r'ouvrit, appela le conducteur et l'enfant : ne s'est-elle point nommée? demanda-t-il. — Non, monsieur, mais je pense qu'elle est proche parente de M. Aubrey, car elle l'embrassait si tendrement que je déclare n'avoir jamais vu chose pareille. — N'est-elle pas bien belle? — Oui; seulement elle était fort pâle, et ses yeux étaient rouges comme si elle avait beaucoup pleuré.

M. Evelyn ne douta plus que ce ne fût Emilie. A dater de ce moment, il ne manqua jamais, soir et matin, de faire prier le petit Aubrey pour sa mère.

Cette apparition inattendue de miss Villars troubla le repos de M. Evelyn. Sans cesse il faisait répéter minutieusement à son élève tous les discours d'Emilie, et l'enfant qui lui avait valu de si tendres remercimens lui devenait chaque jour plus cher. Souvent il s'écriait : ah! si je l'avais épousée, jamais elle n'eut été coupable, car mon amour et mon dévouement l'auraient em-

pêchée de m'abandonner; mais M. Melbourn était si léger, si frivole, si inconstant!..... Ici le vertueux Evelyn s'arrêta, condamnant la faiblesse qui le faisait excuser une grande faute.

Cependant Miss Villars n'était point heureuse. La vue de son enfant avait réveillé dans son cœur les plus tendres sentimens. Chaque jour elle désirait plus vivement de l'avoir auprès d'elle, chaque jour elle sentait plus amèrement tout ce que sa position avait de cruel et d'humiliant, et elle devint si triste, si sombre, que l'homme pour qui elle avait tout sacrifié prit l'habitude d'aller hors de chez lui chercher le plaisir et la distraction. Bientôt le colonel ne s'en tint pas là; il lui fit des reproches piquans : elle y répondit avec aigreur. Ils témoignaient l'un et l'autre un mutuel regret de leur liaison. Emilie terminait ordinairement la querelle en sommant le colonel de lui accorder le titre d'épouse ; et le colonel éludait sans cesse.

Elle gémit encore bien des années dans

ce honteux esclavage juste châtiment de la faute qu'elle avait commise. Sans amis, sans considération, en bute au mépris des femmes, privée des hommages des hommes, dépouillée de cette éclatante beauté qui avait séduit Melbourn et Dorville, la malheureuse Emilie aurait succombé à ses chagrins, sans le souvenir de son fils, l'espoir de le revoir un jour et de le presser sur son sein.

En quittant l'Angleterre, elle avait pris ses mesures pour savoir des nouvelles de cet enfant chéri; de tems à autre ellt en recevait, et cette correspondance aidait à lui faire supporter le fardeau de la vie. Mais depuis près d'un an, aucune lettre ne lui était parvenue. Ce long silence la désolait et rendait sa position insupportable. Combien son éloignement pour le colonel aurait augmenté, si Emilie avait pu savoir qu'il interceptait ses lettres et se faisait une joie barbare de ses inquiétudes.

Cependant, bien des changemens s'étaient opérés dans la situation du jeune Aubrey.

Son père était mort sans enfant de son second mariage, et le jeune Melbourn, à peine âgé de vingt ans, se trouvait maître d'une fortune immense.

Voilà ce que le colonel apprit par les lettres adressées à mistriss Villars, et qu'il lui cachait soigneusement, dans la crainte qu'elle ne prît la résolution de l'abandonner, et de retourner auprès de ce fils dont elle l'entretenait sans cesse.

Mais la connaissance de ces événemens n'était pas nécessaire pour déterminer mistriss Villars à se soustraire enfin au joug honteux, depuis si long-tems appésanti sur elle. Poussée à bout par les mauvais procédés du colonel, entièrement dégoûtée d'un homme livré maintenant aux passions les plus basses, aux habitudes les plus dangereuses; elle vendit quelques objets précieux, et, suivie d'un domestique dévoué à ses intérêts, elle échappa au pouvoir de son tyran, et s'embarqua pour l'Angleterre. En arrivant, elle prit le chemin de cette terre où elle avait vu son fils bien des années au-

paravant : mais la fatigue, les chagrins, la crainte l'ayant fait tomber malade, elle se vit obligée de séjourner à Londres, par où il fallait passer pour arriver à ***.

Le colonel Dorville, furieux du départ d'Emilie, malheureux de sa perte, (car c'était la seule femme qu'il eût réellement aimée) humilié de se voir exposé aux railleries dont il avait tant de fois accablé les autres, blessé dans son amour, dans son amour-propre, il résolut de suivre les traces de la fugitive, et perdit beaucoup de tems à la chercher en Irlande, ne pouvant se persuader qu'elle eût osé se mettre seule en route pour l'Angleterre. Après de vaines perquisitions, il comprit qu'elle était allée demander un azyle auprès de son fils, et partit lui-même pour Londres, non dans l'espoir de l'atteindre, mais pour se soustraire aux sarcasmes, et trouver des distractions.

En revenant un soir du théâtre de Drury-Lane, il vit passer près de lui une femme qui semblait se cacher sous un long voile, et qui pressait sa marche. La taille et la

tournure de cette femme frappèrent le colonel, qui se hâta de la suivre. Un moment après, il entendit un gentleman dire à un autre : regardez cette femme ; elle est encore bien belle quoiqu'elle approche de quarante ans : c'est mistriss Villars, la femme divorcée de Melbourn. A ces mots, Dorville n'écoutant plus que son ressentiment, s'avança rapidement, et atteignit le malheureux objet de ses recherches, prêt à monter dans une voiture de place gardée par un domestique. A peine celui-ci eut-il reconnu son ancien maître, dont il connaissait la violence et la brutalité, qu'il disparut pour en éviter les effets. Alors, Dorville, sans égard pour un sexe faible et sans défense, sans considération pour le public, saisit rudement Emilie par le bras, et l'accabla de reproches et d'imprécations. La fureur du colonel semblait s'accroître à chaque instant. Il allait se porter, peut-être, aux derniers excès, quand sa victime, pâle et tremblante, s'écria d'une voix déchirante : ô ! ciel, n'est-il donc personne qui veuille me

protéger?... Moi... Dussé-je y perdre la vie, dit un très-jeune homme en s'élançant à travers la foule, et se plaçant entre Emilie et le colonel. — Vous!... faible enfant! s'écria Dorville écumant de rage, et le regardant d'un œil de pitié dédaigneuse. De quel droit vous mêlez-vous de mes affaires? — Je vous l'apprendrai. Dorville, sans l'écouter, fit un mouvement pour ressaisir Emilie. — C'en est trop, colonel; laissez Madame, ou craignez... — La force de votre bras?... — Ce bras saura vous punir, reprit le jeune homme en se penchant vers l'oreille de Dorville; il appartient sans doute au fils de venger sa mère d'un méprisable et lâche séducteur. Je suis Aubrey Melbourn. — Melbourn!... s'écria le colonel en tressaillant d'horreur, tandis que mistriss Villars tombait évanouie aux pieds de son fils.... Melbourn! répéta Dorville ... et, perçant la foule, il disparut.

Alors Aubrey s'empressa de faire donner des secours à mistriss Villars, et, la pressant tendrement sur son sein, lorsqu'elle

reprit ses sens, il lui dit tout bas : il est parti ; il vous a laissée à mes soins, et, de mon consentement, je ne me séparerai jamais de vous. O ! mon enfant, mon enfant! dit Émilie se jetant à son cou, que je mérite peu.... — Silence, silence : ce n'est pas le moment de s'expliquer ; laissez-moi vous éloigner d'ici. En achevant ces mots, il fit approcher sa voiture, et, soutenant ses pas chancelans, y monta avec elle, et la déroba à l'avide curiosité d'une foule importune.

Sa mère était dans un tel état d'insensibilité, qu'elle se trouva couchée dans son ancien appartement, avant d'avoir une juste idée de sa situation.

Un gémissement douloureux attesta qu'elle reconnaissait cet appartement qu'elle avait abandonné depuis si long-tems ; mais dans ce moment d'horreur et de remords, son fils se présenta affectueusement à ses yeux. N'est-ce point un songe? lui dit-elle ; se peut-il que je sois.... Vous êtes dans votre propre maison, lui répondit-il en

baisant sa main. Vous avez fait un rêve long et pénible : mais il est terminé, et maintenant vous veillerez, j'espère, pour goûter le bonheur réel. — O! mon enfant, mon enfant! pouvez-vous me pardonner? — Vous pardonner, ma mère! croyez-vous donc trouver un juge implacable dans le pupille de M. Evelyn? Ah! qu'il eût été heureux de vous voir aujourd'hui rendue à mes vœux! mais le ciel lui a refusé cette satisfaction, et m'a privé de l'ami, du soutien de mon enfance! Hélas! je ne le reverrai donc plus cet homme excellent, murmura mistriss Villars; et tous deux, accablés par leurs souvenirs douloureux, gardèrent un morne silence. A la fin, Melbourn surmonta son émotion, et, par les plus délicates attentions, essaya de distraire sa mère en lui racontant les événemens annoncés dans les lettres interceptées par Dorville.

« Aussitôt après la mort de mon père, lui dit-il, mes regards et mes vœux se tournèrent vers vous, ô ma mère! je savais que

vous résidiez en Irlande, et je m'empressai d'y faire prendre des informations. Hélas ! jugez de ma douleur quand j'appris votre disparition, sans pouvoir recueillir aucun indice sur le lieu de votre retraite. Une voix secrète me disait que vous aviez sans doute tourné vos pas vers la demeure de votre fils. Plein d'espoir, je courus à*** , vous n'y aviez point paru, et je revenais à Londres triste et désolé, quand le plus heureux hasard, ou plutôt le ciel touché de mes prières, m'a conduit auprès de vous dans le moment où mon secours vous était le plus nécessaire. Maintenant, nous ne nous séparerons plus, et s'il existe encore quelques liens qui s'y opposent, pour l'amour de moi, pour l'amour de votre propre repos, brisez-les, je vous en conjure. »

Si j'avais encore des liens, reprit mistriss Villars en rougissant, ce moment les romprait pour toujours. Ayant ensuite témoigné le désir d'habiter la campagne, Melbourn, empressé de satisfaire un souhait qui s'accordait avec ses vœux, donna les ordres

nécessaires, et bientôt après mistriss Villers se vit encore une fois maîtresse de la maison où elle avait donné naissance à son fils et où elle l'avait abandonné. Ce souvenir et l'image de son mari si cruellement offensé, déchirèrent tellement son cœur que, durant plusieurs jours, elle ne voulut point sortir de sa chambre où elle ne laissait même pas pénétrer la lumière du jour. Cependant la tendresse affectueuse de son fils, ses attentions, ses discours parvinrent à rendre sa douleur plus calme sans diminuer son repentir. Bientôt elle s'aperçut qu'Aubrey n'était point heureux quoiqu'il assurât sans cesse que tous ses vœux se trouvaient remplis depuis le retour de sa mère.

A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe; le jeune Melbourn l'avait éprouvé. Si le cruel abandon de sa mère avait exposé son enfance à de grands dangers, il fut aussi la cause d'un événement heureux pour lui, car le pauvre enfant avait trouvé dans ce digne pasteur ou protecteur tendre, le bon Evelyn, un instituteur éclairé

et le modèle accompli de toutes les vertus. Lorsqu'il fut abandonné, M. Evelyn l'aima pour lui-même et pour l'amour de sa mère; il se plaisait à l'instruire, et il l'attirait sans cesse chez lui pour lui donner des soins.

M. Melbourn laissait son fils à la campagne sous le prétexte que l'air y était meilleur pour sa santé; il l'y oublia même long-tems après le moment où il aurait dû lui donner un précepteur. A la fin cependant, honteux de sa négligence, il envoya l'ordre de conduire Aubrey à l'école publique. M. Evelyn fit des remontrances, offrit de le prendre chez lui pour une très-modique somme, et sa proposition fut acceptée.

Après la visite d'Emilie au presbytère, M. Evelyn employa toute son éloquence à faire sentir à Aubrey quelle doit être l'étendue des devoirs imposés par la piété filiale. Il lui prouva que les torts des parens ne dispensaient jamais les enfans de l'amour et du respect, et que nul sacrifice ne devait coûter à un enfant vertueux.

Ses leçons, perpétuellement répétées, se gravèrent profondément dans le cœur du jeune Melbourn. Lorsqu'il fut plus avancé en âge, M. Evelyn lui raconta la triste histoire de sa mère, lui rappela sa visite et lui montra le présent qu'elle lui avait fait en le quittant. En écoutant ce récit, Aubrey témoigna la plus touchante sensibilité. Un désir ardent et presque romanesque de retrouver sa mère s'empara de son âme. Sans cesse il courait après sa nourrice pour lui faire répéter jusqu'aux moindres détails, et il lui faisait secrètement le vœu d'être pour sa mère un tendre protecteur.

Mais l'amour filial ne préserve pas d'un autre amour, moins durable peut-être, mais toujours plus vif. Peu de tems avant la mort de son père, Aubrey soupirait en secret pour la fille d'un homme très-opulent, propriétaire d'un château voisin. Melbourn, malgré sa brillante fortune et ses qualités attachantes, était trop modeste pour ne pas se défier de lui-même, trop amoureux pour ne pas éprouver une timi-

dité insurmontable ; il ne se doutait pas qu'il était payé de retour, et se croyait condamné à soupirer en vain. Son attachement cependant était trop visible pour échapper aux yeux de la jeune personne et de son père. Tous deux s'en réjouissaient, et M Ellesmere, charmé de l'avoir pour gendre, rejetait tous les partis qui se présentaient. Cependant jamais le pauvre Aubrey n'aurait eu le courage de se déclarer, sans une petite circonstance qui dévoila l'état de son cœur à miss Ellesmere et fit connaître à lui-même le sentiment qu'il inspirait. Il prenait un soir le thé avec la famille Ellesmere, lorsqu'une dame du voisinage, mal informée des dispositions de M. Ellesmere, vint féliciter Clara sur son prochain mariage. Clara rougit, et Melbourn prenant sa rougeur pour une confirmation de ce discours, se trouva mal et perdit tout à fait connaissance.

Effrayée au-delà de toute expression, et perdant de vue toute autre considération que celle du danger de Melbourn, miss

Ellesmere jeta un cri perçant; et tandis que l'on faisait respirer des sels au jeune homme, elle soutenait sa tête et lui soufflait sur les tempes. Lorsqu'il reprit ses sens, leurs yeux se rencontrèrent avec une expression de tendresse à laquelle ils ne purent ni l'un, ni l'autre se méprendre.

Cher monsieur Aubrey, dit Clara, qu'avez-vous donc? En rougissant, il tourna ses yeux pleins de larmes d'abord sur Clara, ensuite sur l'officieuse voisine, et sortit lentement sans répondre. M. Ellesmere le suivit et lui serrant la main, lui dit tout bas: j'ai lu dans votre âme; le cœur et la main de ma fille sont à vous : venez dîner demain avec nous, et, si vous obtenez son aveu, j'espère avoir bientôt le plaisir de vous appeler mon gendre.

A cette déclaration inattendue, Melbourn transporté de joie, mais trop ému, put à peine exprimer sa reconnaissance à M. Ellesmere. Il l'embrassa en le nommant son père, et revint chez lui méditer sur son bonheur futur.

Le lendemain, un exprès envoyé par un des agens chargés de découvrir mistris Villars, vint lui annoncer qu'on l'avait vue à Londres, et que l'on espérait connaître bientôt sa demeure.

Cette nouvelle mit la vertu de Melbourn à une terrible épreuve. Son devoir lui ordonnait d'aller sur-le-champ chercher sa mère; mais un devoir plus cher encore l'appelait chez miss Ellesmere. Toutefois, pouvait-il se permettre de contracter un engagement qui se trouverait peut-être en opposition avec les devoirs sacrés qu'il aurait à remplir auprès de sa mère.

Enfin la piété filiale triompha. Plein de trouble et d'agitation, il écrivit à M. Ellesmere qu'une importante affaire l'appelait à Londres, et l'empêchait, pour le moment de profiter de la flatteuse espérance qu'il avait bien voulu lui donner. Il envoya sa lettre et partit sur-le-champ pour la capitale, où le hasard produisit la scène décrite plus haut.

Dans le pemier instant, Melbourn en-



traîné par sa sensibilité, et cédant à l'impulsion de son cœur noble et généreux, avait conduit sa mère chez lui comme en triomphe, et avait juré de ne s'en séparer jamais, sans songer combien cet engagement pouvait nuire à ses espérances auprès de miss Ellesmere; mais une réflexion terrible pour un fils, jeta bientôt dans son cœur les plus cruelles alarmes. Il sentit que sa mère ne pouvait devenir la compagne de sa femme. Il se trouvait donc réduit à la dure nécessité de priver sa mère des douces consolations qu'il lui avait offertes, ou de renoncer à la femme qu'il adorait.

Quel parti prendre? la mère qui a violé tous ses devoirs envers lui, envers la société, envers son mari, mérite-t-elle qu'il lui sacrifie un vertueux attachement qui doit assurer le bonheur de sa vie? ne peut-il pas la rendre indépendante? lui donner une existence honorable, et ne point habiter avec elle? ne serait-il pas absurde d'hésiter? sa mère pouvait-elle exiger davan-

tage ? tous les devoirs d'un fils ne seraient-ils pas remplis? Il le pensa d'abord.

Mais hélas! bientôt ses obligations lui parurent d'une nature particulière. Ce n'était pas seulement une mère qu'il devait soutenir, mais un être faible qu'il ramenait dans le sentier de la vertu, une coupable repentante dont il devait adoucir les tourmens et les remords ; une mère enfin qu'il avait promis de ne jamais abandonner, et qui devait être le premier objet de ses soins: comment alors penser à une union dont la première condition serait de l'éloigner de lui ? car il sentait qu'aucune femme ne devait sacrifier les convenances à l'amour, et qu'il était impossible à Clara de l'épouser tant que sa mère resterait avec lui.

Le sévère honneur l'emporta et Melbourn se promit de remplir son devoir rigoureureusement. Mais combien il regretta, dans ce moment, M. Evelyn dont la voix et l'exemple auraient soutenu son courage.

M. Ellesmere et sa fille, furent peu satisfaits de la lettre de Melbourn. Rien ne leur

paraissait excuser un départ si prompt et si peu motivé. Ils se perdaient en conjectures, lorsqu'on vint leur annoncer que M. Melbourn arrivait avec sa mère, désormais compagne de sa vie, et maîtresse dans son château.

A ce récit, Clara, consternée, garda le silence, tandis que le ressentiment de son père éclatait avec violence. Clara s'efforça de l'appaiser, en disant que ces nouvelles n'étaient peut-être pas exactes, que mistriss Villars venait probablement faire une simple visite, et que, sans doute, M. Melbourn leur donnerait une explication satisfaisante. Cependant, elle ne put empêcher son père de lui écrire la lettre suivante :

« Monsieur,

» S'il est vrai que mistriss Villars vienne
» résider avec vous, et qu'on doive la con-
» sidérer de nouveau comme maîtresse dans
» votre séjour, vous devez sentir que vos
» visites chez moi seraient désormais sans

» objet, et que mistriss Villars ne peut jamais devenir la compagne de ma fille.

R. Ellesmere. »

Melbourn répondit :

« Mon cher Monsieur,

» Si vous étiez témoin de la douleur que me cause votre lettre, peut-être me plaindriez-vous. Quels que soient, à mon égard, vos sentimens et ceux de miss Ellesmere, je serai toujours pénétré, pour tous deux, du même dévouement, de la même estime, du même attachement. Je sais que je me ferme à jamais l'entrée de votre maison : mais un devoir impérieux commande ma conduite, et je dois obéir. Ma mère sans appui, ma mère malheureuse et repentante, sera désormais la maîtresse chez moi. Je lui sacrifie toutes mes espérances de bonheur sur la terre, à moins que je ne puisse le trouver dans la certitude d'avoir rempli mon devoir. Croyez, Monsieur, qu'heureux ou mal-

» heureux, je serai toujours dévoué à miss
» Ellesmere et à vous.

» Aubrey Melbourn. »

A la lecture de cette lettre, Clara, personnellement offensée par la résolution inébranlable de Melbourn, ne pouvait s'empêcher d'admirer sa piété filiale; mais son père ne trouvant pas que mistriss Villars méritât de si grands sacrifices de la part de son fils, regarda la conduite de Melbourn comme un prétexte pour rompre son engagement. Il se repentit alors amèrement de sa précipitation, et son orgueil blessé le fit écrire de nouveau.

« Monsieur,

» J'avais refusé un excellent parti, la
» veille de votre dernière visite, persuadé
» que Clara vous préférait, et que vous la
» payiez de retour : mais je vous connaissais
» mal; votre conduite le prouve assez. Je
» viens d'écrire au gentleman que j'avais
» éloigné, et miss Ellesmere, cédant à mes

» prières, à la voix de la raison, consent
» à l'accepter pour époux.

» Nous vous souhaitons, Monsieur, tout
» le bonheur possible avec *la vertueuse*
» *compagne* que vous avez choisie.

» R. ELLESMERE. »

Cette lettre cruelle fit éprouver à Melbourn la plus vive douleur. En vain cherchait-il à dissimuler; sa tristesse et son abattement n'étaient que trop visibles; mais sa mère faisait de vaines tentatives pour en connaître la cause. Un jour, la servante, entrant, l'après-midi, dans son appartement, lui demanda si elle avait vu passer la belle voiture? — Non, et qu'est-ce que c'est que cette belle voiture? — Oh! madame, il faut la voir : ce sont les parens du gentleman qui va épouser miss Ellesmere; ils sont tous arrivés au château. La noce se fera dans quinze jours; l'on fait de grands préparatifs, et d'ici nous verrons le feu d'artifice.

Aubrey Melbourn, qui lisait près de la

fenêtre, laissa tomber son livre, et sortit dans la plus grande agitation. Mistriss Villars le suivit saisie d'étonnement et de crainte, et le trouva presqu'évanoui dans son cabinet. Lorsqu'il eut repris ses sens, il rassura sa mère en tâchant de lui persuader qu'il éprouvait souvent de pareils accidens, et la pria de le laisser seul.

Mistriss Villars soupçonna que l'indisposition de son fils avait quelques rapports avec le récit de sa servante. Elle l'interrogea avec adresse : mais celle-ci ne savait rien. Cependant Emilie n'abandonna point cette idée, et le redoublement de tristesse d'Aubrey la confirma dans son opinion.

Une seule personne, dans la maison, avait la confiance de Melbourn. C'était un vieux sommelier au service de la famille depuis nombre d'années. Seul aussi, dans la maison, il connaissait mistriss Villars, car son fils, par délicatesse, s'était défait de tous les autres domestiques, avant son retour, sans pouvoir prendre sur lui d'éloigner le fidèle Arthur, auquel il avait re-

commandé de traiter sa mère avec respect. Mais ce bon vieillard, animé d'une vertueuse indignation, lorsqu'il avait vu mistriss Villars descendre de voiture, appuyée sur le bras de son fils, n'avait pu s'empêcher de s'écrier : je ne peux la regarder, et, renfermé dans sa chambre, il feignait une maladie, pour éviter de la servir quelque jour à table.

Cependant sa colère paraissant un peu calmée, Melbourn l'avait conduit près de sa mère, dans un moment où elle était seule. Cette précaution ne fut pas inutile, car dès que mistriss Villars vit entrer ce vénérable vieillard, versant des larmes au souvenir de son ancien maître, et des scènes dont il avait été témoin, elle oublia la distance qui les séparait, et courut à lui les mains jointes, le conjurant de ne plus penser au passé, et de le lui pardonner. Arthur s'inclina sans répondre, et, suffoqué par la douleur, se hâta de sortir.

Depuis cette entrevue, mistriss Villars redoutait Arthur, et n'osait s'adresser à lui.

Mais le désir extrême de savoir le secret de son fils l'emporta sur sa répugnance. Elle résolut de tenter un essai, et l'occasion la servit à souhait.

Le lendemain matin Melbourn étant à la fenêtre, plusieurs voitures passèrent sur la grande route, et entr'autres une calèche découverte dans laquelle était une belle personne qui semblait détourner la tête avec affectation. Mistriss Melbourn remarqua l'extrême agitation de son fils qui se retira promptement pour se dérober à ses yeux. Arthur, occupé dans la chambre, murmura à demi-voix : « ces extravagants » affectent, en vérité, de passer devant la » maison. » — Eh! pourquoi n'y passeraient-ils pas, mon cher Arthur? demanda mistris Villars. — Oh! je le sais bien. — Apprenez-le moi, je vous prie. — Ah! que ne l'avez-vous su plutôt! à présent je crains qu'il ne soit trop tard. — Pourquoi donc? — Parce que vous ne pouvez pas empêcher miss Ellesmere d'épouser un autre homme, et que mon pauvre maître meurt d'amour

pour elle, comme elle meurt d'amour pour lui, je crois, car ils disent tous qu'elle est bien triste. — Eh! pourquoi n'épouse-t-elle pas mon fils? — Oh! cela, je ne dois pas vous le dire. — Je vous entends, Arthur: c'est moi..., c'est mon établissement ici qui rompt son mariage; et mon fils, mon généreux fils me sacrifiait son bonheur et souffrait en silence! ô cher Aubrey, que je mérite peu une si noble conduite! les larmes l'empêchèrent de continuer, et sa douleur devint si violente qu'elle excita même la pitié d'Arthur. Elle le supplia avec tant d'instances et avec des expressions si tendres pour son fils, de lui dire tout ce qu'il savait, que le bon Arthur ne put résister et lui révéla tout le mystère.

— Mais, Arthur, croyez-vous réellement qu'il soit trop tard pour empêcher ce mariage, si miss Ellesmere aime Aubrey? — En le supposant, que pourriez-vous faire? — Vous verrez, Arthur, ce que peut une mère pour témoigner sa reconnaissance au meilleur des fils.

A ces mots, Arthur, pour la première fois depuis qu'elle était rentrée dans la maison, la regarda sans humeur. Que voudriez-vous faire? lui dit-il, en adoucissant le ton brusque de sa voix. — Aller trouver M. Ellesmere. — Et que lui direz-vous? — Tout ce que mon cœur me dictera.

Le vieillard garda le silence un moment, rehaussa les cheveux gris qui couvraient son front, du revers de sa main essuya une larme, et lui dit en s'inclinant : j'irai avec vous, madame, je ne vous laisserez point aller seule. Je vais m'habiller et je vous suivrai.

Je n'aurais jamais pensé que je dusse la suivre encore, disait Arthur en lui-même; mais je la crois véritablement repentante.

Mistriss Villars, quelques instans après, descendit sans être aperçue de son fils et voulut absolument sortir seule. Ce refus mortifia excessivement Arthur; cependant il n'insista point : il approuvait tout, pourvu que son jeune maître fût heureux.

Mistriss Villars fit dire à M. Ellesmere

qu'une dame demandait à lui parler en particulier. On l'introduisit sur-le-champ, et lorsqu'elle releva son voile, il tressaillit en reconnaissant mistriss Villars dont la pâleur, l'émotion, les larmes le touchèrent malgré lui. Il sentit dans ce moment son courage faiblir, et d'un air de bienveillance il lui présenta un siège. M. Ellesmère, dit-elle, vous voyez une coupable bien malheureuse, bien humiliée : elle vient implorer votre générosité. J'en suis ravi, madame, répondit-il, ne sachant ce qu'il disait. — Mon fils; mon pauvre fils.... — Que lui est-il arrivé, madame? — Hélas! il languit..., il se meurt d'un amour sans espoir pour votre fille, et je suis le seul obstacle à son bonheur. — Véritablement!... madame... certainement.... il y a bien quelque chose comme cela.... mais.... — Oui, monsieur, je sais tout ce que la piété filiale fait sacrifier à mon fils, quoiqu'il m'ait soigneusement caché son secret ; je sais que sans sa coupable mère, il posséderait maintenant une jeune et vertueuse épouse ; n'est-il pas

vrai, monsieur? — J'avoue, madame, que l'extraordinaire démarche de M. Melbourn au moment même où je l'attendais pour le présenter à ma fille en qualité d'époux, nous a bien surpris l'un et l'autre, et nous a forcé à renoncer..... — Je vous comprends, monsieur, la mère de Melbourn est indigne de vivre avec sa femme..... Personne n'est plus pénétré que moi de cette vérité : mais souffrirez-vous, monsieur, qu'un tel fils soit sacrifié pour une telle mère?... On m'a dit que miss Ellesmere le préférait à celui que vous lui destinez.... — Il est vrai. — O! monsieur, par pitié pour mon fils, par amour pour votre fille, ne concluez pas ce mariage, et si je suis le seul obstacle au bonheur de Melbourn, regardez-moi comme si je n'existais pas. Je m'éloignerai de mon fils; et jamais vous n'entendrez parler de moi. Ordonnez, désignez le lieu de ma retraite : je jure de m'y ensevelir. Je ne manquerai point à mon serment. Mais pour prix de ce sacrifice, acceptez-le pour gendre, rendez-lui le bonheur : je

me soumets à tout. — Chère mistriss Villars, votre offre est bien généreuse, M. Melbourn sait-il la démarche que vous faites en ce moment ? — Non, monsieur, non ; il ne se doute même pas que je connais le secret de son cœur. Ah ! monsieur, vous aurez pitié de lui ! — J'y suis très-disposé, madame. Quant au prochain mariage dont on vous a parlé, c'est une méprise. Les préparatifs actuels se font pour la sœur du gentleman qui aspire à la main de ma fille. Il ne verra pas de sitôt couronner ses espérances, car elle ne veut pas entendre parler de mariage avant six ans. — Ah ! monsieur, vous me rendez l'espoir et la vie ! — Il faut, maintenant, que nous consultions ma fille. En disant ces mots, il offrit la main à mistriss Villars qui le suivait d'un pas chancelant, et l'introduisant chez sa fille : ma chère enfant, lui dit-il, voici la mère de M. Melbourn qui désire vous parler. Clara surprise, partagée entre le plaisir et la crainte, fit un effort pour se lever, et retomba sur son siège en fondant en larmes,

Miss Ellesmere, dit tristement mistriss Villars, il fallait un motif aussi puissant que le bonheur de mon fils pour me déterminer, coupable comme je le suis, à vous importuner de ma présence. Mais je viens vous demander sa vie! voyez une mère à vos pieds, vous implorant, vous suppliant de sauver son fils unique...... S'il faut une victime, que ce soit moi, je vous en conjure; peu importe ce que je deviendrai...... Elle s'arrêta, n'ayant pas la force de continuer, et Clara trop émue, ne put lui répondre.

Il faut que vous sachiez, Clara, dit M. Ellesmere, que mistriss Villars vient, à l'insçu de son fils, proposer généreusement de s'éloigner pour toujours, si vous voulez épouser Aubrey : je suis sûr que votre cœur plaide en sa faveur. Oui, monsieur, répondit Clara; mais croyez-vous, et mistriss Villars imagine-t-elle que je ne suis pas capable d'imiter la conduite noble et vertueuse de M. Melbourn? Puis-je mettre pour condition à notre mariage qu'il chas-

sera sa mère de chez lui ? Non, non........ J'aime et je vénère sa piété filiale; elle lui assure toute mon estime, elle me le rend mille fois plus cher, et je promets de ne jamais appartenir à d'autre qu'à lui; mais, certes, je ne lui imposerai point une telle condition. Je me mépriserais moi-même si je pouvais la désirer un seul instant.

Miss Ellesmere ! s'écria vivement mistriss Villars, ne me réduisez pas au désespoir. Souvenez-vous que je me regarde comme le seul obstacle au bonheur d'Aubrey, et que, pour sauver la vie d'un tel fils,........ Clara tressaillit à l'horrible insinuation renfermée dans ces paroles ;.... mais avant qu'elle pût répondre, Aubrey Melbourn s'élança dans la chambre. Il croyait trouver M. Ellesmere seul avec sa mère. Il changea de couleur en voyant Clara. O! ma mère, s'écria-t-il, je sais ce que vous êtes venue faire ici, et je viens déclarer....— Point de résolution sur ce sujet, mon fils, et craignez mon déses-

poir..... Ecoutez-moi..... M. Ellesmere consent à vous donner sa fille, à condition que je vivrai séparée de vous..... — Et que dit miss Ellesmere ? interrompit vivement Melbourn. Qu'elle vous estime, qu'elle vous admire, qu'elle vous aime, reprit Clara : mais qu'à une telle condition, elle ne sera jamais à vous. Mistriss Villars vient de me prouver qu'elle possède le noble cœur d'une mère : non, je ne la priverai pas des consolations qu'elle a le droit d'attendre d'un fils tel que vous. Melbourn, en l'écoutant, fondit en larmes. Mistriss Villars joignant les mains, voulut s'élancer hors de la chambre ; mais son fils la retint en s'écriant : où allez-vous, ma mère ? — Je n'en sais rien.... Qu'importe, d'ailleurs, pourvu que je sauve les jours de mon fils, d'un fils si bon, si parfait ! — Ma mère, ma mère ! calmez-vous, s'écria Melbourn la pressant dans ses bras, tandis que Clara pressait tendrement ses mains.

Je ne peux tenir à cela, dit M. Ellesmere en sanglottant. Melbourn, je veux vous

surpasser en générosité. Si Clara le désire, elle vous épousera sans aucunes conditions; sans doute mistriss Villars a été bien coupable, mais elle est votre mère; et, quoique..... ici il détourna la tête. Melbourn hors d'état de s'exprimer par des paroles, joignait les mains d'une manière suppliante, et Clara appuyant sa tête sur l'épaule de son père, murmurait un remercîment.

Mistriss Villars? s'écria M. Ellesmere, donnez-moi votre main...... vous êtes jeune encore, vous avez un long avenir devant vous, et je prévois que vos vertus feront oublier vos erreurs. Que Melbourn lui sut gré de ses douces paroles dites à sa mère! Dans l'instant où il allait lui en exprimer sa reconnaissance, Arthur entra d'un air joyeux de les voir tous réunis, et remit une lettre à mistriss Villars.

Cette lettre était du colonel Dorville qui, voyant sa santé décliner chaque jour, et repentant de sa conduite, lui proposait de réparer ses torts en l'épousant. Il la pressait vivement d'accepter ses offres, sans lui dis-

simuler sa position et ses infirmités; il implorait sa générosité et son bon cœur. Je sens maintenant avec amertume, ajoutait-il, combien j'étais criminel de conserver un implacable ressentiment contre vous. Soyez assez généreuse pour me pardonner! hélas! quoique je vous aime toujours, je crains d'être devenu l'objet de votre aversion, et que vous ne puissiez vous déterminer à quitter un fils aussi noble, aussi tendre, pour un mari tel que moi.

C'est une pénible épreuve, dit mistriss Villars, en rappelant toute sa fermeté, mais je dois m'y soumettre et remercier la providence qui me fournit en même temps l'occasion de sauver mon fils, d'expier mes fautes et de réparer mon honneur. Je vais partir sur-le-champ pour Londres, et remplir les nouveaux devoirs que je vais m'imposer : puissé-je ainsi m'acquérir l'estime générale.

Dans cette circonstance, Melbourn ne pouvait s'opposer à son départ. Il voulut du moins que sa mère partît d'une manière

conforme à son rang, à sa fortune, et ne fût pas réduite à dépendre d'un homme dur tel que Dorville. Tout fut bientôt préparé, Clara et Aubrey furent unis et mistriss Villars s'éloigna.

Elle ne savait pas quelle pénible tâche elle aurait à remplir. Bientôt elle connut tous les désagrémens de sa situation. Cet homme qui avait corrompu son cœur en la séduisant par ses grâces, son esprit, son apparente sensibilité, son dévouement sans bornes; cet homme à qui elle avait sacrifié son mari, son enfant, sa réputation, maintenant vieux avant le temps, accablé d'infirmités, suites de son intempérance, honteux du passé, mécontent du présent, effrayé de l'avenir, montrait continuellement un caractère impérieux, beaucoup d'exigeance et de mauvaise humeur: mistriss Villars se soumit à cette cruelle épreuve avec une résignation vraiment vertueuse et un courage digne d'éloges. Deux ans après son mariage, elle écrivit la lettre suivante à Melbourn:

« Je viens d'avoir la visite de M. Elles-
» mere qui m'a parlé, les larmes aux yeux,
» de votre bonheur. Heureux père ! il est
» témoin de votre félicité..... Moi, j'en
» entends parler, c'est encore plus que je
» ne mérite. Il m'a dit aussi que votre en-
» fant croissait à vue d'œil et qu'il n'en
» avait jamais vu de plus beau. Puisse-t-il
» vivre pour vous combler de bénédictions!
» Il vous imitera, vous chérira, et vous
» n'éprouverez jamais la douleur de ne
» pas mériter la tendresse de vos en-
» fans.

» Oh mon fils! si je pouvais espérer que
» de continuelles humiliations, des peines
» sans cesse renaissantes pussent expier des
» fautes aussi grandes que les miennes, les
» devoirs que je remplis maintenant, ob-
» tiendraient sans doute mon pardon du
» ciel et la pitié des hommes !..... mais
» je ne veux pas briser votre cœur en vous
» faisant le triste récit de mes souffrances.
» Je les supporte avec courage, avec joie,
» en songeant à votre félicité que j'ose re-

» garder maintenant comme mon ouvrage;
» et chaque jour j'offre au ciel de nouvelles
» actions de grâces.

» Adieu, mon fils, mon cher fils; con-
» tinuez d'être heureux, et je pourrai moi-
même trouver encore quelque bonheur en
ce monde. »

LE COUPABLE

EST TOUJOURS DÉCOUVERT.

PENDANT la dernière guerre d'Amérique, le colonel Dunbar et le capitaine Apreece, pris par une frégate française dans le cours de la traversée, furent débarqués à Calais, et de-là conduits à Rouen où ils espéraient demeurer prisonniers sur parole; mais leur espoir fut cruellement déçu. Un de leurs compatriotes oubliant les lois de l'honneur, venait de s'échapper tout récemment, malgré son serment, et tous les autres prisonniers subissaient la peine de sa faute. En vain Dunbar et son ami protestaient-ils qu'ils étaient incapables de suivre un tel exemple : on ne fit aucun cas de leurs protestations, qui leur valurent, pour tout avan-

Pag. 262



Le Meurtre découvert.

tage, l'appartement le plus commode dans la prison de la ville.

Un cabinet commun, une chambre à coucher, séparée pour chacun, composaient cet appartement qu'ils auraient trouvé fort agréable toute autre part qu'en prison. Il avait cependant un défaut : situé à l'étage le plus élevé de la maison, il donnait sur la campagne ; et, comme les prisonniers pouvaient, par les fenêtres, communiquer au dehors, et peut-être tenter de s'échapper, on les avait tellement exhaussées et rétrécies, qu'il n'était plus possible d'en profiter, même pour jouir de l'immense et superbe vue des environs. Au bout de quelques semaines, ils parvinrent, à force de sollicitations et d'argent, à obtenir du geolier des marche-pieds assez élevés pour leur procurer cette distraction qui, jointe à la lecture, leur fit trouver leur captivité un peu moins dure. Bientôt même cette captivité cessa de paraître pénible à Dunbar et devint pour lui une source de plaisir.

Les fenêtres donnaient sur une vaste

prairie close de murs et attenante au jardin d'un couvent, qui servaient l'un et l'autre de promenade aux novices et aux pensionnaires. La prison était le seul bâtiment voisin, et la forme et la hauteur des fenêtres ne permettaient pas aux habitantes du couvent de se croire exposées aux regards des prisonniers. Dunbar s'amusait un jour à regarder quelques novices à l'aide d'un excellent télescope, et véritable anglais rempli d'orgueil national, il cherchait à se persuader qu'une de ses compatriotes réunissait seule plus d'attraits que toutes ces jeunes personnes ensemble, lorsqu'il vit paraître une de ces figures intéressantes, enchanteresses, qu'on ne peut oublier après les avoir vues une fois; les grâces, la beauté, la fraicheur la décorent; sa taille et ses formes semblent annoncer plus de vingt ans; mais l'expression naïve de ses traits, la vivacité de ses mouvemens, l'éclat de son teint, ont tout le charme de la première jeunesse. A la réserve d'un long voile blanc, la jeune dame ne portait aucune

partie du vêtement des novices, et Dunbar se flatta qu'elle habitait le couvent comme simple pensionnaire. Il observa, ou du moins, crut observer que les novices lui témoignaient de grands égards, et il en conclut qu'elle était d'une haute naissance. Mais il cessa bientôt de s'occuper de son rang, de sa patrie, pour se livrer tout entier au bonheur de la contempler; et lorsqu'elle sortit du jardin, il resta long-temps encore à la fenêtre, tout plein de son image, et ne respirant plus que dans l'espoir de la revoir le lendemain.

Apreece l'aura-t-il aperçue? Telle fut la première pensée de Dunbar en quittant la fenêtre. Il le souhaita d'abord pour avoir l'occasion d'en parler avec lui; mais bientôt un sentiment jaloux lui fit désirer qu'un autre n'eût point découvert son trésor. Cependant Apreece avait remarqué et admiré la jeune dame; mais très-indifférent au plaisir de la revoir, il ne put s'empêcher de plaisanter Dunbar de son enthousiasme et de cet amour né à la première vue; et

moi aussi, répliqua Dunbar, jusqu'à ce jour, je regardais cet amour non-seulement comme absurde, mais comme impossible. Je ne sais s'il est impossible, repartit Apreece; mais pour absurde, il l'est complètement. Dunbar trop sérieusement épris pour supporter la plaisanterie, rompit l'entretien et se retira.

Le lendemain, le surlendemain, enfin toute la semaine suivante, Dunbar jouit du bonheur de revoir la belle inconnue. Quelquefois elle était seule, et, alors, une sombre mélancolie obscurcissait les traits charmans de son Angélique figure. Le geolier interrogé ne put donner aucun renseignement positif. Il supposait seulement que la belle inconnue était une jeune dame en pension, et Dunbar fut obligé de s'en tenir aux conjectures. Cependant Apreece raillait impitoyablement son ami sur ses amours romanesques, et prétendait que l'inconnue n'avait rien de séduisant. Si ma cousine Mary Cadogan ne louchait pas tant soit peu, ajouta-t-il, elle serait cent fois plus belle.

Ah! s'écria Dunbar, comment pouvez-vous comparer une femme qui louche avec ma belle inconnue? — Chacun son goût: ma cousine Mary me plaît à moi. Cependant il faut en convenir, l'inconnue a quelque chose de frappant, de remarquable dans toute sa personne, et je crois impossible de l'oublier après l'avoir vue même une seule fois. Pour moi, je la reconnaîtrais au bout de dix ans. Mais s'il faut avouer la vérité, je ne la trouve pas assez jeune; elle a au moins vingt-quatre ans; d'ailleurs, jamais femme de mon choix n'aura cet air fier, ce regard plein de dignité, cette taille imposante. J'aimerais une de ces charmantes créatures mignones, timides, craintives, qui s'évanouissent à l'aspect d'une araignée, qui tremblent au bruit du tonnerre, et ne sauraient traverser un ruisseau sans secours. Ah! mon ami, qu'il est doux de calmer leurs craintes, de protéger leur faiblesse, de leur prêter un appui secourable! Qu'on est heureux alors de sa force et de sa supériorité!

Le beau triomphe, en vérité! reprit Dunbar en souriant. Le singulier moyen de constater sa supériorité par la faiblesse d'une femme! Je n'aime point celles qui ont les manières des hommes: mais la force d'âme, le caractère, la raison et l'esprit, sont des qualités précieuses dans l'un et l'autre sexe; et je ne serais pas fâché que ma femme ait assez de courage pour soutenir le mien, si cela était nécessaire. — Eh bien! préférez, si vous voulez, le chêne: pour moi, le lierre seul me plaît. — O! mon cher Apreece, n'avez-vous pas vu souvent le lierre partir du tronc de l'arbre qu'il entoure, et monter insensiblement jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet, et parvienne enfin à le cacher presqu'entièrement? Ainsi, certaines femmes, humbles et soumises en apparence, circonviennent si bien le pauvre mari, le dominent avec tant d'adresse, qu'il est esclave alors qu'il se croit encore maître absolu.

— Fort bien, fort bien: mais, s'il dépend de moi, je choisirai une bien jeune

femme, dont l'âme neuve, le caractère docile, et l'esprit, ne recevront d'autres impressions que les miennes. — Que vous êtes vain! mon cher Apreece; quoi? vous voulez que votre femme soit comme un miroir qui réfléchisse votre image?

— Dites tout ce que vous voudrez : mais je serai ravi, je vous l'assure, d'entendre ma femme adopter toutes mes opinions, et ajouter modestement : « comme dit M. Apreece. »

— Pourquoi vous marier? ayez toujours avec vous un perroquet; alors.... — Voilà votre inconnue, s'écria Apreece. Je parierais bien qu'elle est douée de ce caractère, de ce courage que vous avez la folie d'estimer. .... Mais Apreece aurait parlé long-tems sans être interrompu, car, les yeux fixés sur sa belle inconnue, son ami n'entendait rien de ce qu'il disait.

Apreece tomba malade quelque jours après, et assez sérieusement pour que Dunbar voulut passer la nuit dans sa chambre. Il lut, écrivit, médita jusqu'au matin.

Les premiers rayons du jour pénétraient à peine à travers les barreaux de la fenêtre, que Dunbar, sans faire de bruit, passa dans sa chambre et monta sur le marchepied : mais comment exprimer sa terreur lorsqu'il vit son inconnue courbée sur le cadavre d'un jeune homme très-bien vêtu et tout récemment assassiné, car le stylet était encore enfoncé dans son cœur. L'inconnue en tenait la poignée; elle l'arracha et le jeta dans un étang qui se trouvait à quelques pas. Dunbar respirant à peine, doutant s'il veillait, doutant même s'il existait, immobile d'horreur et d'effroi, il n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux.

La jeune lady, après avoir regardé d'un air craintif autour d'elle, remplit les poches du mort de quelques grosses pierres qui se trouvaient près de là. Joignant ensuite les mains avec l'expression du désespoir, et levant au ciel ses beaux yeux bleux, elle sembla réunir toutes ses forces pour rouler le corps dans l'étang où ses regards inquiets le virent flotter un moment et s'enfoncer

ensuite graduellement. A la fin il disparut, et, comme si elle se fut sentie soulagée par la certitude de cacher le crime, elle leva encore les yeux au ciel, apparemment pour le remercier ; et après avoir soigneusement fait disparaître les taches de sang répandues sur la terre et sur sa robe, elle rentra doucement dans le jardin, ferma la porte sur elle, laissant Dunbar pétrifié d'horreur et d'étonnement, maudissant son misérable sort qui le condamnait à aimer une meurtrière, car, malgré toutes les préventions de l'amour, il la croyait coupable..... En effet, comment refuser de croire à de telles apparences ?

Tandis que le plus affreux soupçon pesait sur son âme, il se demandait si en ne découvrant pas ce qu'il avait vu, il ne devenait pas complice de cet assassinat ? Mais comment exposer la vie de cette inconnue toujours si chère à son cœur ? Dans cet instant Apreece l'appela d'une voix très-agitée, et, du ton de l'indignation, lui dit : ô ! mon cher ami, qu'ai-je vu ? quel démon sous la

forme d'un ange ! qui aurait pu penser... ? Mais je ne l'ai jamais aimée, et je me réjouis de la voir entre les mains de la justice.... Que voulez-vous dire, reprit Dunbar en pàlissant.

Suffoqué par la chaleur, je me suis approché de la fenêtre pour respirer, et j'ai vu l'inconnue, après avoir assassiné un homme, le jeter dans l'étang pour cacher son crime ! mais par Saint-David, elle n'échappera pas ainsi, car si je ne dépose pas contre elle, puissé-je ne jamais revoir le pays de Galles. A ce discours un froid mortel circula dans les veines de Dunbar. Il chercha, par tous les raisonnemens que peut inspirer la passion, sans oser se flatter de réussir, à faire croire à son ami qu'il avait rêvé... Quel rêve, répliqua Apreece; non, non; vous me persuaderez plutôt que j'ai perdu la raison.

Ces mots suggérèrent à Dunbar un moyen pour sauver son inconnue ; tout en la croyant coupable, il ne pouvait supporter l'idée de la voir périr sur l'échafaud. Peut-

être le jeune homme avait-il provoqué ce malheur, peut-être avait-il attenté à sa pudeur, assassiné son père, déshonoré sa sœur ? peut-être l'inconnue était-elle en démence ? toutes ces idées se présentèrent rapidement à son esprit ; en conséquence il répondit aux expressions d'horreur d'Apreece en levant les épaules, en lui riant au nez, en le priant instamment de se calmer et de tâcher de dormir. Mais l'irrascible Gallois furieux et indigné du procédé de Dunbar, s'élança hors de son lit, assurant que de sa vie il n'avait été mieux dans son bon sens, et qu'il ne se laisserait pas traiter comme un insensé. Pauvre malade, reprit Dunbar en lui secouant la main d'un air de pitié ! si vous persistez dans cette détestable plaisanterie, dit Apreece en s'habillant, vous m'en ferez raison sur-le-champ. — La fièvre vous fait extravaguer, mon ami, vous oubliez donc que nous n'avons ni pistolet, ni épée ? permettez-moi de vous aider à vous recoucher.

Attiré par le bruit, le geolier entra dans

ce moment, et tandis qu'Apreece lui racontait tout ce qu'il avait vu, Dunbar répétait que son ami était dans le délire, qu'il ne fallait pas faire la moindre attention à son récit, et qu'il avait le plus grand besoin d'un chirurgien. Mais Apreece protesta de nouveau qu'il jouissait de son parfait bon sens et qu'il se battrait avec quiconque dirait le contraire. Le pauvre garçon, s'écria Dunbar malicieusement, ne m'a-t-il pas, tout-à-l'heure, proposé à moi-même de nous couper la gorge ? Ah ! mon dieu ! que dites-vous-là, interrompit le geolier ; oh ! le pauvre fou !

Furieux de son apostrophe, Apreece lui jeta un livre à la tête, et le geolier fort effrayé, s'écria : diable ! ceci n'est pas une plaisanterie! à moi quelqu'un; holà! Champagne ?.... Lafleur ?.... Jaçques ? .... Victor ?.... accourez ici. Dunbar, en dépit de sa tristesse, ne put s'empêcher de rire de la grotesque fureur d'Apreece, et de la frayeur comique du geolier qui attribuait les terribles regards du Gallois à son délire.

Allons, allons, dit Dunbar, couchez-vous, mon ami, cette violence et cette conduite ne sont pas faites pour nous persuader que vous êtes dans votre bon sens. Il est vrai, dit Apreece, épuisé par l'excès de la colère. Dunbar le voyant plus tranquille, baisser tristement les yeux et garder le silence avec l'air de réfléchir profondément, conçut l'espoir de le convaincre que la scène du jardin était une illusion produite par le délire de la fièvre. Que votre accès a été long, lui dit Dunbar d'un air touché .... — Mon accès ! eh ! quoi ! colonel Dunbar, prétendez-vous réellement me persuader que je suis fou ? — Non pas fou ; mais très-malade. — Que je n'ai pas vu tout ce que j'ai raconté ? — Mais, en vérité, je ne le crois pas. — Je vous répète que j'ai vu l'inconnue comme je vous vois. — Comment était-elle habillée ? — Elle portait un chapeau à plumes et un très-beau schall. — Pauvre esprit troublé ! ne vous rappelez-vous pas que cette dame ne paraît jamais avec d'autre coiffure qu'un voile ? répondez,

l'avez-vous vue d'autres fois habillée comme vous le dites? —Non, jamais; je suis forcé d'en convenir. —Ainsi cette jeune lady, parée d'un chapeau à plumes et d'un superbe schall, vient au milieu de la nuit dans un champ pour commettre un meurtre! voilà une belle histoire, en vérité. Soyez de bonne foi, mon ami; et convenez qu'il est plus facile de vous croire dans le délire que d'ajouter foi à cette relation. —Je veux mourir si je ne commence à penser que vous avez raison, dit Apreece après un moment de silence. Mais je suis certainement bien malade, car il me semble que je vois encore l'inconnue avec son chapeau à plumes et son schall, comme si elle était devant moi.—Preuve sans réplique que votre illusion est un effet de la fièvre, puisque vous croyez voir encore ce qui n'est pas, bien certainement. —Eh bien!... réellement.... j'en suis convaincu, tout à fait convaincu...... Je ne ferai point ma déposition.

Dubar fut si ravi de l'entendre parler

ainsi, qu'il ne put s'empêcher d'embrasser son ami. Elle est sauvée pensa-t il, et pourra vivre pour se repentir de son crime, si toutefois elle l'a commis; mais hélas! il n'est pas permis dans douter.

Le geolier parut alors avec deux de ses gens, et le chirurgien, ce qui mit fin à la conversation. A la vue de ce ridicule cortège, Apreece, irrité, se leva sur son séant, saisit une petite table placée auprès de son lit, et menaça de casser la tête à quiconque voudrait l'approcher. Dunbar crut nécessaire de se mêler de la querelle. Il assura le chirurgien que le malade avait repris sa raison, et répondit de sa tranquillité. Ensuite il obtint d'Apreece qu'il se laissât toucher le pouls. Le docteur lui trouva encore de la fièvre et prescrivit le repos. Dunbar, voyant son ami s'endormir, se retira dans sa chambre.

Je lui ai donc persuadé qu'il avait, pendant un tems, perdu la raison, pensait Dunbar en se jetant sur son lit. J'ai peine à me pardonner une si grossière

tromperie ; mais, hélas ! ne suis-je pas moi-même l'insensé, d'aimer une femme dont je ne sais pas le nom, à qui je n'ai jamais parlé, que j'ai de fortes raisons de croire coupable d'un crime, et, que peut-être, je ne reverrai plus.

Le jour suivant, Dunbar, comme à l'ordinaire surveilla son inconnue. Il la vit paraître dans la prairie, vetue comme à l'ordinaire, mais changée, pâle et livrée à la plus sombre tristesse. Lorsqu'elle passa près de la pièce d'eau, il la vit trésaillir et lever les yeux au ciel.

Apreece, s'écria Dunbar, en entrant chez lui, voilà l'inconnue avec son voile. Elle n'a sûrement pas une garderobe aussi variée que vous l'imaginiez dans votre rève. — Ne dites pas un mot de plus, Dunbar: c'est une mystérieuse affaire que le tems seul peut éclaircir. Dunbar, mécontent de cette réponse, résolut de ne plus revenir sur ce sujet. Répondez-moi, franchement, s'écria Apreece, en supposant l'inconnue aussi laide qu'elle est belle, auriez-vous

montré le même empressement à me persuader que j'étais abusé par une vaine illusion ?

Dunbar fut si complettement pris au dépourvu, que, dans le premier moment, il garda le silence. Il est vrai, répondit-il; alors, je ne l'aurais pas remarquée, et par conséquent je ne me serais pas intéressé à son sort. — Fort bien raisonné, mon cher Dunbar, mais il me faut avoir une grande confiance en vous pour soumettre mes idées ...... car enfin, je jurerais.... Tenez, il me semble encore la voir. Dunbar, effrayé du tour que prenait la conversation, se retira dans sa chambre sous prétexte de prendre du repos.

Le lendemain matin, Apreece se trouva assez bien pour se lever et parut fort empressé de monter à la fenêtre. Dunbar se préparait à l'aider; mais ayant monté le premier, il aperçut l'inconnue avec le schall et le chapeau remarquables qu'elle portait la nuit du meurtre. Il sentit à l'instant que si Apreece la voyait, il n'aurait plus de dou-

tes et voudrait faire sa déposition. Mais comment l'empêcher de monter, sans exciter ses soupçons ?.... Désespéré, ne sachant quel parti prendre, il se laissa tomber, prétendit s'être blessé, et exagérant son mal, pria son ami de le conduire à son lit. Apreece ne se doutant pas du stratagême, lui présenta son bras et le ramena dans sa chambre où il resta pour lui tenir compagnie. Pour cette fois, tout avait réussi. Mais l'inconnue pouvait revenir dans ce fatal costume, et comment empêcher toujours Apreece de la voir ? cette pensée faisait le supplice de Dunbar. Heureusement, le même jour, la paix fut annoncée ainsi que l'echange des prisonniers. Cette nouvelle parvint à la prison dans un moment critique pour Dunbar et son inconnue, car il venait de la revoir encore avec le fatal costume, et passant aussitôt chez Apreece pour tâcher de prévenir un malheur, il l'avait trouvé montant sur le marchepied, lorsque le geolier entra en leur montrant l'ordre de les mettre en liberté. A ces mots, Apreece

descendit du marchepied, se mit à sauter comme un fou et s'écria, dans un transport de joie : Je te reverrai donc encore, ô! mon cher pays de Galles ! allons.... allons... il faut partir sur-le-champ.

Et moi, je reverrai l'Ecosse, pensait Dunbar en soupirant; mais, hélas ! quand, et dans quels lieux reverrai-je l'inconnue ? il se mit de nouveau à la fenêtre : l'inconnue était rentrée! quel prétexte pouvait-il prendre pour ne pas quitter la prison le soir même ? aucun; surtout après avoir reçu une lettre dans laquelle son père, vieux et malade, demandait à le voir avant de mourir. C'est donc une chose décidée, s'écria Dunbar : il faut que je parte; je ne peux sacrifier à ma coupable passion ce que je dois au meilleur des pères ! allons, Apreece, êtes-vous prêt ? lui dit-il en entrant dans sa chambre ; je veux partir à l'instant. — J'en suis fâché, car je ne peux m'en aller avant un jour ou deux. Quoi ! vous me laisserez partir seul, répondit Dunbar en pâlissant, persuadé que son ami

voulait rester pour prendre des renseignemens sur l'inconnue. Il eut beau insister, il ne put le déterminer à l'accompagner. Cependant, après avoir annoncé si positivement sa résolution, il n'osa pas retarder son départ, et, le cœur gros, tournant encore une fois les yeux vers le couvent, il fit ses tristes adieux à Apreece, et s'achemina vers le port.

Ses soupçons n'étaient pas mal fondés. Apreece passa un jour à Rouen pour demander si dernièrement, quelque gentleman n'avait pas disparu inopinément. Le résultat de ses enquêtes ne jeta aucunes lumières sur cette mystérieuse affaire. Cependant le meurtre sera découvert, disait Apreece; tôt ou tard, la vérité sera connue, et quelque jour je reviendrai à Rouen, uniquement pour apprendre quelque détail.

Il partit pour le pays de Galles, tandis que Dunbar s'acheminait vers le toit paternel. Ce bon jeune homme arriva assez à tems pour embrasser son père; mais ni ses soins, ni sa tendresse (et Dunbar était le

modèle des fils), ne purent prolonger son existence, et bientôt Dunbar, maintenant sir Malcom Dunbar, se vit maître absolu d'une grande fortune et d'une belle et romantique habitation. Comme il aimait tendrement son père, il n'eut pas le courage de rester dans un lieu où tout lui rappelait sa perte: il résolut de voyager et de commencer sa tournée par Rouen, pour y prendre les informations que sa piété filiale l'avait empêché de se procurer en sortant de prison. L'image de l'inconnue le poursuivait sans cesse et troublait son repos. Mistriss Malden, voisine et amie de sa famille, inquiète de sa tristesse, de son abattement, lui dit un jour qu'elle le présenterait bientôt à une jeune lady dont la société dissiperait certainement sa mélancolie.

Si les jeunes ladys avaient ce pouvoir, reprit Dunbar, ma tristesse serait bannie depuis long-tems, car j'en ai vu beaucoup depuis que je suis ici. —Sans doute; on voit souvent de jolies femmes, mais on en trouve rarement une qui, par sa beauté,

ses vertus, ses talens et ses charmes, soit la merveille de son sexe. Telle est mon amie. — Eh bien! malgré tant d'avantages, peut-être que son genre de beauté ne me plairait pas. — Vous seriez bien difficile ; décrivez-moi, je vous prie, le genre de beauté que vous aimez.

Dunbar obéit, et traça le portrait fidèle de son inconnue. D'honneur, s'écria mistriss Malden, vous venez de peindre, traits pour traits, miss Arundel. — Alors, je la verrai certainement avec plaisir, répondit Dunbar, peut-être même l'aimerai-je. — La voir et ne pas l'aimer serait chose impossible.

La conversation finit là, mais laissa une profonde impression dans le cœur de Dunbar. Il sentait la nécessité d'oublier une femme qu'il ne connaissait pas et qu'il était trop heureux de ne pas connaître, puisqu'il avait de fortes raisons de la croire coupable d'un crime atroce, et éprouvait une secrète impatience de voir cette admirable miss Arundel, espérant que ses charmes effaceraient l'image de son inconnue.

Trois jours après cet entretien, mistriss Malden lui annonça l'arrivée de madame Altieri et de sa fille. Elle apprit en même tems à Dunbar que miss Arundel, âgée de vingt-cinq ans, était fille du premier mari de madame Altieri. Cette dame, forcée de lui donner sa main par obéissance pour ses parens, n'avait jamais aimé M. Arundel, bien qu'il fut doué de toutes les qualités qui font naître l'amour, et de toutes les vertus qui commandent l'estime. Aussitôt après sa mort, elle épousa le comte Altieri qui la laissa veuve peu de tems après, et mère d'un fils. Enrico, c'était son nom, possédait seul toutes les affections de sa mère qui n'accordait à miss Arundel que l'estime due à ses vertus.

Tels sont quelquefois les caprices des mères. Madame Altieri voyait dans son fils l'image d'un mari dont la mort la désolait encore, et la charmante Editha lui rappelait un époux qu'elle n'avait jamais aimé.

Enrico Altieri, malgré ses nombreux

défauts, possédait quelques bonnes qualités. Il adorait sa sœur qui le payait d'un sincère retour. Cependant, retenu par des liens plus chers, il résidait pour le moment à Florence, tandis que sa mère et sa sœur, revenues en Angleterre, se fixaient à Brigton.

Mistriss Malden détermina un jour pour recevoir madame Altieri et miss Arundel et leur présenter sir Malcolm Dunbar. Mais avant ce jour, il avait entendu vanter si souvent la beauté, l'esprit, la bonté, l'humanité de miss Arundel, qu'il attendait avec une impatience extrême l'heure indiquée pour le rendez-vous. Il y fut avec une satisfaction de cœur non encore éprouvée depuis son départ de Rouen.

Quand il arriva chez mistriss Malden, les dames se promenaient dans le jardin. Dunbar s'y rendit. Oh! comme son cœur battit, en apercevant une femme dont la taille et la démarche lui rappelèrent aussitôt sa belle inconnue! Il s'approcha avec empressement; les dames se retournèrent.

Grand Dieu ! quels furent son étonnement et son émotion, en voyant que cette miss Arundel tant vantée, et son inconnue, étaient une seule et même personne ! Surpris, troublé au-delà de toute expression, il serait tombé s'il ne se fût pas appuyé contre un arbre.

—Qu'avez-vous donc? vous trouvez-vous mal, sir Malcolm? demanda mistris Malden en courant à lui, tandis que miss Arundel lui offrait un flacon et le priait d'en faire usage, d'une voix douce qui pénétra jusqu'au fond de son cœur. Il prit le flacon, regarda la jolie main qui le lui présentait, et tout-à-coup détourna les yeux. Hélas! pensait-il, n'ai-je pas vu cette belle main couverte de sang?

Peu de minutes après, réfléchissant qu'il ne pouvait découvrir à personne la cause de son indisposition, il surmonta son trouble, fit ses excuses aux dames, de la frayeur qu'il leur avait causée, offrit son bras à mistriss Malden, et l'on revint à la maison sans qu'il eût osé lever les yeux sur miss

Arundel. A dîner même, il ne la regardait qu'à la dérobée. Mistriss Malden s'aperçut bientôt que sa belle amie faisait une vive impression sur Malcolm, et ne concevait rien à la singulière et triste expression de son regard.

J'ai appris, monsieur, lui dit madame Altieri, que vous arriviez de France. Oui, madame, répondit Dunbar en rougissant. — Où étiez-vous prisonnier? — A..... à Rouen, dit Dunbar en tremblant et changeant de couleur. — A Rouen? s'écrièrent les dames : nous en arrivons; et je m'étonne que nous ne vous ayions pas rencontré dans la société, ajouta madame Altieri. — Il ne m'était pas permis d'y aller; j'étais en prison. — En prison! dans quelle partie de la ville, monsieur? demanda Editha. — En vérité,.... je ne saurais trop le dire, madame, répondit Dunbar n'osant parler du couvent, et la conversation finit là.

Bientôt après, mistriss Malden parla d'un assassinat commis dernièrement par une jeune lady sur un gentleman qui l'avait

abandonné pour épouser une autre femme. Dunbar s'oubliant un instant, poussa le pied de mistriss Malden pour lui faire entendre de ne pas raconter cette histoire. Mistriss Malden le regarda d'un air surpris. Dunbar sentit l'absurdité de cette action, s'excusa sur sa maladresse, et mistriss Malden continua son récit.

Dunbar ne put s'empêcher de jeter un regard furtif sur miss Arundel. Elle écoutait sans aucune apparente émotion; ses joues conservaient leur fraîcheur : elle se mêla même de la conversation. Mais madame Altieri raconta ensuite qu'un baron allemand, fort connu d'elle et de sa fille, avait disparu pendant leur séjour à Rouen, et que la fuite subite de son domestique avait excité de violens soupçons contre lui. Durant ce récit, Dunbar regarda encore Editha. Ses joues étaient pâles, ses lèvres décolorées; ses yeux baissés semblaient craindre de rencontrer ceux des autres, et toute sa personne offrait l'image de la plus profonde douleur.

On vient de toucher l'endroit sensible, pensait Dunbar; elle est coupable, mais elle se repent. Je me réjouis d'avoir empêché la découverte de son crime. Si Apreece ne la rencontre jamais, j'espère qu'elle est sauvée pour toujours.

La conversation prit ensuite une tournure plus gaie. Miss Arundel essaya d'y prendre part, mais en vain. La journée commencée si agréablement, finit d'une manière triste. Dunbar, ni Editha, n'étaient disposés à parler, et la société se sépara de bonne heure.

Mistriss Malden trouvait Dunbar aussi parfait que miss Arundel, et se flattait de les unir. Mais les projets de Dunbar s'accordaient mal avec les siens, car il avait résolu de fuir Editha, dans la crainte que son amour, porté à l'extrême, ne triomphât de sa raison, et ne l'entraînât à disposer de sa main avant que ses soupçons fussent éclaircis. Il ne put cependant refuser les invitations multipliées de mistriss Malden, et Dunbar, chaque jour plus amoureux, s'a-

percevant que ses soins étaient favorablement reçus, ne se sentit plus la force de combattre sa passion.

Un jour, pendant que mistris Malden était à table, quelqu'un demanda la permission de faire connaître la triste position d'une honnête et industrieuse famille d'un village voisin. Deux vaches mortes, une meule de foin entièrement consumée, l'avaient réduite à la plus affreuse indigence. Pour comble de malheur, le mari, très-malade, languissait dans son lit, et la femme, à peine relevée de couches, ne pouvait, tout-à-la-fois, nourrir son enfant, soigner son mari, et gagner de quoi pourvoir à leur subsistance.

Sur-le-champ, une souscription fut proposée pour ces pauvres gens, et promptement remplie. Mais Dunbar, comme toutes les personnes vraiment charitables, ne se bornait point, en pareille circonstance, à donner de l'argent. Il savait bien que ses soins et les conseils sont souvent aussi utiles que les secours pécuniaires; et il se promit

promettait, à la vérité, de prompts secours: mais, en attendant cet argent, les pauvres malheureux mourraient faute de pain et de soins : cette idée me mettait au supplice. Heureusement ma mère se retira de très-bonne heure, hier soir; je demandai ma voiture... —Et vous vous fîtes conduire ici? —Non, j'ordonnai à mes gens de s'arrêter à quelque distance de cette maison; devais-je montrer aux yeux de la misère l'appareil du luxe et...= pardon, pardon, je l'oubliais. — Je suis venue à pied avec le chirurgien qui m'a rassurée sur sur l'état du pauvre mari, encore plus souffrant du besoin que de la fièvre; oh! combien l'espoir qu'il me donna de le sauver me fit plaisir, puisque je pouvais sur-le-champ procurer au malade ce qui était nécessaire au rétablissement de sa santé. — Vous avez donc passé la nuit ici? — Non, pas toute entière; mais je suis revenue de bonne heure pour voir si les remèdes produisaient un bon effet. Le même projet vous amène, sans doute? — Oui, mais un peu tard....

le cœur d'une femme, et d'une femme telle que vous, miss Arundel, devine et prévient tout quand il faut soulager les malheureux! Ah! croyez, s'écria-t-il en baisant respectueusement sa main, que je ne suis pas fâché de vous trouver supérieure à moi. — Supérieure! en quoi donc? il n'y a pas grand mérite de ma part, en tout ceci; et c'est bien peu de chose pour... Dunbar tressaillit et, l'interrompant d'un ton solennel : sans doute, on fait toujours trop peu si l'on veut compenser ses fautes... Combien de vertus nous paraissent dignes d'éloges et d'admiration, qui, pourtant, sont à peine suffisantes pour expier des torts, et quelquefois des crimes secrets! — Quel grave sermon! reprit Editha en souriant, tandis que Dunbar l'examinait attentivement; il faut espérer que vos bonnes actions et les miennes ne sont point expiatoires. Nous sommes l'un et l'autre trop innocens pour cela; et pour mon compte, je vous assure que je ne me reproche que des fautes d'omission.

Dunbar ne cessa point de la regarder

pendant ce discours. Il lui trouva un maintien si calme, tant de gaîté sur la figure, et l'apparence d'une âme si pure, si bien en paix avec elle-même, qu'en dépit de la scène du couvent, il ne balança plus à penser qu'elle était innocente, et saisissant sa main, il s'écria : je vous crois, je vous crois ; mon cœur me dit que vous avez la pureté d'un ange ; et tandis qu'elle prenait alternativement les enfans sur ses genoux, pour les caresser et les amuser, il pensait que son château n'était pas loin de la chaumière, et que tous ses vassaux le béniraient si miss Arundel devenait l'épouse de leur seigneur. Elle le retira de cet agréable rève en lui demandant comment il ne connaissait pas le quartier qu'il avait habité à Rouen? Au souvenir de Rouen et de sa prison, ces douces illusions se dissipèrent; il ne vit plus dans Editha, la bienfaitrice et l'idole de ses bons montagnards, mais cette femme qui, dans la prairie du couvent, avait un poignard à la main. O! mon dieu!.... mon dieu!.... s'écria-t-il. — Qu'avez-vous, sir Malcolm? demanda miss Arundel effrayée. —

Une douleur violente et subite... mais cela est passé, ajouta-t-il avec une contrainte visible... Vous me demandiez quelque chose, miss... ah! je me souviens maintenant... oui... le quartier de Rouen... Je l'ignore tout-à-fait... mais je me rappelle que la fenêtre de ma prison donnait sur les jardins d'un couvent!...... — Sur les jardins d'un couvent! interrompit Editha pâle et tremblante... Dans cet instant, la mère des enfans rentra, et miss Arundel se leva, et promit, avant de s'en aller, de revenir dans la matinée. — Me permettez-vous de vous accompagner? demanda Dunbar. — Excusez si je vous refuse, lui dit-elle en rougissant : mais je ne veux point donner lieu à d'impertinentes remarques. — Eh quoi? n'êtes-vous pas au-dessus des propos de la sottise? — Non, et j'en serais bien fâchée : je regarde le respect pour les convenances comme une des grandes vertus de mon sexe. Editha Arundel, et sir Malcolm Dunbar, sont d'un rang trop élevé pour ne pas donner l'exemple. — D'accord;

mais la cause qui nous réunit est si naturelle ! nos intentions si pures ! Eh quoi ? ne doit-on pas mépriser la calomnie quand la conscience est sans reproches ? — La conscience est un juge suprême et terrible : il ne faut en appeler à ses décisions que dans les occasions importantes. Si quelqu'un cherchait, en dénaturant les circonstances, à rendre suspect notre tète-à-tête, un peu matinal, à la vérité, aurais-je bonne grâce à répondre : « Ma conscience m'acquitte ; » je méprise la censure du monde. » Non, non ; dans les cas ordinaires de la vie, j'aime bien mieux prendre l'opinion pour règle de ma conduite. — Mais supposons que vous fussiez accusée d'un grand crime... l'innocence de votre conscience vous ferait-elle alors mépriser l'opinion du monde ?

J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, reprit Editha d'une voix altérée, et c'est, peut-être, par une forte conviction des devoirs sacrés qu'impose la conscience, que je n'aime pas à l'invoquer légèrement. Je la regarde comme l'image de la divinité, sur

la terre, et si sa décision nous est favorable, nous devons, même au sein du malheur, avec l'apparence même du crime, lever les yeux au ciel avec confiance, et braver le mépris et le jugement des hommes. — En pareille circonstance, pourriez-vous vivre heureuse, accablée sous le poids de la calomnie? — Heureuse? non; mais tranquille. Je m'efforcerais de détacher mes affections des choses terrestres, j'élèverais mes regards vers un meilleur monde, azyle de l'innocence, et séjour d'une impartiale, d'une éternelle justice! En achevant ces mots, ses beaux yeux se remplirent de larmes, elle dit affectueusement bon jour à Dunbar, et sortit de la chaumière. Dès qu'il la crut suffisamment éloignée, il retourna chez lui, plus persuadé que jamais de l'innocence de miss Arundel, et la trouvant plus adorable encore.

Le lendemain, mistriss Malden lui fit proposer de faire une promenade avec elle et miss Arundel : Dunbar accepta volontiers, et fut exact au rendez-vous : mais

quel fut son saisissement en voyant paraître Editha avec le chapeau et le schall qui rappelaient un si fatal souvenir. Ne trouvez-vous pas, dit miss Malden, votre amie charmante avec ce costume? Dunbar, pour toute réponse, s'inclina. Son cœur était si plein qu'il ne pouvait parler. A la fin, cependant, il murmura d'une voix tremblante : tout ce que porte miss Arundel lui sied bien.

Dans ce moment, son domestique vint lui dire qu'un gentleman l'attendait à son logement, et ne pouvait rester à Brighton que le tems nécessaire pour faire panser ses chevaux. Dunbar sortit sur-le-champ, et, avant d'avoir atteint le bout de l'avenue, il reconnut Apreece qui s'avançait vers la maison. Aussitôt, frappé du danger de miss Arundel, il s'élança en courant comme un fou à la rencontre de son ami, l'embrassa, l'accabla de question, et, feignant une joie qu'il était loin d'éprouver, l'entraîna, sans lui donner le tems de se reconnaître, et le conduisit à son château où il le retint adroite-

ment jusqu'au moment du départ. Quelques heures après, les deux amis se quittèrent; Apreece annonça une absence de quelques mois, et Dunbar, pour le moment, fut délivré de toutes ses inquiétudes. En retournant auprès d'Editha, il se promit d'employer tous ses efforts pour la dégoûter de ce chapeau et de ce schall si funestes à son repos.

Le soir, il accompagna madame Altieri et sa fille chez un gentleman résidant à peu de distance de Brighton. On revint après le soleil couché, et le postillon, un peu ivre et trompé d'ailleurs par l'obscurité, renversa un enfant qui traversait la route. Dunbar, à ses cris, s'élança hors de la voiture et enleva l'enfant de dessous les pieds des chevaux qui allaient toujours.

Au nom du ciel, arrêtez, s'écria Editha; je veux descendre aussi. Non, non, je vous en prie, ne descendez pas, dit Dunbar. Pourquoi vouloir vous donner un spectacle affligeant? Editha, croyant ses secours utiles, ne céda ni aux sollicitations de sa

mère, ni à celles de Dunbar, elle descendit, et madame Altieri continua sa route toute seule. L'enfant était blessé au front, mais peu dangereusement. Editha se mit à genoux auprès de lui, étancha le sang de sa blessure, et lui banda la tête avec son mouchoir. Dunbar, pâle et immobile, la regarda long-tems et finit par détourner les yeux. Son attitude, son schall couvrant à demi son visage, ses plumes agitées par le vent, et la pâle lumière du crépuscule, tout servait à lui retracer un tableau frappant de la scène funeste du couvent, et son émotion devint si forte que, prêt à s'évanouir, il fut forcé de s'appuyer contre un arbre, pour ne pas succomber à son saisissement.

Editha, dans ce moment, finissait de panser l'enfant. Elle lui donna quelque argent et l'engagea à se rendre bien vîte chez ui, promettant d'aller le voir le lendemain. En se retournant, surprise et effrayée de l'état de Dunbar, elle lui demanda avec le plus tendre intérêt s'il était souffrant?

Je vous remercie de votre attention, s'écria-t-il; vous avez changé l'attitude : je puis donc vous regarder sans horreur. Sans horreur! dit Editha en tressaillant... ah! Dunbar, ai-je donc pu vous inspirer ce sentiment, Oui, reprit-il, la regardant en face, persuadé que le moment d'éclaircir tous ses doutes était enfin venu. Votre habillement, votre position, cet enfant blessé, ce sang répandu, m'ont rappelé cruellement un songe terrible que je fis dans ma prison de Rouen.—Un songe, dites-vous, quel songe? — Un songe bien pénible!..... J'ai vu la plus belle des créatures exactement vêtue comme vous l'êtes aujourd'hui, arrachant un stylet plongé dans le cœur d'un infortuné, et traînant ensuite son corps dans un étang. Editha tenait le bras de Dunbar lorsqu'il commença sa narration; insensiblement elle le lâcha, et tomba sans connaissance à ses pieds. Dunbar désespéré, cherchait à lui rendre l'usage de ses sens, et lui prodiguait les noms les plus tendres. En revenant à la vie, Editha remerçia

Malcolm par un doux regard, et Malcolm tombant à ses pieds y prononça l'aveu du plus ardent amour, et jura de le conserver le reste de sa vie. Plus d'une fois la sensible Editha avait secrètement désiré d'entendre cet aveu ; mais dans ce moment terrible, une seule pensée l'occupait et la réduisait au désespoir : Dunbar devait la regarder comme une meurtrière....... d'autres peut-être, et cette idée l'épouvantait, d'autres pouvaient ainsi que lui, connaître son fatal secret. S'armant alors de courage, et recueillant ses forces défaillantes, elle s'appuya sur le bras de Dunbar et s'écria d'une voix déchirante : Non........, ce n'était pas un songe! et plût au ciel qu'une vaine illusion eût abusé vos sens!....... mais enfin, ce fatal secret est connu de vous : ma vie est entre vos mains. Dunbar allait répondre; elle continua : Dunbar, s'il est vrai que je vous suis chère, je vous conjure, je vous supplie de me raconter tout ce que vous avez vu; j'ose même l'exiger.

Dunbar obéit, et lui rendit le conte le

plus minutieux de ce qui s'était passé entre Apreece et lui. Je vois, reprit Editha, que deux fois j'ai dû la vie à vos généreux efforts: fasse le ciel, Dunbar, que je puisse vous récompenser en vous dévouant l'existence que vous avez sauvée. En dépit des apparences, vous ne m'accusez pas, votre amour le prouve; à mon tour je dois parler avec franchise, et j'avoue avec plaisir, que je paie votre affection du plus tendre retour. A ces mots, Dunbar énivré d'amour et de joie, jura qu'il la croyait innocente, mais la supplia de lui expliquer cet étrange mystère. — Vous me demandez une chose impossible, cher Dunbar : mon secret doit mourir avec moi ou moi avec lui, si je suis accusée comme assassin. Quelle horreur ! s'écria Dunbar en repoussant la main de miss Arundel qu'il pressait tendrement dans les siennes; mais la reprenant aussitôt et la portant avec ardeur à ses lèvres, il tomba aux genoux d'Editha en s'écriant : accordez-moi votre main et je saurai vous mettre à l'abri du plus léger soupçon. Je ne le puis,

reprit Editha, d'un ton triste mais décidé. Jusqu'à présent, je croyais mon fatal secret enseveli pour jamais dans l'ombre du mystère, et le vœu de mon cœur était de m'unir à vous, je l'avoue avec plaisir. Tout en vous me faisait souhaiter le bonheur de vous appartenir : maintenant un éternel obstacle s'oppose à notre union. Tant qu'il existera un être qui pourra m'arracher des bras d'un époux pour m'accuser et peut-être me faire condamner comme assassin, je ne serai ni votre femme ni celle de personne, je mourrai plutôt que de violer ma résolution.

Dunbar l'écoutait avec une vive anxiété, mais avec une admiration toujours croissante. Vainement il essaya de changer sa décision. Il offrit de ramener Apreece, de le convaincre de l'innocence d'Editha, et de l'engager par un serment à ne jamais révéler ce qu'il avait vu. Cependant il ne proposait ce parti qu'en tremblant, car il se rappelait l'extrême obstination de son ami. Il espérait d'ailleurs qu'il ne rencontrerait plus

miss Arundel, et craignait, en lui révélant son existence, en lui découvrant sa demeure, de la mettre en son pouvoir.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la porte de madame Altieri et se séparèrent bien malheureux. Ni l'un, ni l'autre ne put trouver le sommeil. Cependant une idée douce et consolante leur faisait paraître leur situation moins pénible. Editha savait qu'elle était aimée et que l'attachement de son amant avait triomphé même des soupçons les mieux fondés. Dunbar avait la certitude que la vertu seule d'Editha et non pas son indiférence s'opposait à son bonheur, et qu'en refusant sa main elle souffrait autant que lui.

Le jour suivant ils se rencontrèrent mais en société, et madame Altieri annonça qu'elle était obligée de retourner immédiatement à Rouen. A cette nouvelle, Dunbar et Editha se regardèrent tristement, et lorsqu'ils purent se parler, j'espère, dit Dunbar, que vous me permettrez de vous accompagner. Il me serait impossible d'exister

loin de vous, tandis que vous habiteriez un lieu où vous pouvez être exposée aux plus grands dangers.

— Si vous voulez venir comme ami et non comme amant, si vous me promettez de ne pas me persécuter pour obtenir un aveu que je ne ferai jamais, j'y consens avec joie.—Cruelle condition; mais je cède à tout plutôt que de ne pas vous suivre. Alors, il fit part de son désir à madame Altieri, et elle consentit froidement qu'il fût du voyage.

Le soir, quand Dunbar revint après avoir fait ses préparatifs de voyage, il entendit les ladys parler très-haut, et s'aperçut en entrant que miss Arundel paraissait fort agitée.

Je suis enchantée que vous arriviez, sir Malcom, dit madame Altieri. J'espère que vous serez de mon opinion, et, comme vous avez quelque influence sur miss Arundel, vous pourrez peut-être la convertir. Elle soutient avec vivacité qu'une personne peut commettre un meurtre et cependant

avoir le cœur bon et sensible; qu'en pensez-vous ?

Il est impossible d'exprimer la peine et l'embarras de Malcom. En regardant Editha, il la vit si pâle et si abattue, qu'en dépit de sa confiance et de son amour, il ne put s'empêcher de penser qu'elle faisait un retour sur elle-même en émettant cette opinion.

Vous ne répondez pas, sir Malcolm? s'écria mistriss Malden, et vous paraissez confondu de la question de madame Altieri. Il m'est impossible en effet de répondre, dit Dunbar, je ne prononcerai point entre le jugement de deux personnes qui ont l'une et l'autre des droits à mon respect et à ma déférence. Cette réponse évasive, et sa contrainte visible ne décélaient que trop ses secrètes pensées. Miss Arundel le comprit, et son cœur se serra douloureusement. Dunbar jeta un coup d'œil scrutateur sur elle, et la vit plongée dans un abattement qui le blessa jusqu'au fond de l'âme. Il crut s'apercevoir qu'elle le regardait d'un air de

reproche ; il ne se trompait pas. Bientôt après, Editha trouva moyen de lui dire : je vois clairement ce qui s'est passé et ce qui se passe encore dans votre âme, et cependant vous désirez m'épouser ! hélas ! quand je n'aurais été qu'un seul instant l'objet de vos soupçons, croyez-vous que je voulusse jamais devenir votre femme ?

Dunbar fut désolé de ces paroles et de la triste expression avec laquelle Editha les prononça. Il saisit sa main, promettant qu'il ne la soupçonnerait plus : c'est impossible, répondit-elle, en se rapprochant de la compagnie.

Le soir, madame Altiéri, seule avec sa fille dont elle avait envié la supériorité, observa que, sans doute, une jeune personne aussi stricte qu'elle sur toutes les convenances, ne permettrait pas qu'un gentleman, dont les intentions étaient aussi marquées, l'accompagnât en France, sans avoir préalablement demandé sa main ?

Nous nous sommes expliqués, dit Editha avec l'accent d'un profond désespoir.

— Eh bien, cet hérétique deviendra donc votre mari ?....... Votre père, miss Arundel, vous a rendu si indépendante de moi, que je ne dois pas me flatter d'être consultée par vous dans cette occasion. Je déclare cependant que je n'approuverai jamais votre union avec un hérétique.

— O ! ma mère, s'écria Editha, croyez-vous que j'oublie jamais et vos droits et mes devoirs ? Ma conduite n'a-t-elle pas été assez respectueuse jusqu'à présent pour vous convaincre que ma tendresse suffit pour me soumettre à vos volontés, quelle que soit ma fortune ? Je vous rends justice, répondit madame Altieri, assez sèchement ; mais enfin, devez-vous épouser sir Malcolm ?

— Non, madame. Ce n'est pas que la religion soit un obstacle à notre union. Mon père m'a appris à respecter les opinions religieuses de chacun ; et sir Malcolm Dunbar pense comme moi sur ce sujet, je n'en doute pas.

N'en parlons plus, dit madame Altieri, avec hauteur ; je ne peux supporter de vous

entendre parler sur ce sujet. Vous ne devez donc pas épouser cet homme-là ? — Non, madame. Je ne me marierai jamais, répondit-elle, fondant en larmes. — Le sait-il ? — Oui. — Alors, pourquoi veut-il vous accompagner à Rouen ? — Il désire faire ce voyage pour une ville dont il ne connaît que la prison.

Je crains, miss Arundel, que vous n'ayiez oublié le pauvre baron assassiné. — Oublié ! plût au ciel, s'écria miss Arundel, en tressaillant. Non, madame, non, je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir oublié ! Se retirant alors dans son appartement, elle donna un libre cours à ses larmes.

Le lendemain, madame Altieri rendit compte de cette scène à mistriss Malden, en lui faisant part de ses soupçons. Le baron, lui dit-elle, rendit pendant quelque tems des soins à miss Arundel, et la négligea ensuite lorsqu'il paraissait faire des progrès dans son cœur ; mais l'inconstance du baron semble avoir gravé plus profondément son image dans le souvenir de ma fille, et

je crains qu'elle n'ait pour jamais renoncé au mariage à cause de lui.

Mistriss Malden répéta cette conversation à Dunbar, qui, en l'écoutant, ne pouvait se défendre d'une secrète horreur et d'un soupçon involontaire. Il oubliait en ce moment ses promesses et ses résolutions, et ce récit lui donnait lieu de penser que le baron avait péri victime d'un accès de jalousie. Mais le jour suivant, quand tout fut prêt pour le départ, ses soupçons s'évanouirent; l'amour en triompha. Dunbar, plus passionné que jamais, oublia tout pour se livrer uniquement au bonheur de voir et d'entendre Editha. Ils débarquèrent à Dieppe, et prirent la route de Rouen.

C'est là qu'était votre prison, dit Editha à Dunbar en entrant dans la ville; en même tems, elle lui pressa la main avec un mouvement convulsif, et tous deux gardèrent un morne silence jusqu'à leur arrivée chez madame Altieri.

Dunbar sortit, et après avoir arrêté un logement dans le voisinage, il entra dans

un café. Dans ce moment, un homme disait à quelques personnes rassemblées autour de lui : « Tout se découvrira sans doute, le domestique soupçonné d'avoir assassiné le baron allemand son maître, est maintenant dans les prisons de Rouen. Dans son premier interrogatoire, il a avoué qu'il s'était enfui avec les effets de son maître. On ne peut même affirmer que le baron soit mort assassiné, car on n'a pu, jusqu'à ce moment, recueillir aucun indice sur la cause da sa disparition. »

Dunbar, pendant ce discours, éprouvait les plus horribles craintes. Il lui semblait qu'un mauvais génie ramenait Editha dans le moment le plus critique ; et les plus sinistres pressentimens l'accablaient.

Le lendemain il se rendit chez Editha avec le projet de la voir seule et de lui dire ce qu'il avait entendu ; mais il la trouva en nombreuse compagnie, et tressaillit involontairement en la voyant avec le chapeau et le schall qu'il ne revoyait jamais sans terreur.

J'avais promis de ne plus porter ce costume, lui dit tout bas Editha, en rougissant, car je sais combien il vous déplait; mais nous allons passer la journée chez notre meilleure amie, c'est elle qui m'a donné cette malheureuse parure, et je la porte aujourd'hui, bien malgré moi, je vous l'assure, c'est uniquement pour lui faire plaisir. Adieu, nous nous retrouverons ce soir, à la promenade publique. En disant ces mots, elle monta en voiture et disparut.

Oh! que les heures me paraîtront longues jusqu'à ce que je la revoie, pensait Dunbar.

Le soir, il arriva le premier à la promenade et la parcourait avec impatience, lorsqu'il vit de loin paraître Editha donnant le bras à madame Altieri. Il se hâtait d'aller à leur rencontre, mais se sentant retenu par le bras, il se retourna et se trouva en face d'Apreece et d'un autre gentleman. Cette terrible rencontre priva entièrement Dunbar de sa présence d'esprit; il s'arrêta silencieux et immobile et portant sur son

visage l'empreinte d'une consternation profonde.

Par Saint-David, s'écria Apreece, il est bien étrange, Dunbar, que ma vue vous fasse toujours trouver mal..... Sur mon âme, je crois que vous allez encore vous évanouir.

O! ciel! la belle créature, dit l'ami d'Apreece en apercevant miss Arundel. Apreece se retourna, et s'écria : c'est elle!...... par le ciel, c'est elle-même..... la meurtrière du couvent.... A ces mots terribles, Dunbar tomba sans connaissance. Editha, calme et résignée, croisa ses mains sur sa poitrine, éleva ses yeux au ciel, et s'arrêta.

Quel est cet insensé? demanda madame Altieri, qu'on l'éloigne. Apreece, piqué de cette épithète, répondit qu'il avait toute sa raison, et que, devant tous les tribunaux du monde, il soutiendrait son accusation.

La foule se rassemblait; un gentleman s'approchant d'Apreece, lui dit qu'il se méprenait à coup sûr, que cette dame était miss Arundel, un modèle de vertus.

.. Mademoiselle Arundel? dit une femme du peuple..... eh mais,.... c'est le nom de la dame....... je me le rappelle très-bien. Ce pauvre baron en avait obtenu un rendez-vous le soir même où il disparut, où, sans doute, il fut assassiné, mais non pas par mon mari. Qui êtes-vous? dit un autre individu.— Je suis la femme de Gérandi, maintenant en prison comme soupçonné d'avoir assassiné le baron Holstein son maître. Mais il prouvera son innocence, car il a trouvé aujourd'hui un billet de miss Arundel qui donne rendez-vous au baron dans la prairie tenant au jardin du couvent; et il doit le produire au procès. Voilà mon accusation avérée, s'écria le fougueux Apreece.

Madame Altieri, indignée que sa fille ne dît pas un seul mot pour sa défense, repoussa son bras avec une violence approchant du délire, s'évanouit et fut portée, sans connaissance, dans le café le plus voisin. Un officier de justice s'approchant alors de miss Arundel, lui déclara qu'il se trouvait dans la pé-

nible nécessité de la conduire en prison. — Que ta volonté soit faite, ô mon dieu, dit-elle sans témoigner le moindre effroi; et aussitôt elle suivit l'officier de justice d'un pas ferme; cependant lorsqu'elle passa devant Dunbar, toujours évanoui, ses yeux se remplirent de larmes; elle s'arrêta, et pressant ses mains glacées dans les siennes, cher et malheureux Dunbar, dit-elle avec un profond soupir........ Elle continua sa marche, suivie d'Apreece qu'on avait sommé de comparaître pour faire sa déposition. Il se repentait alors de sa précipitation; mais il n'était plus tems de reculer.

Dunbar fut transporté dans la maison où l'on avait conduit madame Altieri, et reprit enfin connaissance. Il sut bientôt tout ce qui s'était passé et se rendit avec empressement auprès de madame Altieri pour lui donner des consolations. Quel fut son étonnement de la trouver animée de la plus violente colère contre sa malheureuse fille, et peu disposée à la croire innocente. Indigné de sa barbarie, révolté de ses discours,

il se retira brusquement et courut à la prison pour essayer de voir Editha. Il ne put y parvenir, et revenait chez lui désespéré quand il rencontra Apreece et son ami qui le cherchaient de tous côtés...... A la vue d'Apreece, sa fureur et son désespoir ne connurent plus de bornes; il le saisit rudement par le bras en jurant que sa vie répondrait de celle de miss Arundel.

Vous pouvez dire et faire tout ce qu'il vous plaira, répondit Apreece, je n'aurai point de ressentiment, je me maudis moi-même depuis que je l'ai vue et entendue, cette noble et infortunée miss Arundel; lorsque j'ai fait ma déposition, et qu'on l'a conduite en prison, elle s'est tournée vers moi et m'a dit avec la voix et le regard d'un ange : « Monsieur, je vous pardonne : vous serez probablement cause de ma mort; mais vous avez fait votre devoir en livrant à la justice celle que vous supposiez coupable d'un meurtre; puisse le témoignage de votre conscience adoucir les regrets que vous sentirez peut-être un jour, comme la pureté

de la mienne me fait supporter maintenant mes souffrances. » A ces mots, j'ai pensé m'évanouir ; je n'ai pu dire une seule parole et dans ce moment j'aurais parié ma vie qu'elle n'était pas coupable. Vous la croyez donc innocente ? reprit Dunbar. — Réellement, je...... je ne sais pas exactement ce qu'il faut croire.... mais je suis au désespoir de l'avoir accusée... Adieu ;.... je vois que ma présence vous est insupportable.... vous avez droit de me haïr sans doute ; mais si je suis coupable, c'est en partie votre faute, et vous êtes autant à blâmer que moi.

Moi,.... à blâmer! s'écria Dunbar....
— Oui, vous..... c'est votre dissimulation, Dunbar, c'est votre stratagême insultant pour un ami tel que moi qui a tout perdu. Ah! Dunbar, si vous aviez été sincère, si vous m'aviez dit : Apreece, ma vie est attachée à la sienne,.... et si vous exposez ses jours, vous me donnez la mort ; alors, cher Dunbar, j'aurais eu compassion de votre folie, en la blâmant toutefois :

mais l'amitié aurait étouffé le cri de ma conscience et le fatal secret restait à jamais enseveli. Tous deux, seuls dans l'univers .... — N'ajoutez pas un mot, s'écria Dunbar, si vous ne voulez pas me rendre fou de désespoir. Ah! grand dieu! faut-il qu'aux tourmens affreux que j'endure se joignent encore le remords et le repentir! que n'ai-je imploré votre amitié, votre humanité en faveur de votre malheureuse et innocente victime! —Ma victime!.... ma victime!... ah! Dunbar, ne l'appelez pas ainsi, vous me désespérez. Il s'éloigna rapidement, et Dunbar revint chez lui plus malheureux encore que jamais.

Je ne m'appesantirai point sur sa douleur, sur les inutiles regrets d'Apreece, sur la colère de madame Altieri, durant les trois jours qui précédèrent l'interrogatoire de Gérandi et d'Editha; ni sur le calme, la dignité, la résignation de cette dernière: je passe au procès.

Gérandi répéta ce qu'il avait déposé dans son premier interrogatoire; mais il annonça

que, depuis, il avait trouvé une lettre qui prouvait son innocence et le crime de miss Arundel. Il produisit alors le billet suivant écrit en français, et qui fut lu sur-le-champ :

« J'ai quelque chose d'important à vous » dire, cher Baron ; mais je vous vois » maintenant rarement, et jamais seul. » Voici un moyen de nous trouver ensem-» ble sans danger d'être interrompus : Vous » connaissez la petite porte qui donne sur » la prairie derrière notre couvent. Je vous » en envoie la clef, et une heure avant » le jour, jeudi 4 août, je vous y attendrai. » Soyez exact et discret.

» EDITHA ARUNDEL. »

Deux ou trois témoins furent appelés. Ils affirmèrent, en pleurant, que l'écriture de la lettre était de Miss Arundel, et Gérandi fut déchargé de l'accusation d'assassinat.

Editha comparut à son tour, s'appuyant sur le bras de Dunbar, qui s'efforçait de

maîtriser son émotion, pour ne pas affaiblir le courage de la prisonnière. Après avoir fait son serment d'une voix tremblante, Apreece décrivit ce qu'il avait vu, détailla l'habillement, le schall, le chapeau, et toute la conduite d'Editha. Le schall, le chapeau et la robe furent apportés; Apreece jura que c'étaient les mêmes. — Mais avez-vous vu la prisonnière porter le coup? demanda le juge. — Oh! non; non, Monsieur. Peut-être ne l'a-t-elle pas porté, répondit-il vivement. Dans cet instant, une horrible preuve vient à l'appui de la déposition d'Apreece. On venait de trouver dans l'étang, le poignard et le cadavre qui fut reconnu par plusieurs témoins pour celui du baron. A cet aspect, Editha tomba sans connaissance dans les bras de Dunbar.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, on lui présenta la lettre signée : Editha Arundel. Elle avoua que cette écriture ressemblait tellement à la sienne, qu'elle même n'y voyait aucune différence : mais elle appella Dieu à témoin qu'elle ne l'avait jamais

écrite. Gérandi produisit un porte-feuille de son maître *, où se trouvaient plusieurs lettres de la même main, signée E. A. Elles étaient courtes, écrites en Anglais, et plus d'une contenaient des expressions de tendresse, de jalousie, des reproches et des menaces de vengeance; une, entr'autres, écrite en français, s'exprimait ainsi : « Homme » parjure! tu viens d'abandonner, de tra- » hir Editha, qui te fut si chère un ins- » tant... Eh bien! tremble! ton sang ex- » piera ta lâche perfidie... Redoute la » vengeance d'E. A. » Quelle horreur! s'écria Editha; que de preuves accumulées!.. Un nouveau témoin fut appelé. Editha tressaillit de surprise à sa vue. Giuseppa! s'écria-t-elle, est-ce que tu viens aussi pour témoigner contre moi?

Cette fille pâlit, mais se remit bientôt, et déposa qu'étant femme-de-chambre d'Editha durant son séjour à Rouen, sa maîtresse reçut, le 3 août, une lettre qui lui causa la plus grande agitation; qu'après l'avoir déchirée en morceaux et jetée dans

la cheminée avec un trouble extrême, Miss Arundel s'était retirée dans son cabinet, où elle l'avait entendu marcher avec précipitation ; que la curiosité l'avait portée à ramasser les morceaux épars dans la cheminée, et qu'elle les avait toujours gardés depuis, dans l'idée qu'ils contenaient quelques mystères ; que le même soir, elle avait été renvoyée injustement par Miss Arundel, et qu'ayant su, depuis deux jours, que Gérandi était accusé du meurtre du Baron, et Miss Arundel arrêtée pour la même cause, elle s'était souvenue de sa lettre déchirée, et avait résolu de la produire, dans l'espoir qu'elle éclaircirait bien des doutes. Les morceaux de papier furent rapprochés, et l'on put lire facilement ce qui suit, écrit en français :

« Votre aimable et flatteuse invitation, » belle Editha, me remplit de joie et de » reconnaissance. Oui, je ne manquerai » pas de me rendre demain matin, une » heure avant le jour, dans la prairie du » couvent, suivant votre désir. Oh ! que

» les heures vont me paraître longues d'ici » là.

» Le plus dévoué de vos admirateurs,

« Ernest de Holstein. »

Cette lettre completta l'évidence du crime, et le sort de la malheureuse Editha fut irrévocablement décidé. On lui demanda ce qu'elle avait à dire pour sa défense. Rien, répondit-elle avec une noble résignation. Apreece prévoyant les conséquences de cette fatale réponse, fut obligé de sortir pour ne pas succomber à son émotion, et l'infortuné Dunbar cédant aux prières réitérées d'Editha, se retira suffoqué par la douleur.

Les juges, après une longue délibération, déclarèrent miss Arundel coupable de l'assassinat du baron, et prononcèrent contre elle la sentence de mort.

Editha écouta son jugement avec la plus grande fermeté et n'interjeta point appel. Le tribunal cependant lui accorda quatre jours, afin de lui laisser les moyens de se pourvoir. Editha, toujours calme, remer-

cia la Cour, et suivie de la pitié, et même de l'admiration générale, elle fut reconduite en prison.

J'essaierais vainement de décrire le désespoir de Dunbar et celui d'Apreece, lorsque le sort d'Editha fut irrévocablement fixé. Mes lecteurs ne s'étonneront pas que la présence de ce dernier fût horrible pour Dunbar, et qu'il refusât de le voir, ainsi que tout autre. Toutefois, dans le dessein de faire quelque chose d'agréable à Miss Arundel, il surmonta sa douleur, et demanda une entrevue à Mad. Altieri, pour l'engager à diminuer, par sa présence et ses consolations, l'horreur des derniers momens de sa malheureuse fille. En paraissant devant cette marâtre, les sanglots étouffèrent sa voix, et il tomba sur un siége, à demi évanoui.

Sir Malcom, dit Mad. Altieri, cette douleur fait beaucoup trop d'honneur à Miss Arundel, qu'assurément je n'appellerai pas ma fille. — Infâme! s'écria Dunbar, outré d'une telle barbarie, vous la croyez donc

coupable. — Assurément. Son crime n'est-il pas prouvé jusqu'à l'évidence? — La plus forte évidence, Madame, n'est pas toujours une preuve, et l'on a plus d'une fois reconnu l'innocence après la condamnation, et, ce qui est affreux, après le supplice. A l'évidence dont vous parlez, Madame, j'oppose le caractère connu, la vive sensibilité de Miss Arundel, son angélique douceur, et cette vertu active qui assure sa pitié à tous les malheureux. Non-seulement, je la crois injustement condamnée, mais je vois une victime généreuse qui se dévoue par quelque noble raison qui vous est inconnue!

Vous êtes un juge généreux, reprit madame Altieri avec hauteur; mais vous aimez, et l'amour vous aveugle dans cette circonstance. Cependant, que miss Arundel soit coupable ou non, je voudrais, à quelque prix que ce fût, lui sauver la vie. Je ne l'ai jamais aimée si tendrement que mon fils Altieri, mais enfin c'est ma fille. Ainsi, monsieur, si l'argent peut fournir les

moyens de la soustraire au supplice, je suis prête à faire tous les sacrifices. — J'ai déjà formé un plan, reprit Dunbar; Dieu veuille qu'il puisse réussir! En attendant, accompagnez-moi, madame, je vous en supplie, et venez la consoler dans sa prison. — Jamais, dit madame Altieri, jamais je ne verrai celle qui me déshonore; et nous sommes séparées pour toujours.

Dunbar écoutait avec horreur des expressions si peu dignes d'une mère, et ne pouvant supporter plus long-temps la vue de madame Altieri; il sortit sans répondre, et jetant sur elle un regard de mépris et d'indignation, il courut à la prison où il pénétra non sans difficulté, et trouva auprès de miss Arundel, Apreece pleurant comme un enfant, et la conjurant au nom du ciel, de profiter du moyen qu'il lui offrait pour s'échapper. Mais Editha refusa sa proposition avec fermeté. Avez-vous vu ma mère, s'écria-t-elle aussitôt que Dunbar parut. Viendra-t-elle me voir? — Non! — Elle ne veut pas me voir..... quand je vais

mourir ! — Non : mais ne pensez pas à elle, elle est indigne d'un enfant tel que vous. — Elle me croit donc coupable ? — Hélas ! oui.....!.... en dépit de tout ce que j'ai pu lui dire.. — Mais vous? dit Editha avec vivacité, vous me croyez innocente? — Oh ! oui ; du fond de mon âme, s'écria Dunbar, en arrosant de ses larmes les mains d'Editha qu'il pressait respectueusement sur ses lèvres... — Riches, pauvres, tout ce qui vous connaît dans cette ville, pense de même, dit Apreece,...... ah ! grands dieux ! qu'ai-je fait ? en disant ces mots, il se tordait les mains de désespoir.

Malgré l'horreur de sa position, Editha ressentit un mouvement de joie. L'assurance d'être aimée, d'être acquittée par les regrets d'estime de ceux qui la connaissaient, soutint son courage et lui causa un doux attendrissement. Bons et généreux amis ! dit-elle, en pressant en même-tems les mains d'Apreece et de Dunbar. — Grand dieu, s'écria Apreece en sanglottant, elle m'appelle son bon et généreux ami ! Au

nom du ciel, laissez-nous, dit Dunbar, je ne peux supporter votre présence. — Je m'abhorre moi-même ! reprit tristement Apreece se préparant à sortir. — Restez, s'écria Editha. Cher Dunbar, par amour pour moi, je vous conjure d'oublier votre ressentiment, et d'imiter mon exemple en pardonnant à votre ami. Si vous voulez me voir, il faut que vous le voyez aussi, car je veux le charger de quelques devoirs à remplir après ma mort. — Et vous l'emploirez de préférence à moi ! — Vous m'approuverez, mon ami ; ne perdons point un tems précieux. Je crois que vous vivrez assez l'un et l'autre pour voir mon innocence prouvée. ... — Je ne le verrai point ! s'écria Dunbar... je ne vous survivrai pas !

Editha, le cœur déchiré par la douleur de Dunbar, reprit, après un instant de silence... Oui, j'ose l'espérer, mon innocence sera reconnue ! alors, quelle consolation pour Apreece de se dire que je l'ai employé comme ami ; que j'ai approuvé les

motifs qui l'ont porté à me dénoncer, et que je meurs en priant pour lui! Oh! vous croyez me consoler ainsi? s'écria Apreece; non, non, chassez-moi, accablez-moi d'injures, maudissez-moi, créature angélique, et ne me bénissez pas.

En disant ces mots, il tomba presque sans connaissance à ses pieds, dans un tel excès de désespoir, que Dunbar, lui-même, en eut pitié, et lui dit, tout bas, en le relevant, qu'il n'était pas impossible de la faire échapper. Cet espoir ranima Apreece, et tous deux prenaient congé d'Editha, lorsqu'elle les retint pour les charger d'une lettre à sa mère, écrite de manière à émouvoir le cœur le plus dur; mais Editha craignant qu'elle ne fût sans effet, joignit les mains en s'écriant : non, non, elle ne voudra ni me voir, ni me pardonner!... et cependant, combien j'ai de droits à sa tendresse!... O! ma mère, mère cruelle, et cependant si chère à mon cœur, combien vous serez malheureuse, quand vous sau-

rez, car je ne doute pas que vous ne l'appreniez un jour, tout ce que j'ai sacrifié à votre repos, et combien je vous aimais!

L'émotion l'empêcha de continuer, et Dunbar, suivi d'Apreece, se retira pour chercher les moyens de la auver. Apreece jura, si elle refusait leurs secours, d'employer la force s'il était nécessaire, et de l'enlever malgré elle.

Pendant que les deux amis mettaient tout en œuvre pour la soustraire à la mort, la reconnaissance et l'affection s'occupaient, d'un autre côté, du même soin de la sauver.

Editha possédait, à vingt milles de Rouen, une terre superbe que lui avait laissée son père. Ses nombreux vassaux, traités par elle comme ses enfans, comblés de ses bienfaits, la regardaient comme un ange envoyé du ciel pour les protéger et les rendre heureux; ils l'adoraient, et tous auraient fait volontiers le sacrifice de leur vie pour sauver celle de miss Arundel. Qu'on juge de la désolation générale, lorsque la nouvelle de sa condamnation parvint au

village. Le désespoir, l'indignation s'emparèrent de tous les cœurs; hommes, femmes, enfans, pénétrés de la même douleur, animés par le même sentiment, se réunirent, et, dans leur fureur, résolurent de sauver leur maîtresse adorée, au péril même de leur vie. Quand ce premier mouvement fut un peu calmé, Jacques, vieux serviteur de lord Arundel, établi, par Editha, régisseur de sa terre, acheva de modérer ces transports indiscrets, et leur persuada qu'il vallait mieux employer la ruse que la force, et promit de partir sur-le-champ pour Rouen, avec une somme assez considérable pour gagner le geolier. A peine eût-il annoncé son projet, que chacun courut chez soi, rapporta le produit de ses économies, et força le bon Jacques à l'accepter pour grossir la somme destinée à sauver leur bonne maîtresse. Le fidèle Jacques, ému jusqu'aux larmes, se hâta de partir, et agit avec tant d'adresse et de promptitude, que le jour même fixé pour l'exécution, tout était prêt pour arracher miss Arundel au supplice.

Les religieuses, convaincues de l'innocence d'Editha, consentaient elles-mêmes à favoriser son évasion, et Jacques, certain du succès, parvint enfin auprès de sa maîtresse. Ce ne fut pas sans peine, car Apreece avait parlé trop ouvertement, toute visite avait été défendue, et Dunbar, désespéré, consumé par une fièvre ardente, languissait renfermé chez lui, et invoquait la mort pour mettre fin à ses tourmens.

A l'aspect d'Editha, le pauvre Jacques, suffoqué par la douleur, se prosterna devant elle sans pouvoir proférer un seul mot. Miss Arundel, non moins affectée que lui, se remit bientôt, et demanda s'il apportait des nouvelles de sa mère. — Oui, miss; elle m'a chargé de vous prier, de sa part, de consentir à vous échapper; j'imagine que son projet est de vous faire conduire en Italie, car elle va écrire à M. Altieri. C'est là tout ce dont elle vous a chargé? demanda Editha en changeant de couleur. — Oui, miss, cédez à ses vœux, aux miens, à ceux de tous les infortunés dont vous êtes la pro-

tectrice. — Dites à ma mère que j'écrirai moi-même à Altieri. Il vaut mieux qu'il soit intruit par moi ; au moins, il ne saura d'abord que ce que je lui raconterai. Je frémis des conséquences que cela peut avoir. ... Pauvre malheureux ! combien il va souffrir ! — Pourquoi cela ? ma chère maîtresse, puisque vous n'avez que de bonnes nouvelles à lui donner ? car vous pouvez vous sauver ; vous le pouvez : je vous le jure. — Comment ? reprit Editha en tressaillant : l'amour de la vie, pour un moment, l'emporta sur toute autre considération.

Jacques lui dit qu'il avait gagné le geolier qui, à deux heures du matin, la conduirait dans une chambre donnant sur la rivière ; que de la fenêtre elle sauterait dans une barque où elle le trouverait prêt à la recevoir, qu'il gagnerait en peu d'instans les murs de son ancien couvent ; qu'une échelle serait préparée pour les escalader, et que l'abbesse avait promis de la recevoir et de la cacher jusqu'à ce qu'on ne fît plus de recherches.

Ce plan était bien combiné. Editha fut un moment tentée de l'adopter : mais après une sérieuse et profonde méditation, elle sentit que son sacrifice, s'il n'était complet, deviendrait inutile, et, prenant une héroïque résolution, elle se décida à mourir. Le fidèle Jacques s'abandonna à la plus vive douleur. O ! dieu, s'écria-t-il, vous allez périr innocente ! — Aimeriez-vous mieux que je mourusse coupable ? — Oh ! non, non : mais pourquoi vous obstiner à mourir ? Pourquoi vouloir abandonner tant de personnes qui vous chérissent ? Hélas ! vos infortunés vassaux, votre fidèle Jacques ; que vont-ils devenir ? — Je les laisserai aux soins et à l'amour de mon frère ; et je suis sûre... oh ! oui, bien sûre que, pour l'amour de moi, Altieri les chérira. Elle fondit en larmes, et pria Jacques de la laisser, parce qu'elle voulait passer le tems qui lui restait avec le ministre de la religion.

Le matin, elle écrivit à son frère, et désirant, pour des raisons particulières, que sa mère ne vît pas sa lettre, elle la remit

au geolier, en lui recommandant de l'envoyer par la poste, sans la faire passer par d'autres mains. Elle écrivit à Dunbar, pour lui donner un dernier témoignage de l'amitié due à son affection si bien éprouvée, et à sa généreuse confiance dans son innocence; mais cette lettre ne devait lui être remise qu'après le fatal moment. Elle en inscrivit la recommandation expresse sur le revers de la lettre. Elle la confia aussi au geolier; et se renferma pour se préparer à la mort.

Dunbar, cependant, livré à d'inexprimables angoises, et incapable de se lever, tressaillait d'effroi au moindre bruit. Enfin, il entendit l'affreux signal... et peu de tems après, on lui remit la lettre d'Editha, triste preuve que tout était fini! Il se souleva avec effort : mais il lui fut impossible de lire, et, devinant l'affreuse vérité, il retomba, plongé dans un évanouissement voisin de la mort.

Mais revenons à Editha. En se rendant au lieu du supplice, son cœur reçut une douce consolation des marques d'affection

que lui donnaient tous les malheureux secourus par ses bienfaits, criant, pleurant, implorant à genoux un de ses derniers regards et sa bénédiction. Ma fille, vous n'avez pas vécu en vain, lui dit son confesseur en essuyant ses yeux. Toutes ces bénédictions témoigneront en votre faveur devant le trône céleste..... Enfin ils arrivèrent au lieu fatal; et l'on était si persuadé qu'il serait fait quelques tentatives pour enlever Editha, qu'on avait doublé la garde. Elle monta avec fermeté sur l'échafaud, l'exécuteur lui lia les mains; dans cet instant, il se fit un grand mouvement; et, parmi les spectateurs, un homme couvert de poussière, les habits en désordre, les cheveux épars, perça la foule, s'élança vers l'échafaud en s'écriant : Arrêtez, arrêtez, elle est innocente; je suis le meurtrier.

A ces mots, il fut impossible à la garde de contenir la foule. Elle se précipita sur les pas de l'étranger, qui pressait miss Arundel sur son cœur, en disant : Mon Editha! ma sœur!.... pensiez-vous que

je vous laisserais mourir pour moi? incapable de résister à son saisissement, Editha s'évanouit dans les bras de son frère. Quelle horreur, s'écria-t-il, si j'étais arrivé un moment plus tard! Editha reprit enfin ses sens, et, jetant un regard douloureux sur Altieri, lui dit: O! mon frère, qu'avez-vous fait! votre existence est bien plus importante que la mienne; je vous sauvais la vie, et cette idée me consolait. —Mais, moi! qui m'aurait consolé de votre mort? croyez-vous que j'aurais pu vous survivre?

Les officiers de justice arrivèrent dans ce moment, et demandèrent pourquoi l'exécution était différée?

Parce que ma sœur est innocente, et que je suis le coupable, répondit fièrement Altieri. Je suis le meurtrier du baron Holstein, et je peux le prouver. Ma sœur ignorait sa mort jusqu'au moment fatal où elle entra dans la prairie. Elle vit le meurtre que je venais de commettre, et me força de fuir, tandis qu'elle allait dérober à tous les

yeux les traces de mon crime... C'est à la cour de justice que je dois faire ma déposition : je demande à y être conduit.

Le calme avec lequel Editha avait supporté son propre sort, disparut entièrement, lorsqu'elle envisagea celui de son frère, et le désespoir qu'éprouverait sa mère. Sa vie, sauvée à ce prix, lui paraissait insupportable. Cependant un rayon de joie pénétra dans son cœur, quand l'image de Dunbar s'offrit à son souvenir ; et cette exclamation : Qu'il va être heureux ! fut au moment de lui échapper.

Nulle expression ne pouvait rendre les transports des malheureux qui l'avaient suivie en pleurant, et qui l'accompagnaient dans son retour à la prison, avec des cris de joie ! Ils oublient que mon frère va mourir ! s'écriait Editha en se tordant les mains. — Je leur sais gré, répondit tristement Altieri, de songer seulement que vous vivez.

De tous les côtés, chacun courait en répétant : *Mademoiselle Arundel est sauvée ; elle est innocente.* Apreece, du fond de son

appartement, où il se livrait à la douleur, entendant le tumulte, s'élança dans la rue, suivit la foule et, près de la prison, aperçut Editha appuyée sur l'épaule de son frère : oh! c'est vrai, la voilà, s'écria-t-il, fondant en larmes.

Editha reconnut sa voix, leurs yeux se rencontrèrent; elle lui sourit, malgré ses larmes, en pensant à Dunbar. Apreece, comme s'il eut lu dans son âme, s'approcha d'elle et lui dit : j'y cours, c'est moi qui vais le lui apprendre. En disant ces mots, il perça la foule et vola jusqu'à la demeure de Dunbar. Il le trouva sur son lit, presque sans connaissance. En voyant Apreece dans sa chambre, il se souleva dans un transport de rage : monstre!..... retirez-vous, ou je ne réponds pas....... et il retomba sur son lit. Apreece ne voyait, n'entendait rien. — Elle est sauvée, elle est sauvée; l'assassin est trouvé, et il sautait autour de la chambre comme un fou. Dunbar, pâle, immobile, suspendu entre la crainte et l'espoir, le conjura de s'expliquer. Apreece dit

ce qu'il savait, et la joie produisit sur Dunbar le même effet que la douleur; mais il revint promptement à lui, il embrassait Apreece, il pleurait, il criait, il rêvait tout à la fois. Il s'appuya sur le bras de son ami, et tous deux se rendirent au tribunal.

Je n'essairai pas de décrire le sentiment délicieux qu'éprouva Dunbar, en acquérant la certitude qu'il reverrait Editha immortalisée par la plus sublime vertu. Quand ils entrèrent dans la salle d'audience, on lisait la lettre adressée par miss Arundel à son frère. On l'avait saisie sur le geolier et l'on croyait important d'en savoir le contenu. Le voici :

« Votre dernière lettre, mon bien aimé
» frère, m'a fait éprouver un grand plaisir,
» en me prouvant que vous reconnaissez
» vos erreurs et que vous êtes maintenant
» bien décidé à vivre pour la vertu, votre
» femme et vos enfans. Mon frère, conser-
» vez-vous pour eux, je vous en conjure,
» car si vous mouriez, que deviendrait

» votre Adelina? Ma mère, vous le savez,
» malgré sa partialité pour vous, ne con-
» sentirait jamais à la recevoir. Sa haine
» pour cette famille est trop forte, et vous
» n'ignorez pas que je ne puis disposer de
» ma fortune qui doit revenir à la famille de
» mon père; d'ailleurs, il est important que
» vous viviez.... Altieri, vous avez des
» crimes à effacer par un profond repentir
» et des actions vertueuses. O! mon frère,
» je donnerais tout au monde pour que
» vous ne comparussiez point devant le
» Tout-Puissant avant d'avoir expié l'as-
» sassinat du malheureux baron Holstein!
» oui, je mourrais avec plaisir pour vous
» sauver la vie, et vous laisser le tems de
» vous repentir. Le trépas ne serait pas un
» grand mal pour moi; je n'ai ni mari, ni
» enfant qui demande mes soins et qui
» donneraient des regrets à ma perte; ma
» mère ne m'aime point, je dois les seuls
» plaisirs de mon existence à ma propre
» estime.

» N'êtes-vous pas bien convaincu, main-

» tenant, Altieri, qu'un devoir sacré vous
» ordonne de vivre?

» Mon cher frère, je connais la généro-
» sité de votre âme, votre tendresse pour
» moi; je ne doute pas maintenant que
» pour me conserver la vie, perdant de
» vue toute autre considération, oubliant
» votre femme, vos enfans, et le salut
» de votre âme, vous n'eussiez tout sacri-
» fié sans hésiter: voilà pourquoi, cher
» Altieri, je vous ai tout caché jusqu'à ce
» moment......... terrible. Maintenant,
» tout est fini pour moi,.....et votre dé-
» vouement serait inutile.......... in-
» sensé...... Apprenez que le meurtre
» du baron a été découvert, que j'en suis
» accusée, qu'une réunion incroyable de
» circonstances m'a fait juger coupable,
» que je suis condamnée à mort!........
» Quand vous recevrez cette lettre, depuis
» long-tems j'aurai cessé de vivre.

» Cher Altieri, écoutez les derniers
» vœux, les dernières prières d'une mou-
» rante.... En sacrifiant pour vous mon

» existence, je vous ordonne de vivre... je
» dois être obéie. Gardez à jamais le plus
» profond secret sur votre crime et mon
» innocence.... Vivez.... pour l'honneur et
» la vertu, c'est la seule manière de ré-
» compenser mon sacrifice...... adieu,
» pour toujours.

» Editha Arundel. »

La lecture de cette lettre fut souvent interrompue par les soupirs et les sanglots de toute l'assemblée. A la fin, un murmure d'applaudissement attesta l'admiration qu'excitait la conduite sublime de miss Arundel. Chacun frémissait en songeant qu'une femme, d'un caractère si noble et si grand, avait été sur le point de périr victime de sa vertu.

Je laisse au lecteur à imaginer les émotions différentes mais également fortes qu'éprouvaient Altieri et Dunbar. Le dernier ne pouvait parler, le premier exprimait de la manière la plus touchante sa reconnaissance à sa sœur. Ce jeune homme si sen-

sible, d'une physionomie si agréable, intéressait tout le monde. On s'affligeait en pensant qu'après avoir arraché sa sœur à la mort, il dût la subir lui-même, mais son crime ne pouvait rester impuni.

Le lendemain, il fut jugé et reconduit ensuite en prison. Editha qui avait demandé à l'accompagner, obtint aussi la permission de rester seule, avec lui, jusqu'à l'arrivée du confesseur.

Livrés à eux-mêmes, ils donnèrent un libre cours à l'expression de leurs sentimens. Editha se représentait le désespoir de sa mère. — Ne pensez point à elle, ma sœur : jamais elle n'a senti ce que vous valiez. — Ne parlez pas ainsi, Altieri; souvenez-vous qu'elle vous adore, et qu'elle fut toujours pour vous la plus tendre des mères. — Oui, reprit-il en souriant avec amertume; elle m'aimait pour elle; et, trop insouciante pour manifester sa tendresse autrement que par une coupable indulgence, elle fermait les yeux sur mes défauts sans en prévoir les conséquences. C'est

elle qui m'a conduit ici... Ne frissonnez pas, Editha, toute coupable qu'elle est, c'est ma mère, et vous êtes la seule à qui je me permets de parler de ses tort. Cependant, lorsque je pense à son indifférence pour vous, mon courroux se ranime. Quand, arrivant à la maison, tremblant pour vos jours, je lui ai demandé, avec une inquiétude inexprimable, où vous étiez, elle m'a répondu en vous accablant d'injures, en vous accusant d'un meurtre qu'au même instant une mort infamante allait punir. Je me suis élancé à la porte, en criant : c'est moi qui suis l'assassin du baron Holstein, et je cours la sauver..... — Eh bien, Altieri? — Eh bien! Editha! elle m'a saisi par le bras; elle voulait me retenir, et conserver son coupable fils, en laissant périr sa fille innocente. — C'est une nouvelle preuve, mon frère, de sa tendresse pour vous, et qui doit me la rendre plus chère. — Grand dieu, plus chère!... lorsque vous périssiez!... Si j'étais arrivé un instant plus tard, ô! mon Editha, si je

n'avais pu vous sauver, je me serais immolé en sa présence. — Altieri, mon cher frère, banissez ces horribles pensées; livrons-nous à des sentimens plus doux, quoiqu'également douloureux. Parlons d'Adélina,de vos enfans; ils sont—Morts! ... tous morts! Une fièvre épidémique les a enlevés, et j'en aurais été victime moi-même, si, en apprenant vos dangers, je n'étais accouru ici; chère Editha, je m'affligeais de leur perte: maintenant, je la regarde comme une bénédiction du ciel, et la seule peine que j'éprouve est de me séparer de vous. — Et de votre mère, Altieri: — Oui, oui; de ma mère. Je sais qu'elle m'aime, et je regrette de l'affliger si cruellement.

Dans ce moment, madame Altieri fut introduite. Elle courut à son fils, et tomba évanouie dans ses bras. Toute sa froideur disparut à cette vue; il versa des larmes, et lui prodigua les noms les plus tendres. A la fin elle reprit ses sens, mais pour assurer qu'elle ne survivrait point à un fils si cher.

Ces paroles rendirent à Altieri tout son ressentiment contre sa mère. — Vous oubliez, madame, que vous avez une fille! lui dit-il d'un air sombre; et quelle fille! un ange, qui sacrifiait sa vie pour sauver la mienne et assurer votre repos! — Cessez, Altieri, je vous en conjure, dit Editha en l'interrompant; n'ajoutez pas à l'amertume de sa douleur, les reproches d'un fils si tendrement chéri. Si ma mère m'aimait comme elle vous aime, en vérité, je voudrais mourir plutôt que de me plaindre d'elle. — Vous l'entendez, ma sœur. — Oui, reprit madame Altieri en fondant en larmes. Se levant alors subitement, elle se jeta aux genoux d'Editha, la conjura de croire à ses remords, de lui pardonner, et de presser sa malheureuse mère sur son cœur. Editha se précipita dans ses bras, et Altieri les pressant toutes deux contre son sein, assura qu'il mourrait moins malheureux.

L'arrivée du confesseur Franciscain, du monastère voisin, mit fin à cette scène dé-

chirante. Altieri confessa toutes ses fautes; ensuite il demanda un notaire, afin que son aveu, destiné à être publié partout, attestât plus promptement l'innocence d'Editha. Voici ce qu'il écrivit, et ce qu'il signa en présence de plusieurs personnes.

« A dix-huit ans, je devins éperduement amoureux de la fille d'un noble italien, ennemi déclaré de ma famille, et détesté de ma mère. Désespérant de l'obtenir en mariage, je cherchai à la séduire, et j'y réussis. Mais cet objet charmant de mon affection, tourmenté par ses remords, effrayé de ses suites, confia son secret à ma sœur Editha. Celle-ci me persuada de braver toutes les conséquences, et de l'épouser sur-le-champ. Je suivis son conseil, et, pendant deux ans, nous cachâmes notre secret. Mon beau-père mourut. Alors nous avouâmes notre union. Mais ma mère, malgré son attachement pour moi, ne voulut pas consentir à voir ma femme, et me persécuta pour faire casser mon mariage. Pour me dérober à ses recherches et à ses persécu-

tions, je quittai Florence, et vins m'établir dans un village à soixante lieues de Rouen, faisant un mystère de ma résidence, pour tout le monde, excepté pour ma sœur.

Bientôt, fatigué de la solitude, et moins amoureux d'Adelina, je me rendis à Rouen, où je devins passionnément épris d'une belle Anglaise. Peu de tems après, elle fit connaissance avec le baron de Holstein qui, dans ce moment, paraissait aimer ma sœur, et annonçait l'intention de lui offrir sa main.

Peu après, je sus positivement que mistriss St. John encourageait l'amour du baron; que mes lettres et mon portrait lui avaient été sacrifiés. Ces lettres, trouvées chez le baron et produites au procès, sont signées E. A., lettres initiales de mes noms *Enrico Altieri*.

Exaspéré par la jalousie, par l'orgueil offensé, je résolus d'épier les démarches du baron et de me venger. Je dérobai chez ma sœur une clef de la petite porte du jardin

qui donne sur la prairie, j'empruntai le nom de ma sœur pour donner un rendez-vous au baron. J'imitai si bien son écriture que j'étais assuré du succès de ma ruse. Que dirai-je de plus? le baron vint à ce fatal rendez-vous, se permit des propos injurieux à ma sœur, à moi-même; j'en demandai raison; le lâche refusa de se battre: alors, emporté par la jalousie, aveuglé par la fureur, je lui plongeai un poignard dans le sein.

Il expirait, quand ma sœur épouvantée parut.... hélas! trop tard, pour me sauver d'un crime. Une lettre écrite la veille par le baron pour la remercier d'une invitation qu'elle ne lui avait pas adressée, lui ayant fait deviner la vérité, elle accourait pour être médiatrice : mais le mal était sans remède. Il fallait en détruire jusqu'à la moindre trace. Editha me conjura de fuir et se chargea de cet horrible soin. J'arrivai chez moi, persuadé que l'ombre du mystère couvrirait à jamais mon crime.... mais que je fus cruellement désabusé!.......

Tandis que je pleurais encore la mort de ma femme et celle de mes enfans, j'appris que ma sœur était accusée d'avoir assassiné le baron Holstein. A l'instant même je partis pour Rouen afin de la sauver. »

Altieri ayant achevé son récit, reçut ensuite toutes les consolations de la religion, et se sentit animé d'un nouveau courage. Cependant l'idée de périr sur un échafaud lui était affreuse; mais il ne voulut point ajouter le suicide à son crime et se résigna en chrétien repentant, à subir la peine qu'il méritait.

Tandis que les lois préparaient le châtiment de ce jeune coupable intéressant sous bien des rapports, la vengeance d'une femme allait le prévenir.

Mistriss Saint-John avait conservé une haine extrême pour le meurtrier du baron Holstein qu'elle espérait épouser. Lorsqu'elle apprit qu'Editha était innocente, elle craignit que cette personne si généralement admirée n'eut assez de crédit pour faire commuer la peine, et ne parvînt à

soustraire Altieri à son ressentiment. En conséquence, elle paya un scélérat venu de Rome qui, revêtu de l'habit de confesseur, pénétra le soir sous ce déguisement dans la prison, s'approcha du lit d'Altieri, et avant qu'il eut le tems de parler, lui plongea un poignard dans le cœur. Il sortit sans être découvert; mais arrêté quelques tems après pour un autre forfait, il avoua son crime, et reçut son juste châtiment.

La douleur d'Editha et de madame Altieri fut extrême; cependant elles trouvèrent une sorte de consolation à ne pas voir périr Altieri sur l'échafaud. Mais cette malheureuse mère, accablée par ce coup affreux, voulut quitter le monde, et se retirer dans le couvent. Editha, persuadée que les secours de la religion seraient utiles à sa mère, approuva sa résolution. Quant à elle, son cœur lui disait qu'elle n'avait pas le droit de disposer d'elle-même, et Dunbar, plus amoureux que jamais, lui déclara qu'après l'avoir laissée un an avec sa mère dans la solitude, porter le deuil de



son frère, il viendrait réclamer la récompense de son inviolable attachement.

Dunbar fut exact. Miss Arundel, accoutumée à vivre dans la retraite, éprouvait quelque répugnance à rentrer dans le monde. Dunbar, heureux de lui consacrer sa vie, lui proposa de venir habiter avec lui parmi ses bons montagnards écossais, et lui traça un tableau charmant de tout le bien qu'elle allait faire. Miss Arundel sentit qu'avec un homme aussi parfait, elle pouvait espérer d'être heureuse sur cette terre où elle avait éprouvé déjà tant de chagrins et de tourmens.

Quelques semaines après, Editha épousa Dunbar, et tous leurs charmans projets se réalisèrent. Il furent heureux, ils méritaient de l'être. Madame Altieri, pressée par sa fille, quitta le couvent pour la suivre, et son bonheur eut été parfait avec de tels enfans, sans le souvenir douloureux de son fils et la honte d'avoir pu méconnaître si long-tems le mérite et les vertus d'Editha.

FIN.



